

6.7.7.
T A B L E A U
HISTORIQUE ET MILITAIRE
DE LA VIE ET DU REGNE
D E
FRÉDÉRIC LE GRAND,
ROI DE PRUSSE.

PAR M. LE COMTE DE GRIMOARD,
COLONEL D'INFANTERIE.

7.



A L O N D R E S ;

et se trouve A P A R I S ,

Chez DIDOT FILS AÎNÉ, libraire, rue Dauphine, près
le Pont-Neuf, n° 116.

M. DCC. LXXXVIII.



39
5. 29
39

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

IL parut en Prusse, à la fin de 1785, un ouvrage en allemand intitulé, *Tableau des guerres de Frédéric le Grand, ou Plans figurés de vingt-six batailles ou combats donnés dans les trois guerres de Silésie, par M. Louis Muller, lieutenant ingénieur*; on en imprima en même temps une traduction françoise par M. le professeur de la Veaux, qui a publié depuis à Strasbourg une vie du roi de Prusse, très favorablement reçue du public.

L'idée d'un bon précis de l'histoire militaire de Frédéric le Grand nous sembla digne d'éloges : mais nous regrettâmes que M. Muller se fût arrêté à la paix de Hubertzbouurg, conclue

en 1763; qu'il eût passé sous silence les premières années de son héros, son avènement au trône, le partage de la Pologne, la guerre entreprise en 1778 pour la succession de Bavière, ainsi que plusieurs autres événements intéressants; qu'il n'eût pas joint par des liaisons concises, mais essentielles, les différentes guerres dont il parle, réunis tous les objets qui constituent un bon abrégé, et adopté un format plus portatif que l'in-4°, dont la grande feuille sur laquelle tous les plans se trouvent réunis, est fort incommode. Nous résolûmes dès lors de donner une édition in-8° de cet ouvrage, et d'engager quelque militaire studieux de le compléter, en y ajoutant ce qui y manquoit, et de rectifier le style de la traduction, qui, trop littérale, est remplie de germanismes, et devient pénible à lire.

En examinant attentivement le tra-

vail de M. Muller, on remarqua avec surprise qu'il étoit partial à l'excès, quoique la gloire de Frédéric, de ses généraux et de ses troupes, fût au-dessus de toute exagération; qu'il avoit consulté des journaux infideles, notamment les gazettes prussiennes, généralement reconnues pour de mauvais matériaux historiques, et qu'il lui étoit échappé d'ailleurs une quantité prodigieuse de fautes. Comme l'énumération en seroit trop longue, on se bornera à en indiquer quelques unes.

L'état comparatif des forces des puissances belligérantes, qui se trouve pag. 41, est de la plus grande inexactitude. M. Muller rapporte, page 80, sous la date du 23 de juillet 1760, le combat de Landshut, qui s'est donné au mois de juin; ce qui renverse l'ordre des événements de cette campagne, et la rend presque inintelligible. Il amene, page 89, de Dresde à Torgau, pour

s'opposer aux Prussiens dans cette partie, le maréchal Daun, qui venoit de Schweidnitz. Dans la même campagne, il substitue au général Lantingshausen, qui commandoit l'armée suédoise, le général Ehrenschwerdt qui ne la commanda qu'en 1761. Indépendamment d'une multitude de bévues de ce genre, qui ne peuvent être imputées au traducteur, puisqu'elles existent dans le texte allemand, et que d'ailleurs M. de la Veaux a prouvé des talents littéraires par la Vie du roi de Prusse et par d'autres ouvrages, M. Muller a omis un grand nombre de détails indispensables pour saisir l'ensemble et le but des opérations des différentes armées. Il ne fait qu'indiquer les combats de Corbitz et de Kolen en 1759, et celui de Strehlen en 1760 : cette campagne et celles de 1761 et 1762 sont absolument défectueuses, et toutes les autres ne valent guere mieux.

La narration de M. Muller est d'ailleurs si hachée, que le fil des événements se rompt à chaque instant. Tous ces défauts nous convinquirent que le travail de l'ingénieur prussien ne pouvoit remplir nos vues, et qu'il étoit indispensable de le recommencer entièrement.

M. Muller annonce dans son avant-propos, qu'il présente les faits *dans un ordre qui en fait sentir en même temps la liaison et l'ensemble*, qu'il *en forme un tout*, qu'il *s'est défié des compilations qui ne respirent que l'esprit de parti*; que *c'est de l'exactitude, de la précision et de l'impartialité, que son tableau historique doit tirer son principal mérite*, et qu'il *a atteint le plus haut degré de vérité historique*. Ce qu'on a allégué plus haut suffit pour prouver que M. Muller, trompé sans doute par de mauvais matériaux, n'a rempli aucune des conditions qu'il s'étoit imposées, et

que par conséquent il a manqué entièrement son objet. Le sieur Treuttel a fait réimprimer à Strasbourg en 1788, sans correction et mot pour mot, mais en caractere plus petit, le *Tableau des guerres du roi de Prusse*. Multiplier ainsi les éditions d'un tel livre, ce n'est que propager des erreurs.

Nous avons sous les yeux l'extrait imprimé d'une lettre de Berlin, du 20 d'octobre 1785, dans laquelle on assure audacieusement *qu'on ne pouvoit guere élever au grand Frédéric, sur la fin de sa glorieuse carrière, un monument plus flatteur que l'ouvrage de M. Muller*. Une exagération aussi intolérable ne peut être imputée à cet officier, et paroît plutôt un de ces vains éloges qui, en indisposant quiconque les lit, suggerent une parodie de l'épigramme de Rousseau contre cet écrivain qui ne réussit pas à célébrer convenablement le maréchal de Catinat, et font s'écrier:

Ô *Frédéric*, quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi !

Les plans de M. Muller, quoique plus soignés que son discours, étoient fautifs : on sent que les bornes qu'il s'étoit prescrites, excluient naturellement un grand nombre de positions et de mouvements, dont il pouvoit résulter de la confusion ; mais on y avoit omis et transposé beaucoup de noms de lieux, notamment dans les plans du camp de Pirna et du combat de Landshut. Celui de la bataille de Rosbach présentoit dans la position des armées combinées des inexactitudes qui ont été rectifiées. On a fait regraver tous ces plans en dix-huit feuilles, sur lesquelles ils se trouvent placés par ordre de date, et on y a ajouté ceux des combats de Corbitz, de Kolen et de Strehlen. Le théâtre géographique de M. Muller, placé sur la grande carte

au centre des plans, est si peu étendu et si mauvais qu'il ne peut être d'aucune utilité. On vouloit y substituer une carte générale d'Allemagne; mais le format de cet ouvrage ne permettant pas d'y insérer une feuille assez grande pour contenir sans confusion les détails de terrains, et tous les noms de lieux dont il y est question, on aime mieux renvoyer le lecteur à la carte générale de l'empire par l'académie de Berlin, et à celles de Saxe par Petri, de Bohême, de Moravie et de Silésie par Muller, (ou aux réductions qu'en a publiées Julien, et qui se trouvent à Paris chez Perrier, hôtel de Soubise,) que de lui en offrir une mauvaise, qui ne seroit d'aucune utilité.

M. le comte de Grimoard a bien voulu se charger de rédiger l'ouvrage qu'on publie aujourd'hui; il s'est proposé un plan plus étendu et plus com-

plet que M. Muller : il débute par une introduction sur les causes de l'élévation et de la puissance de la maison de Brandebourg ; il entre ensuite dans les détails nécessaires sur la naissance, l'éducation de Frédéric le Grand , et les motifs de la guerre qu'il entreprit peu de mois après son avènement à la couronne. C'est par cette première guerre que l'auteur prussien commençoit son ouvrage , qui est retravaillé en entier, et dont on n'a pu conserver que très peu de parties : si on le compare avec celui de M. de Grimoard, on en verra facilement la différence.

M. Muller s'étoit arrêté, ainsi qu'on l'a dit plus haut, à la paix de 1763. Un récit succinct, mais suffisant, conduit le lecteur au partage de la Pologne, et ensuite à la quatrième guerre que Frédéric entreprit contre l'empereur en 1778. M. le comte de Grimoard a jugé à propos de la rapporter avec

XIV AVERTISSEMENT

quelque étendue , parcequ'on n'en a encore aucune relation satisfaisante. Les unes sont trop concises , et les autres d'une prolixité stérile. On n'y trouve rien sur les objets les plus intéressants , qui sont les projets des généraux ; et la marche d'une patrouille de dix hussards y est très minutieusement rapportée. Le meilleur ouvrage sur cette campagne , qui soit connu en France , est celui de M. le baron de Holtzendorf , publié en 1784 : mais outre qu'il laisse beaucoup à désirer sur les grandes opérations , il est trop surchargé de détails superflus ; et l'auteur , égaré sans doute par les mémoires qu'il a consultés , n'est pas toujours exact dans les dates et dans les faits. On n'en citera qu'un exemple : il établit (page 146) , près de Nachod , le général Wunsch qui campoit à Lischnay , et il lui fait en même temps lever des contributions en Moravie ; ce qui

est incohérent, parcequ'un homme ne peut se trouver à la fois dans deux endroits différents et éloignés de plusieurs lieues. Les détails de la guerre de 1778 sont suivis dans notre abrégé du récit des principaux événements arrivés depuis la paix de Teschen jusqu'à la mort de Frédéric le Grand, et l'ouvrage est terminé par un résumé général sur sa personne et sur son caractère.

M. le comte de Grimoard a compulsé, pour remplir son plan, tous les ouvrages imprimés jusqu'à ce jour sur le regne du roi de Prusse, et un grand nombre de mémoires manuscrits; il a puisé autant qu'il a pu dans les meilleures sources, et paroît n'avoir rien négligé pour être impartial et exact, parceque, comme on l'a dit plus haut, c'est presque le seul mérite auquel on puisse aspirer dans un tableau abrégé: il convient lui-même qu'il a pu lui

xvj AVERTISSEMENT, etc.

échapper des fautes; mais elles ne peuvent être essentielles. Nous espérons que son travail sera bien accueilli du public, et que les militaires sur-tout nous sauront bon gré de leur offrir un précis de l'histoire de Frédéric le Grand plus complet, plus satisfaisant et moins coûteux que celui de M. Muller. L'ouvrage que nous publions peut encore être considéré comme un supplément à la Vie du roi de Prusse par M. de la Veaux, dont le plan excluait tous détails militaires d'une certaine étendue.

INTRODUCTION.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, électeur de Brandebourg, né en 1620, et parvenu à la régence en décembre 1640, mérita le surnom de *Grand* par la sagesse de son administration, qui procura à sa maison une puissance et une considération auxquelles elle n'étoit jamais parvenue. Frédéric III, son fils, né en 1657, lui succéda en 1688. Ce prince, borné, foible, prodigue et vain, résolut de tout sacrifier pour obtenir la dignité royale. L'empereur Léopold, qui avoit besoin des troupes brandebourgeoises dans la guerre qu'il projetait contre la France pour la succession d'Espagne, le reconnut roi de ^{Frédéric I.} Prusse en 1700 ; il prit alors le nom de Frédéric I^{er}. *Son caractere*, disent les mémoires de Brandebourg, *lui faisant préférer l'enflure des titres à l'in-*

trinseque de la puissance, il rechercha la royauté uniquement par goût pour le faste de la représentation. Cependant ce qui n'étoit dans l'origine que l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de politique, puisque la maison de Brandebourg s'affranchit par-là du joug sous lequel les empereurs autrichiens tenoient alors les princes d'Allemagne.

Frédéric mourut en février 1713.
Frédéric-Guillaume I^{er}. Frédéric-Guillaume I^{er}, né en 1688, lui succéda. Jamais fils ne ressembla moins à son pere. Les réformes et l'économie succéderent au faste et à la profusion. Frédéric-Guillaume, persuadé qu'un souverain n'est respecté qu'autant qu'il est redoutable par sa puissance, résolut d'entretenir même pendant la paix une armée nombreuse. Dès la première année de son regne, il eut cinquante mille hommes, sans le secours d'aucun subside étranger.

Mais comme ses états ne produisoient qu'un modique revenu, il sentit la nécessité d'amasser un trésor assez considérable pour subvenir aux dépenses d'une longue guerre, et adopta un système de finance entièrement fiscal, et même oppressif pour sa nation. Il établit un ordre nouveau dans l'administration de la justice, de la police et de l'armée. Toutes ses vues tendirent à l'amélioration de ses états. Son esprit, susceptible des moindres détails, n'en négligea aucun : il conçut et exécuta le projet d'un gouvernement entièrement militaire, dont il étendit le rigorisme jusques sur ses propres enfants. Il donnoit l'exemple de l'exactitude dans les devoirs et de la frugalité. Toujours vêtu d'un habit de gros drap bleu à boutons de cuivre, qui lui venoit à la moitié des cuisses, il ressembloit moins à un roi qu'à un sergent. Lorsqu'il étoit forcé d'acheter un

habit neuf, il faisoit servir ses vieux boutons. Les jours de grande magnificence, il mettoit, au lieu de guêtres ou de bottes, son unique paire de bas de soie, originairement noirs, mais devenus roux par vétusté. Il punissoit lui-même les fautes légères dont il étoit témoin par quelques coups de pied, ou de sa grosse canne. Le roi d'Angleterre George II, son beau-frere, l'appelloit *mon frere le sergent*. Ce qu'on vient de rapporter suffit pour donner une juste idée du caractere de Frédéric-Guillaume.

Il se récréa à former un régiment nommé les *grands-grenadiers*, composé des hommes de la plus haute taille qu'il pût trouver dans ses états et dans les pays étrangers. On assure que les soldats du premier rang d'une compagnie dont il s'étoit fait capitaine, avoient tous sept pieds de haut. Malgré son économie, il achetoit ces co-

losses à tout prix. Cette fantaisie de géants lui coûta en pure perte des sommes immenses.

En 1713, il se chargea du sequestre d'une partie de la Poméranie qui appartenait à la Suede, et que les Danois, les Saxons et les Russes vouloient envahir. L'année suivante, il s'appropriâ la partie de cette province située entre l'Oder et la Pene (riviere qui sort du Mecklenbourg, et se jette dans la mer à Penemund) : la possession lui fut confirmée par le traité conclu à Stockholm en août 1719, après la mort de Charles XII. Il acquit aussi, en 1713, la baronnie de Limbourg, dont il avoit obtenu l'expectative de l'empereur, en faveur de la cession de la principauté de Schwibus.

On pourroit s'étendre ici davantage sur les principaux événements du regne de Frédéric-Guillaume; mais on les trouvera dans le précis de la vie de

son fils. Ce monarque mourut le 31 mai 1740, laissant une armée d'environ soixante et douze mille hommes, un trésor, dit-on, de vingt millions d'écus, et le plus grand ordre dans toutes les parties de l'administration. Il tenta moins de s'étendre aux dépens de ses voisins que de bien gouverner ce qu'il possédoit. Cette politique sage, en consolidant la puissance prussienne, prépara les merveilles du regne suivant.

T A B L E A U

HISTORIQUE ET MILITAIRE

DE LA VIE ET DU REGNE

DE FRÉDÉRIC LE GRAND,

ROI DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC naquit à Berlin le 24 de janvier 1712. Sophie - Dorothée , sa mere (fille de George , électeur d'Hanovre , qui devint roi d'Angleterre en 1714), avoit épousé Frédéric-Guillaume en 1707. Le jeune prince reçut au baptême les noms de Charles-Frédéric , et dans la suite il n'a porté que le dernier. Sa premiere éducation fut dirigée par Sophie-Dorothée elle-même , secondée par madame de Rocault qui avoit déjà été gouvernante de Frédéric - Guillaume. Ce monarque , lorsque son fils eut atteint sa septieme année , lui donna pour gouverneur le lieutenant-général comte de Finckenstein , pour sous-gouverneur le colonel de Kalckstein , et pour précepteur Jourdan , François réfugié en Prusse. Les progrès du jeune Frédéric furent

rapides : doué de l'esprit le plus étendu , il ne se restreignit pas à l'étude des sciences et des langues , et il cultiva les arts ; la poésie françoise et la musique eurent pour lui l'attrait le plus vif : il touchoit , dit-on , parfaitement du clavecin , et jouoit de la flûte comme les plus grands maîtres. Ces talents déplaisoient à Frédéric-Guillaume , qui , habitué à n'estimer que le solide , les jugeoit inutiles et même dangereux dans un futur roi de Prusse. Il ne négligea rien pour inspirer à son fils la passion qu'il avoit lui-même pour le militaire. Il lui fit présent d'un petit arsenal , contenant des modeles de toutes les machines de guerre , le nomma capitaine dans le corps des cadets , et successivement dans celui des grands-grenadiers où il obtint le grade de colonel. Il lui donna ensuite un régiment de cavalerie , auquel le jeune prince en préféra bientôt un d'infanterie.

La sévérité du pere suggéra au fils l'idée de s'y soustraire au moins pendant quelque temps , et il projeta de voyager , afin , disoit-il , de puiser chez l'étranger des connoissances nouvelles ; mais le roi ne voulut jamais permettre que le prince royal voyageât autrement que sous ses yeux. Il le mena à Cleves , en Hollande et à Dresde. En 1730 , ils retournerent en Saxe pour

voir le camp de Muhlberg , devenu fameux par la magnificence du roi Auguste. Peu de temps après , Frédéric-Guillaume et son fils se rendirent par Cobourg , Bamberg , Erlangen , Nuremberg , Anspach et OEttingen , à Augsbourg. Ils traversèrent ensuite le duché de Wirtemberg , allèrent à Darmstadt et à Francfort , revinrent sur leurs pas , et s'embarquerent à Manheim pour se rendre à Wesel par le Rhin. Le roi prit ensuite la route de Magdebourg , et arriva à Berlin à la fin d'août , mais sans le prince royal , qu'il relégua dans le château de Custrin où il fut enfermé dans une espece de cachot.

Frédéric , plus révolté que jamais de la rigueur paternelle , avoit résolu de s'enfuir avec Kat et Keit , jeunes officiers à-peu-près de son âge. Frédéric-Guillaume découvrit le complot , mit son fils en prison , et fit arrêter Kat. Keit s'évada heureusement pour lui. Peu après , Kat eut la tête coupée sous les yeux du prince royal , que des grenadiers tenoient de force à une fenêtre , afin qu'il ne perdît rien de cet horrible spectacle , dont le roi fut lui-même témoin. Il réservoir , dit-on , le même sort à son fils ; l'empereur et la reine Sophie-Dorothée eurent beaucoup de peine à l'adoucir. Au bout de six mois de cachot , où le jeune prince étoit resté sans do-

mestique, on lui donna un soldat pour le servir. Son pere le vit enfin au retour d'un voyage qu'il fit en Prusse, et le rappella à Berlin à la fin de 1731, après une détention d'environ dix-huit mois.

En 1733, Frédéric-Guillaume força son fils d'épouser la princesse Élisabeth-Christine de Brunswick-Beweren, née le 8 novembre 1715, et lui donna le comté de Ruppín dans la moyenne marche de Brandebourg pour son entretien et sa résidence. Il le nomma de plus président du directoire général des finances, guerre et domaines.

En 1734, la guerre s'étant allumée entre la France, l'empereur et l'empire, relativement à l'élection d'un roi de Pologne, Frédéric-Guillaume joignit dix mille hommes de ses troupes à l'armée qui marcha sous les ordres du prince Eugene de Savoie, pour dégager Philisbourg, assiégé par les François commandés d'abord par le maréchal de Berwick, et après sa mort par le maréchal d'Asfeld. Le roi de Prusse et le prince royal vinrent en personne à l'armée impériale, jugeant qu'il y auroit une bataille : leur espérance fut trompée, et les mémoires de Brandebourg assurent *qu'il n'existoit plus que l'ombre du grand Eugene*. Philisbourg se rendit après une belle défense. Peu de jours auparavant,

Frédéric-Guillaume, qui ne voulut pas être témoin de la perte de cette place, quitta l'armée, et prit la route de Wesel avec son fils. A son arrivée à Berlin, le monarque fut attaqué d'une maladie assez dangereuse pour faire craindre pour ses jours; mais il recouvra la santé : et le prince royal, chargé par *interim* des soins du gouvernement, rentra dans la solitude de Ruppin, où il employoit son temps à l'étude; il y composa l'Anti-Machiavel et plusieurs autres ouvrages, et entretenoit des correspondances avec les gens de lettres les plus célèbres de l'Europe. La santé de Frédéric-Guillaume se déranger de nouveau durant l'hiver de 1739 à 1740. Quelques mois après, la diminution de ses forces l'avertissant de sa fin prochaine, il se fit transporter à Potzdam, dicta lui-même les dispositions de sa pompe funebre, dans laquelle il prescrivit la plus grande économie, et mourut. 1740.

Frédéric II, (qu'on nomme mal-à-propos dans plusieurs ouvrages Frédéric III), monta sur le trône le 31 de mai. Il licencia le régiment des grands-grenadiers; et sans augmenter la dépense de son militaire, il parvint par de sages arrangements à augmenter ses forces d'environ dix mille hommes. Il fit dans son domestique quelques changements propres à donner à sa

==== cour une dignité convenable ; objet trop négligé
1740. sous le regne précédent.

Un hiver rigoureux occasionnoit une disette ; que le roi fit cesser en ouvrant les magasins que Frédéric-Guillaume avoit remplis , et en tirant des grains de l'étranger. Il abolit en même temps plusieurs impôts plus onéreux pour le peuple qu'utiles à la couronne. Il rétablit l'ordre dans les cours de judicature , diminua les inconvénients de l'arbitraire et du despotisme qui avoient présidé à l'administration de son pere , et se prescrivit la loi de faire régner dans ses états la plus grande tolérance en matiere de religion. Le nouveau monarque chérissoit trop les lettres et les arts pour que les premiers soins du gouvernement pussent les lui faire négliger ; il établit une académie des sciences , et attira de toutes parts à sa cour des gens de lettres et des savants.

Frédéric reçut à Königsberg , le 20 de juillet , le serment de fidélité des états de Prusse. Ceux de Brandebourg le lui prêterent à Berlin le 20 d'août. Il étoit à peine sur le trône, qu'il reçut de la part de plusieurs princes de l'empire un témoignage non équivoque de la confiance qu'inspiroient ses lumieres et sa sagacité. L'électeur de Mayence et le landgrave de Hesse-Cassel , comme comte de Hanau, ne pouvant s'accorder

sur des limites de territoires, alloient prendre les armes, lorsqu'ils résolurent de rendre le roi de Prusse arbitre de leur différend. Sa décision fut si équitable, que chaque partie crut avoir gagné sa cause. 1740

Libre des premiers soins du gouvernement, Frédéric partit de Berlin à la fin d'août, accompagné du prince Guillaume son frere et d'une suite peu nombreuse. Après quelques courses en Allemagne, il vint à Strasbourg *incognito*; sous le nom de comte du Four, gentilhomme de Bohême. On prétend qu'il projetoit de voyager en France, mais qu'ayant été reconnu par un soldat qui avoit servi dans les troupes de son pere, il partit brusquement de Strasbourg, et se rendit dans son duché de Cleves pour terminer avec le prince évêque de Liege un différend relatif à la baronnie de Herstal ou Heristal, située sur la Meuse entre Maastricht et Liege, et qui échut à la maison de Brandebourg avec une partie de la succession d'Orange.

Les sujets de Herstal, excités par l'évêque qui desiroit s'approprier la souveraineté de cette baronnie, à la faveur de quelques anciennes prétentions que la cour de Berlin trouvoit mal fondées, se mutinerent; et non contents de refuser l'hommage, ils maltraiterent ceux que le roi

avoit chargés de le recevoir. Le prélat ayant fait
1740. une réponse peu satisfaisante à une lettre du
monarque , celui-ci résolut d'employer la force
pour obtenir satisfaction. Voulant cependant
faire une dernière tentative, il envoya son con-
seiller privé Rambonet à Liege , où Voltaire pré-
tend qu'il arriva sur un cheval de louage , avec
de grandes manchettes de toile sales , un chapeau
troué , et une grande perruque de magistrat ,
dont un côté entroit dans une de ses poches , et
dont l'autre étoit si usé qu'il passoit à peine
l'épaule. L'éloquence de ce magnifique ambas-
sadeur ne produisant pas l'effet désiré , le gé-
néral Borck avec douze cents grenadiers , quatre
pièces de canon , et quatre cents dragons tirés
de Wesel , et qu'on avoit tenus tout prêts , entra
le 13 de septembre dans le territoire liégeois.
Ces troupes y observerent une discipline rigou-
reuse : mais elles coûtoient au pays mille écus
par jour. L'évêque se plaignit à l'empereur. Ce
monarque dévot sut mauvais gré au roi de Prusse
de toucher à l'encensoir ; et après l'avoir pressé
inutilement de se désister de ses prétentions , il
envoya contre lui un décret à la diète de Ratis-
bonne. La querelle alloit vraisemblablement s'ai-
grir ; mais l'empereur mourut, la nuit du 19 au
20 d'octobre , d'une attaque d'apoplexie occa-

sionnée par une indigestion de champignons. =====

L'évêque, ne pouvant plus espérer d'être sou- 1740.

tenu par la cour de Vienne, envoya à Berlin le baron d'Horion, qui termina le différend, en faisant, au nom de l'évêché et principauté de Liege, l'acquisition de la baronnie de Herstal pour la somme de cent cinquante mille écus. Le roi exigea en outre le remboursement de soixante mille écus, dus par les états de Liege à la maison de Brandebourg depuis 1690. L'accord signé, les troupes prussiennes évacuèrent le territoire de l'évêque. La fermeté avec laquelle Frédéric soutint ses droits contre ce prince, indiquoit celle qu'il emploieroit pour des objets plus importants.

L'empereur Charles VI ne laissant aucun enfant mâle, sa mort fit tomber en quenouille la maison de Habsbourg, connue sous le nom d'Autriche. Le monarque avoit prévu les troubles que pouvoit occasionner sa succession, et, dès 1736, il crut les prévenir par le mariage de sa fille aînée l'archiduchesse Marie-Thérèse avec François-Étienne duc de Lorraine, depuis grand duc de Toscane, et en ne négligeant rien pour obtenir des principales puissances de l'Europe la garantie de la *pragmatique sanction*, traité qui assuroit à Marie-Thérèse l'hérédité entière de

1740. ses états. Mais une mort trop prompte ne permit pas à Charles de mettre la dernière main à son ouvrage, par le rétablissement de ses finances et de son armée; seuls moyens de donner de la force aux traités. Différentes puissances prétendirent à des démembrements plus ou moins considérables de la succession d'Autriche.

La maison de Brandebourg avoit sur la Silésie d'anciens droits, évidents sans doute, puisque la cour de Vienne avoit tenté de les acquérir toutes les fois que l'occasion s'étoit présentée. Frédéric se croyoit fondé à demander la restitution des duchés de Jaegerndorf, de Lignitz et de Wohlau, c'est-à-dire de la meilleure partie de la Silésie. Il ne balance pas à reconnoître Marie-Thérèse reine de Hongrie et de Bohême, et légitime héritière du surplus de la succession d'Autriche; mais il ordonne en même temps des préparatifs de guerre dans ses états, et à trente mille hommes de se tenir prêts à marcher dans trois semaines : il juge que c'est le moyen le plus efficace pour faire écouter ses demandes. Dès qu'elles furent communiquées à Vienne, cette cour, déterminée à ne rien céder, (d'autant que Marie-Thérèse s'étoit mise paisiblement en possession des royaumes de Hongrie et de Bohême, et des autres états autrichiens en Alle-

magne , en Italie et dans les Pays-Bas , qui tous 1740.
lui avoient prêté sans contradiction le serment
d'usage), résolut de faire traîner les choses en
longueur par une négociation ; mais Frédéric
connoissoit trop le prix du temps pour le perdre
en vaines discussions.

La France, l'Espagne, le roi de Pologne, élec-
teur de Saxe , et celui de Baviere , se donnoient
de grands mouvements pour faire élire un empe-
reur qui leur convînt. Ces trois dernieres puis-
sances revendiquoient en outre des parties de la
succession de Charles VI. Le roi de Prusse prévint
qu'il auroit infailliblement des alliés. Cependant
il fit proposer à Marie-Thérèse un don de cinq
millions de livres , d'employer ses armes et son
influence pour la soutenir contre ses ennemis ,
et de procurer l'empire au duc de Lorraine ,
son époux , si elle consentoit à lui céder ce qu'il
réclamoit de la Silésie. La reine de Hongrie
rejeta ces offres , et Frédéric prit définitivement
la résolution d'obtenir satisfaction par la force.
Jusques-là l'objet de ses préparatifs étoit resté
impénétrable , même pour ses généraux et ses
ministres , et à plus forte raison pour ceux de
Marie-Thérèse à qui personne ne croyoit qu'il
eût dessein de faire la guerre. Le marquis de
Beauvau , ambassadeur de France , venu à Ber-

lin pour complimenter le nouveau monarque,
1740. soupçonna , aux premiers mouvements des troupes prussiennes , qu'elles pourroient être employées contre son maître ou ses alliés , et son incertitude ne cessa que quand Frédéric lui dit : *Je vais , je crois , jouer votre jeu ; si les as me viennent , nous partagerons.*

PREMIERE GUERRE.

PREMIERE CAMPAGNE,

1740 — 41.

Invasion en Silésie. Soumission de Breslau et de plusieurs villes. Prise de Glogau. Bataille de Mollwitz. Prise de Brieg et de Neisse.

FRÉDÉRIC part de Berlin le 13 de décembre avec la fièvre quarte, pour aller se mettre à la tête de son armée rassemblée à Crossen au nombre de vingt-huit à trente-mille hommes, sous les ordres du feld-maréchal comte de Schwerin. Elle se met en mouvement le 16, et plusieurs corps arrivent le même jour sur les frontières autrichiennes. L'armée entière avoit pénétré en Silésie le 18. Le roi s'avance vers Breslau, et ses troupes s'emparent de toute la basse Silésie. Le comte de Broun, lieutenant général autrichien, trop foible pour lui résister, distribue les siennes dans les forteresses de Glogau, de Brieg et de Neisse. Léopold, prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, investit Glogau le 29. Frédéric conclut, le 2 de janvier, un traité de neutralité avec la ville de

1740.

1741.

1741. Breslau, qui, jouissant du droit d'entretenir une garnison à elle, avoit refusé de recevoir les Autrichiens, de peur de s'exposer à un siege. En conséquence, le roi n'y entra le 3 qu'avec une escorte de trente gendarmes. Il force ensuite, le 7, le colonel Fromentini d'abandonner Ohlau. Le 9 le maréchal Schwerin emporte Otmachau ; le lieutenant général Jeetz prend Namslau le 10, et le major général Kleist investit Brieg. Le roi se présente devant Neisse, somme la forteresse, et, sur le refus du commandant, le colonel baron de Roth, il fait bombarder la ville le même jour. Mais la rigueur de la saison l'oblige de lever le siege le 21. Il distribue le 23 à ses troupes des quartiers d'hiver dans toute la Silésie, prend des mesures pour augmenter considérablement ses forces, et retourne à Berlin où il arrive le 29.

Frédéric avoit ordonné au maréchal Schwerin de continuer en son absence la conquête de la Silésie, de maniere cependant à ne pas ruiner les troupes. Ce général se rend maître de Tropaup, de Jaegersdorf, d'Oderberg, du fort de Jablunka, et de quelques autres postes. Les seules forteresses de Neisse, de Brieg et de Glogau tenoient encore pour la reine de Hongrie ; mais elles étoient bloquées.

Le roi d'Angleterre, George II, électeur de Ha-

nover, paroissant disposé à soutenir les intérêts de la cour de Vienne, Frédéric prend des arrangements pour qu'un camp de trente mille hommes couvre au besoin ses états du côté de Hanover, renforce jusqu'à la concurrence de soixante mille hommes son armée de Silésie, qui consista alors en quarante-neuf mille hommes d'infanterie et en treize mille de cavalerie; part de Berlin le 19 de février, et arrive le 20 à Schweidnitz. 1741.

Le 9 de mars, le prince Léopold prend d'assaut Glogau, bloqué depuis dix semaines, et y fait prisonnier le comte de Wallis avec huit cents hommes.

Le comte de Neuperg, feld-maréchal autrichien, ayant rassemblé à Olmutz en Moravie une armée de vingt-neuf bataillons, de quarante escadrons de cavalerie et de cinq régiments de husards, marche à Sternberg le 26 de mars, dans le dessein de pénétrer par Ziegenhals en haute Silésie, où il espéroit couper dans la basse la partie de l'armée prussienne commandée par le maréchal Schwerin, dégager Brieg, enlever les magasins prussiens d'Ohlau, et marcher droit à Breslau. Le roi part le 25 de Schweidnitz, accourt en haute Silésie, rassemble promptement son armée à Neustadt le 5 d'avril, et lui

fait passer la Neisse le 8 près de Michelau et à
 1741. Lowen, pour prévenir Neuperg dans sa marche.
 Celui-ci arrive à Neisse le 5, enleve le 8 la gar-
 nison prussienne de Grotkau, forte de neuf
 cents hommes, arrive le 9 à Mollwitz près de
 Brieg, et distribue son armée dans des canton-
 nements fort resserrés.

Bataille de
 Mollwitz.
 Planche I^{re},
 n^o. 1.

Le roi, ayant réuni, le 9 au soir, trente
 bataillons avec soixante pieces de canon, trente
 escadrons de cavalerie et cinq de hussards,
 décampe de Michelau le 10, à la pointe du
 jour, et s'avance dans les plaines de Mollwitz
 sur plusieurs colonnes (*a*) avec le dessein de
 livrer bataille; il enleve les grand'gardes de
 Neuperg, dont les hussards, déjà formés en
 ligne (*b*), couvroient les mouvements. Son ar-
 mée sort rapidement de ses quartiers, et se
 range en bataille entre Mollwitz et Gruningen (*c*).
 L'armée prussienne se forme entre Hermsdorf
 et Pampitz (*d*), l'artillerie (*e*) sur le front de la
 premiere ligne. Une vive canonnade commence
 l'action. Les hussards autrichiens (*b*) tournent
 la gauche du roi, et pillent son bagage à Pam-
 pitz (*f*). Le général de cavalerie baron de Ro-
 mer, qui commande l'aile gauche autrichienne
 (*g*), inquiété par le feu des Prussiens, fond sans
 ordre à la tête de ses escadrons sur leur droite (*h*),

la renverse, pénètre (i) entre les deux lignes d'infanterie, et les entame : elles se rallient cependant, et leur feu oblige les Autrichiens à tenter de repasser au travers de la première ligne ; ils y réussissent, mais avec une perte considérable, et Romer est tué. 1741.

Le lieutenant général Berlichingen, qui commandoit l'aile droite autrichienne (κ), enfonce la gauche (l) des Prussiens. Leur infanterie le repousse, manœuvre avec le plus grand ordre, et gagne du terrain. Les Autrichiens plient. Ils tâchent en vain de se rallier derrière un ravin (m) ordinairement marécageux, et alors couvert de neige ; mais le feu vif et soutenu des Prussiens achève leur défaite. L'armée victorieuse (n) passe la nuit sous les armes sur le champ de bataille. Le margrave Frédéric de Brandebourg-Schwedt perdit la vie dans cette journée mémorable, dont le succès jeta les premiers fondements de la gloire et de la puissance prussienne. Le roi eut quatre mille six cents hommes tués ou blessés, et les Autrichiens près de cinq mille : ils perdirent neuf pièces de canon et quatre drapeaux ou étendards.

Neuperg se retire à la droite de la Neisse, et se retranche entre la ville de ce nom et Bilau pour attendre des renforts. Le 11, lendemain de

la bataille, Brieg est investi de nouveau (o), et 1741. l'on ouvre la tranchée le 27. La place capitule le 4 de mai. Le roi, en considération de la défense courageuse du général major comte de Piccolomini, lui accorde les honneurs de la guerre, et lui permet de se retirer à Neisse; mais il exige que la garnison autrichienne s'engage à ne servir de deux ans contre les Prussiens.

Le roi de la Grande-Bretagne, allié de Marie-Thérèse, rassemble une armée en Angleterre dans le comté de Kent, prend à sa solde des troupes de Hesse et de Danemark, et fait camper les Hanovriens aux environs de Hamelen. Frédéric leur oppose à Genthien, entre Brandebourg et l'Elbe, un corps d'observation de trente mille hommes sous les ordres de Léopold, prince régnant d'Anhalt-Dessau.

Neuperg renforcé avance jusqu'à Baumgarten en basse Silésie. Le roi, posté près de Strehlen, découvre entre ce général et le magistrat de Breslau une intelligence, qui avoit pour objet d'introduire les Autrichiens dans la ville. Le maréchal Schwerin, chargé de prévenir ce manquement à la neutralité, entre le 10 d'août avec huit mille hommes dans Breslau, s'en rend maître, et oblige le lendemain le magistrat et la bourgeoisie à prêter serment de fidélité à la couronne de Prusse.

Marie-Thérèse persistant dans la résolution de ne rien céder de la Silésie, le roi s'unit à la France, à la Saxe et à la Bavière, déclarées contre cette reine. Le maréchal de Broglio conduit vers la Bohême une armée française et bavaroise, tandis que le maréchal de Maillebois marche en Westphalie, et menace l'électorat d'Hanover. Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, fait pénétrer en Bohême le maréchal comte de Rutowsky avec une armée saxonne. Le maréchal de Broglio prend Lintz, et Marie-Thérèse se réfugie à Presbourg; mais au lieu de pénétrer jusqu'à Vienne, le général français laisse en haute Autriche le lieutenant général comte de Ségur avec peu de troupes, et tourne vers Prague.

Neuperg veilloit toujours attentivement sur la forteresse de Neisse. Le roi, pour l'obliger à l'abandonner, et même à rentrer en Moravie, se met en mouvement le 8 de septembre. Les manœuvres des Prussiens contraignent le général autrichien de se retirer à Neustadt le 14 d'octobre. Frédéric se met en marche le 16 pour l'aller combattre; mais Neuperg, n'osant hasarder une seconde bataille, regagne promptement la Moravie.

Le roi le poursuit jusqu'aux frontières, re-

1741. vient ensuite sur ses pas, fait ouvrir la tranchée devant Neisse le 27, et le prend après une résistance de quatre jours. Cette conquête termine celle de la Silésie. Les Prussiens entrent dans leurs quartiers d'hiver. Le prince Léopold de Dessau s'avance avec seize mille hommes dans la Bohême jusqu'à Königgratz, tandis que le roi reçoit à Breslau, le 7 de novembre, l'hommage de la Silésie.

Le grand duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse, marche au secours de Prague à la tête de quarante mille Autrichiens; mais les alliés, sous les ordres du maréchal de Broglie, du comte de Rutowsky et de Minutzi général bavarois, le préviennent, prennent la place d'assaut la nuit du 25 au 26 de novembre, et y font trois mille prisonniers. Charles-Albert, électeur de Bavière, se rend à Prague, s'y fait prêter serment de fidélité, et couronner roi de Bohême en décembre : il cède à la Prusse le comté de Glatz. Frédéric avoit fait bloquer la ville et le château de ce nom par dix mille hommes aux ordres du prince d'Anhalt-Dessau. D'un autre côté, le feld-maréchal autrichien comte de Kevenhüller chasse le comte de Ségur de la haute Autriche, pénètre en Bavière, y porte le ravage, et oblige les Bavares d'abandonner la Bohême pour venir défendre leur pays.

SECONDE CAMPAGNE,

1741 — 42.

*Invasion en Moravie. Prise d'Olmütz. Bataille
de Czaslau. Paix de Breslau.*

LES troupes prussiennes ne jouirent pas d'un long repos. Frédéric, voulant abréger la guerre, résolut de la porter jusqu'à Vienne. Il avoit laissé des instructions au maréchal Schwerin, qui rassemble son armée, pénètre en Moravie, et attaque Olmütz que la garnison, composée de mille Autrichiens aux ordres du général major baron de Terzi, évacue le 26 de décembre. Elle obtient par la capitulation de se retirer à Brunn. 1741.

Frédéric, qui étoit retourné de Breslau à Berlin, en part le 18 de janvier, se rend le 19 à Dresde, où il se concerte avec le roi de Pologne: il continue sa route le 20, arrive à Prague le 21, et en part le 23 pour Glatz. Le lieutenant colonel Fontenelle, commandant de cette place, l'avoit rendue le 9 aux Prussiens, et s'étoit retiré avec sa garnison dans le château, dont le major général Derschau continua le blocus. 1742.

Le roi, qui avoit pris le 26 le chemin de Land-

1742. scron, arrive le 28 à Olmutz. Le 9 de février ; il concerte à Grand-Bitiska avec des généraux françois et saxons une entreprise sur Iglau. Il est joint le 14 par un corps de troupes de ces deux nations. Le 15, le prince Thierrri d'Anhalt-Dessau fait prendre possession aux Saxons de la ville d'Iglau. Les François retournent aussitôt en Bohême. Frédéric se rend le 19 à Znaim, après avoir ordonné au prince Thierrri de diriger sa marche vers les frontieres de Hongrie, où la cour de Vienne faisoit rassembler un grand nombre de troupes irrégulieres, qu'il dissipe : il rejoint l'armée le 30. L'avant-garde du roi s'étoit avancée jusqu'aux portes de Vienne : il vouloit la suivre avec toutes ses forces. Mais les François l'ayant quitté, et les scrupules des généraux saxons le contrariant sans cesse, il renonce à son dessein.

Le général major baron de Roth, resserré dans Brunn, fait dévaster les environs de cette place, et brûler tous les villages, pour empêcher le roi d'entreprendre un siege, dont la rigueur de la saison augmente encore les difficultés. Les Saxons se séparent entièrement de l'armée prussienne le 25 d'avril, et prennent des quartiers dans les environs de Leitmeritz. Le roi, qui prévoyoit depuis quelque temps la défection de

ses alliés, avoit commencé à se replier vers la Bohême pour joindre le prince Léopold d'Anhalt, qui s'étoit avancé à Konigsgratz. Le monarque arriva le 17 à Chrudim. 1742.

Fontenelle, enfermé jusqu'ici par Derschau dans le château de Glatz, capitule enfin le 25.

Le prince Charles de Lorraine rassemble trente mille hommes dans la basse Autriche, suit le roi en Bohême pour l'empêcher de se réunir avec le maréchal de Broglio près de Prague, et pour ruiner avant son arrivée ses magasins de Czaslau et de Kollin. Le roi presse le maréchal de le renforcer : mais ne pouvant l'obtenir, et voulant sauver ses magasins, il est forcé de marcher promptement, le 15 de mai, avec une partie de ses forces, vers Choltitz et Czaslau. Le prince Léopold le suit le lendemain 16 avec le reste de l'armée. Vers la nuit, le prince se trouve en présence des Autrichiens, qui s'étoient déjà emparés de Czaslau : il campe (a) à peu de distance de cette ville, derriere le village de Chotusitz. Bataille de Czaslau.

Cette même nuit, le roi qui avoit marché à Kuttenberg, en revient promptement. Le prince Charles fait aussi une marche nocturne ; et le 17, à la pointe du jour, avant l'arrivée du roi, il se met en bataille (b) en face du camp prussien : son armée étoit Planche I^{re}, n^o. 2.

1742. d'environ trente mille hommes. Le prince Léopold établit sa grosse artillerie sur une hauteur (c) devant sa droite, et se forme avec la plus grande promptitude (d) en avant de Chotusitz. Le roi arrive à l'instant, et les troupes qu'il amène se rangent en seconde ligne : les forces du monarque consistoient en vingt-trois ou vingt-quatre mille hommes. L'aile gauche de la cavalerie autrichienne essuie un feu terrible ; et tandis qu'elle se met en bataille, son flanc exposé fournit à la cavalerie prussienne un instant favorable pour l'assaillir et la culbuter (e). Le roi suit le mouvement de la cavalerie avec la droite de son infanterie (f). Le début de l'action fut également heureux pour la gauche de la cavalerie prussienne ; mais les Autrichiens ayant renforcé celle de leur droite (g), elle se rallie, fait plier la cavalerie prussienne jusqu'à Chotusitz (h), et pille le camp (i). L'infanterie autrichienne s'avance en même temps vers ce village, et le combat devient très opiniâtre. L'aile droite du roi, déjà victorieuse, décide l'action, en prenant l'ennemi en flanc, près de Chotusitz. Le lieutenant général Lehwald sort du village à la tête d'un corps d'infanterie, et fond, la baïonnette au bout du fusil, sur l'ennemi, qui fuit et gagne la Moravie par Czaslau et

Haber. Le roi établit son camp (κ) près de Czaslau. Les Autrichiens eurent cinq mille six cents hommes tués ou blessés, et mille faits prisonniers : ils perdirent dix-sept canons et un drapeau. La victoire coûta aux Prussiens trois mille cinq cents hommes tués ou blessés. 1742.

Le premier de juin, l'armée prussienne campa entre Kuttенberg et Maleschau. Frédéric, mécontent des François et des Saxons ses alliés, avoit résolu de traiter séparément avec la reine de Hongrie par la médiation du roi d'Angleterre. Les préliminaires de la paix furent signés à Breslau le 11. Par le traité, Marie-Thérèse cede à Frédéric le comté de Glatz avec la haute et la basse Silésie, à l'exception de la principauté de Teschen, de la ville de Troppau, et de ce qui est à droite de la riviere d'Oppa, ou enclavé dans la Moravie. Le traité définitif fut signé à Berlin le 28 de juillet.

La Saxe accede le 2 de septembre au traité de Breslau. George II, roi de la Grande-Bretagne, conclut avec Frédéric, le 18 de novembre, l'alliance défensive de Westmünster par laquelle ils se garantissent réciproquement leurs possessions en Europe. L'on régla le 6 de décembre les limites de la Silésie. La France se plaignit de ce que la Prusse l'avoit abandonnée sans ménage-

ment. Frédéric répondit *qu'il s'étoit mis dans*
1742. *les remedes, et qu'il conseilloit aux autres ma-*
lades de se rétablir.

La reine de Hongrie et de Bohême continue avec succès la guerre contre la France et la Baviere. Le prince Charles resserre Prague, où les François, commandés par le maréchal de Broglio, étoient réduits à la dernière extrémité, lorsque le maréchal de Maillebois et le comte de Saxe, lieutenant général, viennent à leur secours. Le prince Charles va à leur rencontre jusqu'à Égra. Le maréchal de Broglio quitte Prague, et y laisse le maréchal de Belle-Isle avec vingt-quatre mille hommes. Le prince Charles l'y bloque de nouveau. La disette consume plus de la moitié de cette garnison, et Belle-Isle ne peut sauver que neuf mille hommes par sa fameuse retraite d'Égra, exécutée en décembre.

L'électeur de Baviere, élu empereur sous le nom de Charles VII, le 4 de janvier 1741, n'avoit pas trouvé dans cette dignité suprême un préservatif contre les revers, qui l'accablèrent jusqu'au tombeau. Tandis qu'on le couronnoit à Francfort, le comte de Kevenhüller dévastoit ses états héréditaires, et le colonel Trenk ainsi que le major Menzel, partisans autrichiens,

se signalèrent par des ravages et des actes de barbarie. 1742.

La campagne suivante, le lord Stairs renforce l'armée autrichienne sur le Rhin avec un corps d'Anglois et d'Hanovriens. Les Autrichiens acquierent enfin la supériorité sur les François, et la cour de Vienne ne cesse d'agir contre l'empereur : non seulement elle ne reconnoît point sa dignité impériale ; mais elle lui enleve tous ses états, et l'oblige de se réfugier successivement à Augsbourg et à Francfort. L'armée combinée dont le roi d'Angleterre étoit venu prendre le commandement, gagne le 27 de juin la bataille de Dettingen sur le maréchal de Noailles, qui est forcé de repasser le Rhin. Les alliés le suivent à la gauche de ce fleuve. 1743.

SECONDE GUERRE.

PREMIERE CAMPAGNE, 1744.

Prague est pris et abandonné.

1744. LA cour de France, ne pouvant plus faire agir ses armées dans l'empire, se détermine à l'attaque des Pays-Bas. Louis XV s'y rend en personne; et tandis qu'il y prend des places, le prince Charles de Lorraine passe le Rhin, et pénètre en Alsace.

Le roi de Prusse avoit profité de la paix pour consolider sa puissance et augmenter ses forces. Il s'étoit attaché à former ses troupes à de nouvelles manœuvres, dont ses deux campagnes lui avoient fait sentir l'avantage. Il prit possession, à la fin de juin, de l'Ost-Frise, devenue vacante par le décès du duc régnant, Charles-Edzard, mort subitement le 25 de mai. La maison de Brandebourg avoit obtenu l'expectative de cette principauté en décembre 1694. Frédéric, mécontent de l'entrée des Anglois dans l'empire, de

leur réunion avec la reine de Hongrie, et surtout de la triple alliance signée à Worms le 18 de septembre 1743, entre le roi d'Angleterre, la reine de Hongrie et le roi de Sardaigne, résolut de recommencer la guerre, et d'opérer une diversion en faveur de l'empereur, dont l'élection étoit en partie son ouvrage; il accède à l'union de Francfort, conclue le 22 de mai entre l'empereur, la France, l'électeur Palatin et le landgrave de Hesse-Cassel. 1744.

Le roi part de Berlin le 13 d'août pour se mettre à la tête de ses troupes, montant à soixantedix mille hommes : il les partage en trois colonnes, et pénètre en Bohême par la Saxe, tandis que le prince Léopold de Dessau y entre par la Lusace, et le maréchal Schwerin par la Silésie. L'armée se réunit devant Prague le 2 septembre, et l'investit. On ouvre la tranchée le 10. Le margrave Guillaume y est tué le 12 par un boulet de canon. Le 16, le général baron de Harsch, commandant de la place, se rend prisonnier de guerre avec sa garnison, forte de douze mille hommes. Les Prussiens se répandent dans toute la Bohême.

Louis XV, qui accouroit des Pays-Bas en Alsace avec un renfort, pour forcer le prince Charles à repasser le Rhin, tombe malade à Metz.

*

Le 24 d'août, les maréchaux de Noailles et de 1744. Coigni laissent regagner trop paisiblement la rive droite du fleuve aux Autrichiens, qui prennent aussitôt la route de Bohême, où Frédéric reste seul exposé à toutes leurs forces. Le comte de Bathiani, passé d'Autriche en Bohême avec vingt-cinq mille hommes, remet le commandement au maréchal comte de Traun, qui enlève plusieurs quartiers des Prussiens. Le comte de Palfi lui amène vingt mille Hongrois ; cependant Traun évite une bataille. Le prince Charles de Lorraine, arrivant d'Alsace à la tête de quarante mille hommes, est joint par vingt-quatre mille Saxons aux ordres du duc de Saxe-Weissenfels : les cours de Vienne et de Dresde s'étoient réunies contre le roi de Prusse. Il craint avec raison d'être écrasé par des forces aussi supérieures, ou battu en détail, et se retire en Silésie avec perte ; il abandonne même plusieurs garnisons, notamment celle de Prague d'environ onze mille hommes, commandés par le lieutenant-général Einsiedel, qui évacue la ville la nuit du 25 au 26 de novembre, abandonne presque toute son artillerie et ses munitions de guerre, vient passer l'Elbe à Buntzlau, et se dirige sur Friedland par Leypa et Reichstadt ; arrivé à Reichenberg, trompé sans doute

par ses guides, il tourne à gauche, et rencontre dans les montagnes, sur les frontières de Lusace, un corps saxon commandé par le général Arnim, qui le resserre d'un côté, tandis que le chevalier de Saxe, qui l'avoit poursuivi avec la meilleure partie de l'armée du duc de Weissenfels, l'enveloppe de l'autre. Einsiedel se poste près de Hohwald dans un terrain fort étroit, et ses troupes y restent sous les armes, et dans la neige jusqu'aux genoux, depuis le 11 jusqu'au 13 de décembre, que le lieutenant-général comte de Nassau vient le dégager à la tête de douze mille hommes. Einsiedel gagne promptement Friedland, et arrive sur les frontières de Silésie avec cinq ou six mille hommes. La disette et la désertion l'avoient affoibli à ce point.

Cette campagne désastreuse pour les Prussiens fait concevoir à la reine de Hongrie l'espoir de reprendre les deux Silésies : ses troupes envahissent la haute ; mais le prince Léopold de Dessau les en chasse, et les oblige de rentrer en Bohême.

1744.

SECONDE CAMPAGNE,

1745.

Batailles de Hohenfriedberg ou de Striegau, de Soor et de Kesselsdorf. Paix de Dresde.

MARIE-THÉRESE oppose à l'union de Francfort l'alliance de Varsovie conclue le 8 de janvier 1745. avec la Saxe, l'Angleterre et la Hollande. L'empereur Charles VII meurt, le 20, à Munich où il étoit retourné. La paix est signée à Fuesen le 22 d'avril, entre le jeune électeur de Bavière et Marie-Thérèse, qui, le 13 de septembre, fait élire empereur à Francfort le duc de Toscane son époux : il prend le nom de François I.

Les Autrichiens font une nouvelle irruption en haute Silésie. Une trahison livre au général major baron de Buccow la forteresse de Kosel, et Wallis pénètre dans le comté de Glatz. Le prince Charles et le duc de Saxe-Weissenfels rassemblent près de Königsgratz l'armée alliée, forte de quatre-vingt-douze mille hommes : elle se met en mouvement ; et le prince d'Esterhazy

avec l'avant-garde marche à Landshut le 27 de mai. Le roi avoit rassemblé près de Franken-stein cinquante mille hommes avec lesquels il vint camper à Schweidnitz. Le prince Charles pénètre en Silésie jusqu'à Bolkenhain. Le roi marche à sa rencontre jusqu'à Jauernick le 1^{er} de juin, et détache vers Strigau le lieutenant général du Moulin avec l'avant-garde. Cette manœuvre détermine le prince Charles à quitter les montagnes pour descendre dans la plaine. Fier de sa supériorité, il campe le 3, à l'entrée de la nuit, entre Thomaswalde et Guntersdorf (a), résolu d'enlever du Moulin le lendemain matin, et de continuer ensuite sa route vers Breslau.

Bataille
de Hohen-
friedberg ou
de Strigau.

Planche 2,
n^o. 1.

Le soir à 8 heures, le roi décampe, arrive à Strigau (b) le 4 à une heure du matin, et range son armée en bataille, se réglant sur les feux du camp ennemi. Il fait avancer du Moulin, et le met en embuscade au pied de la montagne de Spitz (c), dont l'avant-garde du duc de Weissenfels (d) avoit déjà couronné la crête. Du Moulin l'attaque à la pointe du jour, en chasse les Saxons, y établit des batteries (e), qui commencent aussitôt à tirer. L'armée du roi passe les ruisseaux près de Strigau, et se range en bataille (f), ayant du Moulin à l'aile droite.

1745. Les ennemis tentent de se former ; mais la difficulté du terrain et la promptitude des mouvements des Prussiens les en empêchent.

Le duc de Weissenfels se rallie (*g*) sur les hauteurs , derrière Pilgramshain ; mais du Moulin , protégé par l'artillerie (*e*) , marche à lui avec la droite du roi , qui s'établit (*h*) près de Seifersdorf. La gauche du prince Charles et les Saxons se rompent en se repliant (*i*).

La cavalerie prussienne de la gauche (*κ*) se range en bataille vis-à-vis celle des Autrichiens ; et ce qui ne peut s'étendre (*l*) , faute de terrain , se forme derrière l'infanterie. Le combat dure long-temps avec un succès indécis , jusqu'à ce qu'enfin , après six charges consécutives , la cavalerie autrichienne est poussée jusqu'à Hohenfriedberg. Le prince de Prusse , avec la gauche de l'infanterie du roi , repousse celle de l'ennemi (*m*) jusqu'à Hausdorf , tandis que la droite (*h*) , par un mouvement de conversion , s'avance jusqu'à Guntersdorf , et menace le flanc de l'infanterie autrichienne. Le mouvement que les deux ailes des Autrichiens font en arrière , fait crever le centre de leur armée , où la confusion devient générale. Les dragons de Bareuth (*l*) s'y précipitent (*n*) , et ramènent deux mille cinq cents prisonniers , avec soixante-sept dra-

peaux et plusieurs canons. Les alliés fuient de toutes parts. Les batteries établies derriere Bornichen et près de Kauder protegent leur retraite (o). L'armée victorieuse les poursuit jusqu'au pied des montagnes , et y établit son camp (p). Le prince Charles , ayant rassemblé ses troupes à Landshut, retourne dans son ancien camp de Königsgratz , et du Moulin le suit au-delà des frontieres de Silésie. 1745.

Les Prussiens eurent deux mille trois cents hommes tués ou blessés , et les alliés neuf mille morts ou blessés et autant de prisonniers : ils perdirent soixante et seize drapeaux , sept étendards , huit paires de timbales , et soixante et douze pieces de canon. Frédéric informa Louis XV de sa victoire , en ces termes : *Je viens d'acquiescer à Hohenfriedberg la lettre de change que V. M. a tirée sur moi à Fontenoi le 11 de mai.*

Le roi marche , le 6 de juin , entre Landshut et Friedland : il pénètre ensuite en Bohême , et campe près de Chlum le 20 de juillet. Le prince Charles reste immobile dans le poste inattaquable de Königsgratz. Depuis le 7 d'août jusqu'au 5 de septembre , le lieutenant général comte de Nassau chasse les Hongrois de la haute Silésie , s'empare de Cosel , et fait Flandrini prisonnier de guerre avec deux mille cinq cents hommes.

1745. Le manque de vivres, et la saison qui s'avancoit, contraignent le roi de se rapprocher de la Bataille de Silésie : il part, le 18 de septembre, de Jaromirtz, et campe, le 19, à Staudenz (a). De Soor. grands détachements, nécessaires pour couvrir les convois venant de Silésie, avoient réduit son armée à vingt-six mille hommes. Le prince Charles, qui en avoit soixante mille, veut profiter de cette supériorité, et forme le projet de l'attaquer. Il quitte, le 29, son camp établi entre Jaromirtz et Schurtz, s'avance à Konigshof, et couvre sa marche par une nuée de troupes légères qui enveloppent le camp prussien. Le roi reçoit avis du mouvement des Autrichiens, et envoie à la découverte le major général Katzler, qui revient pendant la nuit, sans avoir pu reconnoître l'armée ennemie.

Planche 2,
n^o. 2.

Le lendemain matin 30, le prince Charles se trouve en bataille (b) vis-à-vis l'aile droite des Prussiens, et canonne (c) leur camp (a) à la pointe du jour. Le roi, qui la veille avoit ordonné que l'on marchât vers Trautenau, est forcé de manœuvrer par sa droite sous le feu de l'artillerie des ennemis, pour occuper une position (d) parallèle à la leur. La cavalerie de sa droite (e) fond sans délai sur celle des Autrichiens, et la met en déroute. L'infanterie

emporte à la quatrième attaque la hauteur (c), garnie d'artillerie. Les Autrichiens se postent successivement sur une seconde hauteur (f), et sur une troisième (g) : mais ils ne peuvent résister au choc impétueux de l'infanterie prussienne, qui gagne toujours du terrain sur les ennemis. 1745-

Leur cavalerie de droite étoit dispersée, et un bois (h) l'empêchant d'ailleurs de rien entreprendre, le roi fait renforcer celle de son aile gauche (i), qu'il avoit refusée jusques-là, et elle renverse la cavalerie autrichienne (κ). L'infanterie (l) se soutient encore quelque temps près de Prausnitz ; mais la déroute devient générale, et l'armée victorieuse prend sa dernière position à Soor (m).

Le lieutenant général Lehwald, campé avec un corps détaché près de Trautenau, averti par le bruit de canon, vole au secours du roi, et dirige son mouvement (n) de manière à renforcer son aile droite. Mais il ne peut arriver qu'après l'action.

Les généraux autrichiens Nadasti et Desoffi, soutenus par les colonels Trenk et Franquini, avoient reçu ordre d'assaillir avec leurs nombreuses troupes légères le camp prussien en face, en queue (o) et sur la gauche, tandis que le

===== prince Charles l'attaqueroit sur la droite. Mais
1745. ils s'amusent à piller les bagages (*p*), et à brûler
le camp, que le major général Schlichting cou-
vroit seulement avec cinq bataillons; cette perte
est d'autant moins sensible au vainqueur, qu'elle
l'avoit débarrassé pendant l'action d'une grande
partie des troupes ennemies.

Le prince Charles regagna son camp de Ko-
nigshof avec perte de six mille sept cents morts
ou blessés, de trois mille trois cents prisonniers,
de vingt-un canons, dix drapeaux et douze étén-
dards. Les Prussiens eurent cinq mille six cents
hommes tués ou blessés.

La saison avancée oblige le roi à prendre ses
quartiers d'hiver en Silésie; il essuie, le 16
d'octobre, quelques pertes en repassant les
montagnes, remet le commandement de l'ar-
mée au prince Léopold d'Anhalt Dessau, se
rend à Berlin le 28. Il avoit conclu, le 26 d'août,
avec l'Angleterre la convention de Hanover.

Les cours de Vienne et de Dresde projetoient
une campagne d'hiver. Le lieutenant général
comte de Grun amenoit des bords du Rhin en
Saxe dix mille Autrichiens destinés à marcher à
Berlin. Lorsque Frédéric vit qu'il ne pouvoit
espérer de faire rentrer dans son alliance le roi
de Pologne, électeur de Saxe, qui fournissoit

des troupes à la cour de Vienne, il fit assembler dans le duché de Magdebourg, sous les ordres du prince d'Anhalt, une armée qui avoit pris ses quartiers dès le 15 d'octobre. Celle des Saxons postée près de Leipzig suivit cet exemple, de maniere cependant à pouvoir se réunir en vingt-quatre heures. Le roi, ayant pénétré le dessein des ennemis, résolut d'agir lui-même offensivement. L'armée du prince d'Anhalt forte de vingt-quatre mille hommes se rassemble aux environs de Halle; et Frédéric part, le 16 de novembre, de Berlin pour la Silésie, et joint, le 18, ses troupes cantonnées le long du Bober, entre Buntzlau et Loewenberg. Sentant tout le prix du temps, il prend ses mesures pour opérer sans délai: il se met en mouvement le 22, arrive le 23 à Naumbourg sur la Queisse, traverse cette riviere, et pénètre en Saxe à la tête de trente-cinq mille hommes. Il enleve le même jour un quartier des Saxons à Gros-Hennersdorf, leur prend six drapeaux ou étendards, quatre canons, et plus de neuf cents hommes. Le 25, il s'empare des magasins que les alliés avoient rassemblés à Goerlitz pour leur expédition.

Le roi de Pologne, alarmé de l'approche des Prussiens, quitte Dresde, et se réfugie à Prague.

1745.

1745.

Le prince Charles, ayant perdu ses magasins, rentre en Bohême le 27 par Gabel; mais il ne renonce pas à son dessein, et se propose de revenir en Saxe par Aussig et Péterswald. Frédéric écrit au prince d'Anhalt : *J'ai frappé mon coup en Lusace, frappez le vôtre à Leipzig, et je compte vous revoir à Dresde.*

Le prince d'Anhalt décampe de Halle la nuit du 28 au 29, pénètre subitement en Saxe, chasse le 29 le général major Sibilsky de Skeuditz, déloge le même jour le lieutenant général comte de Renard des retranchements construits près de Leipzig, et force cette ville à capituler le lendemain. Le 1^{er}. de décembre il se rend maître d'Eilenbourg, et, le 5, de Torgau, où l'armée arrive le 6.

Le roi, qui étoit en Lusace, voulant joindre le prince d'Anhalt par Meissen, lui ordonne de s'approcher de cette ville, et fait prendre les devants au lieutenant général Lehwald avec quarante escadrons et dix bataillons, faisant environ dix mille hommes. Alembeck, général major saxon, qui occupoit Meissen avec des grenadiers, est sommé, le 12, par Lehwald d'un côté, et de l'autre par le prince qui s'étoit remis en marche la veille. Cet officier se retire pendant la nuit, et joint l'armée saxonne cam-

pée à Kesselsdorf à une lieue de Dresde , sous les ordres du feld-maréchal comte de Rutowski, 1745. au nombre d'environ vingt-cinq mille hommes, sans compter le corps autrichien du comte de Grun. Lehwald passe l'Elbe , et joint le prince d'Anhalt-Dessau, qui, sans attendre l'arrivée du roi, marche le 15 aux Saxons, pour les combattre avant leur jonction avec l'armée autrichienne, campée entre Pirna et Plauen. Le général prussien attaque derrière Wilsdruf un poste avancé de l'ennemi (*a*), qui se retire près de Kesselsdorf (*b*). Les Saxons (*c*) y étoient postés, ayant à leur droite le corps auxiliaire autrichien (*d*) fort de dix mille hommes. La gauche de Rutowsky étoit couverte de trente gros canons, et son centre de cinquante, sous le feu desquels le prince d'Anhalt range son armée en bataille (*e*), parallèlement à celle de l'ennemi. Trois bataillons de grenadiers et un régiment d'infanterie (*f*) attaquent le village de Kesselsdorf, défendu par tous les grenadiers saxons. Le feu de leur canon oblige les Prussiens d'abandonner une hauteur couverte de glaces, dont ils s'étoient emparés. Ils se rallient (*g*), et sont repoussés une seconde fois avec beaucoup de perte.

Les grenadiers saxons (*h*) sortent de Kessels-

Bataille de
Kesselsdorf.
Planche 3.

==== 1745. dorf pour les poursuivre; des dragons (*i*) fondent sur eux, les repoussent, et les forcent de regagner en désordre leur premier poste. Lehwald, qui conduit l'aile droite de l'infanterie, les suit de près, se rend maître de leurs batteries, occupe les hauteurs voisines de Kesselsdorf, et par ce mouvement tourne le flanc de l'ennemi, qui, enfilé dans toute l'étendue de son front par le feu des Prussiens, est bientôt mis en déroute. En même temps, le prince Maurice d'Anhalt-Dessau passe avec neuf bataillons de l'aile gauche un ravin profond (*κ*), et enfonce la droite des Saxons. Ils résistent vaillamment; mais ils finissent par s'enfuir vers Dresde, joignent le prince Charles, et se réfugient avec lui en Bohême.

Le général Grun prend la même route sans avoir eu la moindre part à l'action, et l'armée victorieuse se poste à l'entrée de la nuit entre Leuteritz et Franken (*l*): elle eut trois mille hommes et les Saxons quatre mille cinq cents tués ou blessés; cinq généraux, trois cents officiers et cinq mille soldats furent faits prisonniers; ils perdirent en outre quarante-huit canons et huit drapeaux.

Le jour de la bataille, le roi arrive à Meissen. Le 16, ses troupes y passent l'Elbe, et il marche avec son infanterie à Wilsdruf. Le lendemain 17,

il joint le prince d'Anhalt qui s'étoit avancé à la vue de Dresde, et fait sommer cette capitale, où commandoit le lieutenant général Bose, qui tente en vain d'obtenir une capitulation : il est obligé d'ouvrir au roi les portes de la ville, et de se rendre prisonnier de guerre avec quatre mille hommes. La paix est conclue le 25 à Dresde, entre l'impératrice reine de Hongrie, le roi de Pologne, électeur de Saxe, et le roi de Prusse, par la médiation du lord Villiers, ambassadeur d'Angleterre. La Silésie et le comté de Glatz sont de nouveau assurés à Frédéric, conformément à la paix de Breslau. Le roi de Pologne lui cede à perpétuité la ville et le péage de Furstemberg sur l'Oder et le passage de Schildo, moyennant un équivalent, et s'oblige en outre à payer un million de reichsthalers au monarque prussien, qui se met en marche le 1^{er} de janvier avec ses troupes pour évacuer la Saxe et retourner dans ses états.

La paix de Dresde laisse à Frédéric un loisir de près de dix années, qui n'offrent aucun événement assez remarquable pour trouver place dans un tableau historique. Son code général, l'administration de ses états, les exercices militaires, quelques bâtimens et l'étude, remplirent

1746,

1755,

cet intervalle. Il avoit fini la guerre avec une armée d'environ cent trente mille combattants : il l'augmenta en silence , parcequ'il étoit persuadé que la cour de Vienne profiteroit de la première occasion favorable pour tenter de lui arracher la Silésie. Un trésor et une armée nombreuse concouroient , il est vrai , à consolider la puissance de la Prusse ; mais le monarque sentit que ces moyens ne rempliroient qu'imparfaitement cet objet, s'il manquoit de généraux instruits dans la théorie et dans la pratique des grandes parties de la guerre : il s'attacha donc à en former dans ses camps de paix , dont il retira un double avantage ; car en même temps qu'il instruisoit ses officiers , ses troupes devinrent les plus manœuvrières de l'Europe. Sa cavalerie sur-tout atteignit un degré de perfection peut-être plus étonnant encore que celui de son infanterie. Enfin arriva le moment où Frédéric devoit recueillir le fruit de sa prévoyance et rentrer en action.

TROISIÈME GUERRE,

APPELÉE COMMUNÈMENT GUERRE DE
SEPT ANS.

PREMIÈRE CAMPAGNE,

1756.

*Invasion en Saxe; camp de Pirna; bataille de
Lowositz; l'armée saxonne est prisonnière.*

LES Anglois faisoient, depuis 1755, une guerre de pirates à la France dont ils vouloient ruiner le commerce. Cette couronne, se défiant du roi de Prusse, recherche la cour de Vienne : celle-ci, comptant sur la Russie et sur la Saxe, se flatte de pouvoir reconquérir la Silésie, et écraser la monarchie prussienne dont l'éclat l'inquiète. Frédéric, qui prévoit l'orage, songe à sa conservation : il se ligue, le 16 de janvier, avec le roi d'Angleterre, électeur de Hanover ; s'assure du landgrave de Hesse-Cassel et de la maison de Brunswick. La France et l'Autriche s'unissent par un traité, signé le 2 de mai. La

1756.

jalousie et la haine personnelle d'Élisabeth, impératrice de Russie, contre le roi de Prusse, la fait entrer dans les vues de Marie-Thérèse, qui attire dans son parti la Saxe par l'espoir d'une augmentation de territoire, et plusieurs princes de l'empire par des promesses, ou par des menaces. La France emploie son influence en Suede pour faire déclarer cette couronne contre Frédéric.

Ce monarque, menacé par tant de puissances, dont la plupart avoient des moyens supérieurs aux siens, trouve des ressources dans sa grandeur personnelle, et affronte cette ligue formidable. Instruit des projets de ses ennemis, et ne pouvant obtenir de l'impératrice reine l'assurance qu'elle ne l'attaquera ni cette année ni la suivante, il se décide à prévenir les alliés par une irruption imprévue en Bohême et en Saxe, et de subvenir à une partie des frais de la guerre aux dépens de ce riche électorat.

Les hostilités étoient commencées en Amérique, depuis l'année précédente, entre les Anglois et les François; et ceux-ci, après avoir battu la flotte de la Grande-Bretagne le 20 de mai, à la vue de l'isle de Minorque, obligent la garnison britannique qui défendoit le fort Saint-Philippe, situé à l'entrée du port Mahon, à capituler le 28 de juin.

Frédéric laisse le maréchal Lehwald en Prusse avec vingt-deux mille hommes, pour faire face aux Russes. Le maréchal Schwerin avec vingt-six mille hommes marche à Aujest près de Königsgratz pour couvrir la Silésie; et le monarque en personne pénètre en Saxe avec soixante-quatre mille hommes le 29 d'août, s'empare de Leipzig, de Dresde et de plusieurs autres places. Ses troupes, qui s'avancent en même temps des deux côtés de l'Elbe, arrivent le 10 de septembre à la vue de Pirna, où Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, avoit rassemblé dans une position avantageuse dix-sept mille cinq cents Saxons sous les ordres du maréchal Rutowisky. Frédéric prend la résolution d'affamer les Saxons dans leur camp, et les resserre de tous côtés par plusieurs corps de troupes (*a*). La gauche de leur position (*b*) s'étendoit vers la forteresse de Königstein, et la droite appuyoit à celle de Sonnenstein près de Pirna. L'Elbe couvroit leurs derrières, et la rivière de Gottleube dont les rives sont escarpées, et des abattis impénétrables, avec quelques ouvrages de terre, assuroient leur front.

L'impératrice reine avoit fait rassembler depuis quelque temps, sous les ordres du feld maréchal comte de Broun, une armée de soixante

Camp de
Pirna.
Planche 4.

1756. mille hommes près de Kolin en Bohême, et une autre de trente mille près de Holeschau en Moravie. Le prince Piccolomini, général d'infanterie, destiné avec cette dernière à faire face au maréchal Schwerin, occupe un camp retranché près de Königsgratz entre l'Elbe et la rivière d'Adler, tandis que le maréchal Broun marche avec la grande armée au secours des Saxons.

Bataille de
Lowositz.
Planche 5,
n^o. 1.

Le roi laisse au margrave Charles le soin de les bloquer, et s'avance le 30 avec quarante mille hommes contre Broun jusqu'à Lowositz en Bohême. Le 1^{er} d'octobre, il range son armée en bataille entre les hauteurs de Lobosch et de Radositz (*a*). Les Autrichiens (*b*) garnissent Lowositz où ils appuient leur droite, ils occupent les vignes en avant de ce village; et leur gauche s'étend dans la plaine jusqu'à hauteur de Tzischkowitz.

La gauche du roi chasse les Croates des vignes de Lobosch, et la droite (*c*) s'avance jusques sur la hauteur de Homolka. Sa cavalerie (*d*) se forme (*e*) au pied de la montagne, attaque la cavalerie autrichienne (*f*), et la renverse. Dans la chaleur de la poursuite, elle prête les flancs aux batteries ennemies de Lowositz et de Sulo-witz, est forcée de se retirer, et de reprendre sa position précédente (*e*). Elle revient à la charge.

La cavalerie de Broun, renforcée par sa gauche, soutient le choc; les Prussiens sont repoussés une seconde fois avec perte, mais sans que le combat soit décisif. 1756.

La gauche (*g*) du roi, toute composée d'infanterie, attaque le village de Lowositz. Le général comte de Lascy (*b*) résiste avec opiniâtreté. Après un combat sanglant, les Autrichiens plient enfin, et abandonnent Lowositz incendié par les boulets rouges des Prussiens. Le comte de Broun tente de faire avancer sa gauche par Sulowitz (*h*); mais les batteries (*i*) établies sur la droite du roi l'empêchent de déboucher. Le feu prend au village, et les Autrichiens ne jugent pas à propos de faire de nouveaux efforts. Le comte de Broun passe l'Éger pendant la nuit, et réoccupe son camp de Budin. Le roi prend le sien (*κ*) sur le champ de bataille. Les Prussiens eurent trois mille deux cents hommes tués ou blessés, et les Autrichiens environ trois mille : ils perdirent quatre canons et trois étendards.

La famine réduit l'armée saxonne à la dernière extrémité dans son camp de Pirna. D'un autre côté, la bataille de Lowositz, quoiqu'à-peu-près indécise, avoit dérangé les projets du maréchal Broun qui vouloit délivrer les Saxons. Il passe cependant l'Elbe avec huit mille hommes près

Camp de
Pirna.
Planche 4.

de Raudnitz, et avance par Auché jusqu'à la
1756. vue de Schandau (c). Le maréchal Rutowsky
fait jeter sur l'Elbe des ponts de bateaux (d),
dans l'espérance de percer le cordon des Prus-
siens (a); mais divers incidents retardent les
travaux, et les Saxons emploient vingt-quatre
heures à construire un seul pont. Ils passent
enfin le fleuve, la nuit du 12 au 13, sous Königs-
tein, abandonnent leur grosse artillerie, et arri-
vent au pied du Lilienstein (e). Les Prussiens
(f) s'étoient renforcés dans cette partie; et le
lieutenant général Lestewitz, campé près de
Schandau (g), fait tête à Broun. Le margrave
Charles s'avance de Gros-Seidlitz à Struppen (h),
et au-delà. Les hussards prussiens enlèvent les
bagages des Saxons, restés à la rive gauche de
l'Elbe. Rutowsky (e) n'osant entreprendre de
percer les Prussiens (f), postés près du Lilien-
stein, pour se joindre à Broun (c), celui-ci se
retire le 14, et reprend la route de Bohême
avec quelque perte.

Le roi de Pologne, considérant que son armée
manque de vivres, et n'a aucun secours à espé-
rer, se détermine à capituler le 15. En vertu de
la convention, les Saxons mettent bas les armes
le 16, et se rendent prisonniers. Leur roi prend,
le 18, la route de Warsovie, et Frédéric se trouve

le maître de toute la Saxe, à l'exception de la forteresse de Königstein, que le vainqueur voulut bien déclarer neutre pendant la durée de cette guerre. 1756.

Les armées prussiennes se mettent en mouvement le 25 pour quitter la Bohême; elles forment un cordon le long des frontières de ce royaume, et prennent en novembre leurs quartiers d'hiver en Silésie et en Saxe. Le roi s'établit à Dresde.

La conquête de la Saxe fournit à l'impératrice-reine un nouveau prétexte pour exciter l'activité de ses alliés, et pour en obtenir des secours plus puissants que ceux auxquels ils s'étoient engagés par les traités. L'empereur met le 20 de septembre le roi de Prusse au ban de l'empire, et enveloppe dans cette proscription les Allemands qui, n'étant pas sujets de Frédéric, resteroient à son service. L'empire se dispose à rassembler une armée d'exécution, et l'on ne néglige aucun des moyens propres à aigrir le corps germanique contre le roi. Il résolut de commencer la campagne suivante avec la plus grande partie de ses forces contre les armées de l'impératrice-reine, et de tenter de leur faire essuyer un échec considérable, avant que celles de France, de Russie et de Suede

==== pussent envahir ses états. Il cache ce dessein par
1756. des dispositions simulées, qui indiquent celui
de rester sur la défensive, afin d'engager les Autrichiens à former le projet d'agir offensivement, d'établir sur les frontières de Bohême leurs magasins, qu'il lui étoit alors possible d'enlever; ce qui auroit dérangé toutes leurs mesures, et permis aux Prussiens de résister avec moins d'inquiétudes et d'embarras aux différentes armées combinées qui les menaçoient.

SECONDE CAMPAGNE,

1757-58.

*Combat de Reichenberg. Batailles de Prague,
de Kolin, de Jaegersdorf, de Rosbach, de
Breslau et de Lissa, etc.*

PENDANT l'hiver, le roi fait fortifier Torgau et les fauxbourgs de Dresde. Il avoit réparti ses forces, montant à cent dix mille hommes, en Silésie et en Saxe, le long des frontieres de la Bohême, comme il suit : trente-quatre mille hommes en Silésie et dans le comté de Glatz sous le maréchal Schwerin ; vingt-deux mille, commandés par le lieutenant général duc de Brunswick-Bevern, occupoient la haute Lusace ; trente-six mille aux ordres du roi, les environs de Dresde ; et dix-huit mille, le Vogtland, sous le prince Maurice d'Anhalt-Dessau. 1757.

Le feld-maréchal autrichien comte de Daun étoit en Moravie avec trente-six mille hommes, destinés à pénétrer en haute Silésie ; le général d'infanterie comte de Königseg, près de Reichenberg, avec vingt mille pour entrer en Saxe

1757. par la Lusace ; le maréchal Broun , établi avec cinquante mille près de Budin , devoit marcher à Dresde ; et le lieutenant général duc d'Aremberg , posté près d'Égra avec vingt mille , projetoit de traverser le Vogtland pour se réunir à Broun et à Königsegg devant Dresde. Ces quatre corps montoient à cent vingt-six mille hommes.

Frédéric déconcerte tous ces desseins , en agissant plutôt que les Autrichiens ne l'avoient calculé. Dès le mois de mars , ses troupes commencent à se mettre en mouvement pour entrer en Bohême de quatre côtés différents. Le prince Maurice rassemble dans le Vogtland près de Zwickau son corps de troupes , qui s'ébranle le 10 d'avril , se dirigeant sur Égra. Aremberg y rassemble précipitamment ses forces. Maurice change alors de route , passe le 20 les défilés dégarnis par Aremberg , campe à Commo-tau , et joint , le 25 , à Trebnitz le roi , qui chassoit devant lui le général Draskowitz qu'il avoit trouvé posté près d'Aussig. Lorsque le monarque fit sortir de leurs cantonnements en Saxe ses troupes , il les partagea en trois colonnes , qui commencerent le 21 à se diriger vers la Bohême , en côtoyant la rive gauche de l'Elbe.

Le duc de Bevern rencontre , le 21 , près de

Reichenberg, Königseg dans un camp retranché (*a*), qui traversoit une vallée large et profonde ; la droite s'étendoit au-delà de Reichenberg, et la gauche étoit postée sur le Geskenberg. Le duc déploie ses troupes (*b*) presque parallèlement à la position de l'ennemi, qu'il attaque avec sa cavalerie (*c*), pendant que son infanterie traverse le ruisseau, se met en bataille (*d*) au-delà, occupe les hauteurs sur la gauche de Königseg, chasse les Croates (*e*) des abattis, dépasse le flanc droit des Autrichiens qui commencent à se retirer en désordre, et les poursuit au-delà des quatre ravins (*f, g, h, i*). Ils eurent environ treize cents hommes tués, blessés ou prisonniers, et perdirent trois étendards. Ce succès coûta aux Prussiens quatre cents cinquante hommes tués ou blessés.

Le maréchal Schwerin, parti le 18 d'avril de Landshut, marche à Trautenau où il s'empare d'un magasin considérable : il s'avance, le lendemain 19, à Königshof, y passe l'Elbe, et se dirige sur Gitschin : il y arrive le 22, et y trouve encore un magasin. Après l'action de Reichenberg, le comte de Königseg s'étoit posté près de Libenau ; mais craignant d'être coupé et pris à revers par Schwerin, qui, s'étant mis en mouvement le 24, paroissoit se diriger sur Turnau,

1757.

Combat
de Reichen-
berg.
Planche 5,
no. 2.

1757.

il se retire avec précipitation par la rive droite de l'Iser sur Jung-Bunzlau. Schwerin change de route, marche lui-même à Bunzlau, y prévient les Autrichiens de quelques heures, et se rend maître d'un magasin très considérable qu'ils y avoient formé. Alors Königseg force sa marche, vient passer l'Elbe à Brandeis, et joint près de Prague la grande armée de l'impératrice-reine. Le maréchal Schwerin, renforcé par le duc de Bevern qui l'avoit joint entre Jung-Bunzlau et Munchengratz, marche le 25 à Bénadex; le 29, il envoie à Alt-Bunzlau un détachement considérable qui s'empare de Brandeis le lendemain, et travaille aussitôt à jeter des ponts sur l'Elbe entre Kostelitz et Brandeis. Le 4 de mai, Schwerin traverse le fleuve et campe à Stuha.

Le roi passe l'Éger, le 27 d'avril, près de Koschtitz. Le feld-maréchal Broun, campé à Budin, pour ne pas lui prêter le flanc gauche, se retire à Welwarn où il est joint par le duc d'Aremberg, qui venoit d'Égra. Ils rétrogradent jusqu'à Prague, et abandonnent tous leurs magasins. Le roi suit les Autrichiens, et campe, le 3 de mai, entre la Moldau et le Weissenberg (a), ou la Montagne-Blanche.

Bataille de
Prague.
Planche 6.

Le prince Charles de Lorraine, qui avoit pris, le 30 d'avril, le commandement général de

l'armée autrichienne, forte de quatre-vingts mille hommes, la fit camper, le 1^{er} de mai, sur la rive droite de la Moldau, sa gauche appuyée à la montagne de Ziska, et sa droite s'étendant vers Sterboholi (*b*), où il plaça la plus grande partie de sa cavalerie. Le roi laisse la moitié de son armée sur le Weissenberg, sous les ordres du maréchal Keith et du prince Maurice. Le 5, il passe avec le surplus la Moldau à Podbaba (*c*), et campe près de Czimitz (*d*). 1757.

Le maréchal Schwerin (*e*), arrivant, le lendemain 6, de Brandeis, forme avec son corps la gauche de l'armée du roi (*f*), qui consiste alors en soixante-huit mille hommes. Un profond ravin (*g*) rendoit à cette aile l'attaque impraticable. A neuf heures du matin, l'armée se porte par sa gauche, à travers des marais et des chemins difficiles, sur la droite des Autrichiens, qui manœuvrent de manière à n'être pas débordés. Cependant le lieutenant général Winterfeld, qui commande la gauche de Schwerin, se trouvant à portée de la droite (*h*) du prince Charles, les deux infanteries engagent l'action, et les Prussiens remportent quelques avantages : mais leur cavalerie, qui attaque en même temps (*i*), est repoussée par celle des Autrichiens. Alors le flanc gauche des grenadiers prussiens

1757.

déjà victorieux se trouve découvert. Winterfeld est blessé ; et le lieutenant général Fouquet , qui le remplace , s'étend sur la gauche pour présenter un plus grand front. Ce mouvement interrompt l'action , les Autrichiens ont le temps d'amener beaucoup d'artillerie , et Fouquet (κ) est repoussé avec perte. Le maréchal Schwerin se transporte à l'aile gauche , saisit un drapeau de son régiment , rallie les fuyards , et les ramène au combat. Ce héros septuagénaire , l'un des plus grands hommes de guerre de son siècle , tombe percé de coups , s'enveloppe dans son drapeau , et expire. L'aile droite des Autrichiens poursuit trop ardemment l'ennemi , et se sépare de son centre.

Le prince Henri de Prusse , frère du roi , attaque avec l'infanterie de l'aile droite les Autrichiens (l) vers Hloupetin , et les pousse au-delà du ravin (g). Ses troupes le passent en plusieurs endroits près de Hloupetin et de Kyge , et s'avancent entre la gauche et le centre de la position de l'ennemi qui recule dans cette partie. Ce mouvement devient décisif , en ce qu'il concourt à augmenter le vuide qui existoit déjà dans le centre , et dont on a parlé plus haut. Quelques troupes s'y jettent , et séparent ainsi totalement la gauche des Autrichiens de leur droite.

La cavalerie de l'aile gauche prussienne, renforcée par celle des corps de réserve, retourne à la charge (*i*), et renverse enfin celle de l'ennemi, dont l'infanterie éprouve bientôt le même sort. La gauche des Prussiens s'avance (*m*), et toute la droite de l'ennemi se retire (*n*) en confusion à Beneschau. 1757.

La gauche (*b*) du prince Charles n'avoit point changé de position; mais, par les mouvements des Prussiens, elle est prise en flanc et en queue; et réduite à faire face sur ses derrières (*o*). Vivement attaquée par le prince Henri, elle se retire de montagne en montagne vers Prague.

La cavalerie prussienne (*p*) de la droite, qui, au commencement du combat, ne pouvoit aller à la charge, passe aussi le ravin (*g*) près de Hloupetin, renverse celle des Autrichiens (*q*), et la poursuit (*r*) jusques sous le canon de Prague (*s*).

Le prince Maurice (*t*) étoit en mouvement pour tomber en queue sur les fuyards; mais des chemins difficiles qui retardent sa marche, et les escarpements de la Moldau qui apportent de grands obstacles à la construction d'un pont, le retiennent sur la rive droite de cette rivière. Les deux ailes de l'armée prussienne poursuivent les ennemis. La droite (*u*) s'arrête au

1757. pied de la montagne de Ziska ; le roi avance avec la gauche (w) jusqu'à Micheln ; et à huit heures du soir, le prince Charles se trouve renfermé dans Prague avec environ cinquante mille hommes. Le roi de Prusse fait camper ses troupes à la vue de cette ville, et prend son quartier à Micheln.

Le gain de la bataille de Prague fut incontestablement l'effet des talens et de la valeur du prince Henri ; il se disposoit à rendre la victoire encore plus complete, lorsque sa modestie naturelle et ses égards pour la subordination le firent déferer, sinon aux ordres, du moins aux avis d'un général plus ancien, mais moins capable que lui. Les Autrichiens eurent trois mille hommes tués, près de quatre mille blessés, et environ neuf mille faits prisonniers : ils perdirent en outre soixante pieces de canon, treize drapeaux ou étendards, leur camp que le vainqueur trouva encore tendu en partie, et leurs équipages. Les Prussiens eurent plus de trois mille hommes tués, environ huit mille blessés, et seize cents prisonniers ou déserteurs. Outre le maréchal Schwerin, plusieurs généraux et officiers supérieurs furent tués ou blessés. Quelques généraux autrichiens resterent sur le champ de bataille, et le maréchal Brown fut blessé à mort.

Pendant l'action, le général major Beck attaqua la ville de Brandeis avec un corps de Croa- 1757.
tes, força la garnison prussienne, ruina le pont, et se retira ensuite avec environ sept cents prisonniers, cinq drapeaux, deux pièces de canon et un butin considérable.

Le roi de Prusse se trouvoit dépourvu d'un train suffisant de grosse artillerie pour assiéger d'abord Prague dans les formes; mais, dès le lendemain de la bataille, il s'occupa des moyens d'affamer et d'enfermer tellement la nombreuse garnison de cette place, qu'elle ne pût tenter avec succès des sorties, ni avoir la moindre communication avec l'armée du feld maréchal comte de Daun.

Après l'irruption des Prussiens en Bohême, ce général avoit quitté la Moravie pour venir à Prague, rendez-vous général des armées autrichiennes; mais il ne peut arriver le jour de la bataille que jusqu'à Böhmischbrod, et pousse son avant-garde à Auvall. Le 9, il se replie vers Kolin et Kuttenberg, et se fait joindre par plusieurs détachements et par les seize mille hommes de l'aile droite des Autrichiens, retirés à Beneschau. Le roi détache, le 10, pour l'observer et le contenir, le duc de Bevern avec dix-huit mille hommes.

1757. Le colonel prussien Maier , détaché le 4 avec des troupes pour aller ruiner à Pilsen et aux environs les magasins autrichiens, réussit dans cette entreprise. Il s'avance ensuite jusqu'à Nuremberg et Forcheim , et disperse plusieurs régiments de l'armée de l'Empire qui commençoient à se rassembler.

Le prince Charles fait , la nuit du 23 au 24 , avec douze mille hommes , une sortie contre le maréchal Keith , posté à la rive gauche de la Moldau ; mais il est repoussé avec perte de mille morts ou blessés. Le prince Ferdinand , frere du roi , quoique blessé en cette occasion , poursuit les Autrichiens jusques sous les remparts de la place. Le prince Charles tente aussi infructueusement plusieurs autres sorties.

La grosse artillerie et les munitions, que le roi fit venir par l'Elbe de Magdebourg et de Dresde, étant arrivées devant Prague , on commença , le 29 , à battre la place avec cinquante-cinq canons ou mortiers. Le maréchal Daun reçoit ordre d'en faire lever le siege , et la cour de Vienne augmente journellement son armée par des renforts tirés des provinces autrichiennes les plus éloignées du théâtre de la guerre. Il avoit évité jusques-là tout engagement avec le duc de Bevern ; mais se voyant des forces plus que qua-

druples, il l'oblige, le 12, à se replier jusqu'à Kauerzim.

1757.

Quoique le roi fût très occupé de l'attaque de Prague, il veilloit attentivement sur les mouvements du comte de Daun, qu'il résolut d'aller combattre. Après avoir pris les arrangements qu'exigeoient la sûreté et la continuation du siege, il part, le 13, du camp de Prague avec douze mille hommes, se fait renforcer dans sa marche par quelques détachements, joint, le 14, le duc de Bevern près de Kauerzim, et pour décider le sort de Prague par une seconde bataille, il marche, le 17, à la rencontre de Daun, qui, avec soixante et dix-huit mille hommes, s'étoit posté (a) à Krichnau sur de hautes montagnes, et derriere un profond ravin coupé d'étangs. Le front de cette position étant inattaquable, le roi se résout à tomber sur un des flancs de Daun. Dans ce dessein, il passe, le 18 à la pointe du jour, les défilés de Planian, fait halte (b) derriere Novimiesto, donne pour la bataille ses ordres, portant que l'avant-garde et la gauche attaqueront la droite des Autrichiens, tandis que sa droite, se refusant à l'ennemi, soutiendra l'attaque en se jetant toujours sur la gauche. L'armée prussienne n'excédoit pas trente-quatre mille hommes, dont environ dix-huit mille d'infanterie.

Bataille
de Kolin,
Planian ou
Chozemitz.
Planche 7,
n^o. 1.

1757. Pendant la nuit du 17 au 18, le maréchal Daun avoit marché par sa droite vers Kolin, où il prit une nouvelle position (c). Le roi ne change rien à ses arrangements, et se met de nouveau en marche. Le lieutenant général Zieten (d) repousse le général de cavalerie comte de Nadasti (e) jusqu'en (f), derrière la droite du maréchal Daun. Le général Hulsen, avec l'avant-garde prussienne (g), chasse les ennemis (h) des villages de Brzislé et de Krzezor, prend plusieurs canons, fond (i) sur la droite de Daun, et renverse l'extrémité de sa première ligne. Le général autrichien amène des troupes fraîches, et Hulsen, pris en flanc par l'infanterie qui garnit le bois (k), se replie avec une perte considérable à quelque distance, pour attendre l'arrivée de l'infanterie (l) qui avoit ordre de s'avancer. Mais en se portant sur sa gauche pour seconder l'attaque, elle s'approche trop de la gauche et du centre des ennemis, et essuie le feu des Croates cachés dans des taillis et des chemins creux près de Chozemitz. La première ligne des Prussiens (l) fait halte, et engage l'action (m), laissant entre elle et l'aile gauche un vuide dont les Autrichiens peuvent profiter.

Le prince Maurice de Dessau est accusé de cette imprudence, entièrement contraire aux

desseins du roi. Quoique le général Hulsen (i) ne soit pas soutenu, il retourne néanmoins plusieurs fois à la charge. Frédéric, désespéré de voir ses mesures dérangées, s'expose témérairement. Il se met à pied à la tête de l'infanterie (i) pour la ramener une septième fois à la charge; mais la voyant découragée, il crie aux soldats: *Voulez-vous donc vivre éternellement?* Cette harangue énergique et singulière les détermine à un nouvel effort que le canon de l'ennemi rend inutile. Enfin les Prussiens (i) sont forcés de se retirer avec une très grande perte, quoique leur cavalerie (d) eût battu celle (f) des Autrichiens, et enfoncé plusieurs fois leur infanterie dans cette partie.

La ligne (m) du roi ne peut se servir de son artillerie; et celle des Autrichiens, tirant de haut en bas, fait un ravage terrible dans les bataillons prussiens. Leur seconde ligne, et même la cavalerie de la droite, remplissent de grands vuides laissés d'abord dans la première, et souffrent également du feu de l'ennemi, dont un corps (n) se jette dans l'intervalle laissé entre la droite (i) et le centre et la gauche (m), et prend en flanc les Prussiens qui plient enfin de toutes parts. La cavalerie autrichienne

1757. et saxonne (o), sortant du creux des montagnes, se précipite sur les vaincus, et augmente leur perte et leur désordre.

Le maréchal Daun, ayant perdu beaucoup de monde dans les attaques réitérées des Prussiens, se croit battu : il ordonnoit que son armée se retirât à Suchdol, lorsqu'il voit les Prussiens en déroute.

Le duc de Bevern tente de rallier l'infanterie de la droite près de Novimiesto, le long du chemin impérial ; mais elle est dispersée de nouveau, et à l'entrée de la nuit le duc se retire sur Nimbourg, où la gauche s'étoit réfugiée.

La victoire coûta aux Autrichiens environ trois mille hommes, et près de six mille furent blessés : on comptoit parmi ces derniers le maréchal Daun et quatre généraux. Les Prussiens eurent onze mille hommes tués ou blessés, et perdirent quarante-trois pieces de canon, vingt-un drapeaux, un étendard, et presque tous leurs chariots de munitions.

Le 19 à la pointe du jour, le roi part de Nimbourg pour retourner devant Prague, où il trouve son armée prête à lever le siege, conformément à l'ordre envoyé la veille au soir au maréchal Keith. Frédéric se met aussitôt en marche, avec les troupes qui occupent la rive droite de la

Moldau, se dirigeant sur Brandeis, où il passe l'Elbe le 22, et campe le 27 à Leitmeritz. Le maréchal Keith ayant rassemblé les troupes qui bloquoient Prague à la gauche de la Moldau, se met en mouvement peu d'heures après le roi, et campa le 25 à Lowositz. Le prince Maurice de Dessau que le roi avoit laissé à Nimbourg, en partit le même jour, campa le 27 à Jung-Bunzlau, passa l'Iser le 1^{er} de juillet, et fut joint le même jour par un renfort de quatre mille hommes aux ordres du prince Guillaume de Prusse, qui prit le commandement de l'armée, avec laquelle il s'approcha ensuite de Leypa. Le roi projetoit de laisser pendant quelques semaines ses armées dans les positions dont on vient de parler, afin de les faire subsister en Bohême, et d'y attendre qu'il eût pénétré les projets des généraux de Marie-Thérèse, et de ses alliés qui étoient en mouvement de toutes parts. Peu de jours après la bataille de Kolin, Frédéric écrivit à mylord Maréchal : *La fortune m'a tourné le dos, je devois m'y attendre ; elle est femme, et je ne suis pas galant.*

Le prince Charles fait observer le roi par le comte de Nadasti, combine ses opérations avec le maréchal Daun, poursuit le prince de Prusse, et détache, le 13, pour le prendre en queue,

1757. le lieutenant général Maquire et le duc d'Aremberg, qui attaquent avec vingt mille hommes le général major Puttkammer, enfermé dans Gabel avec dix-neuf cents hommes, et le font prisonnier le 15, après une résistance de trente-six heures. Le prince Guillaume, coupé d'avec ses magasins établis à Zittau, décampe, le 17, des environs de Leypa, se retire à travers les montagnes par des chemins presque impraticables, où il perd la plus grande partie de ses bagages, se poste, le 18, entre Georgenthal et Schönkind, et marche le 22 à Zittau où il avoit été devancé, le 19, par un corps d'Autrichiens, qui, à force de bombes, réduit la ville en cendres, et s'en empare le 23. Le prince de Prusse, après en avoir retiré pendant la nuit la plus grande partie de la garnison et des magasins, s'étoit replié sur Budissin ou Bautsen.

Les Autrichiens vouloient couper au roi sa communication avec la Silésie, y pénétrer par la haute Lusace et la Bohême, en même temps que l'armée combinée de l'Empire et de la France attaqueroit les Prussiens en Saxe, et que la grande armée françoise se porteroit sur Magdebourg. Frédéric se détermine à évacuer la Bohême et à rentrer en Saxe : il traverse l'Elbe le 20 à Leitmeritz, le repasse à Pirna, et marche,

le 29, au camp de Bautsen où son armée se réunit à celle de son frere. Il s'approche ensuite des Autrichiens, et arrive, le 16 d'août, à leur vue : ils campoient à Witgendorf à la gauche de la Neisse en avant de Zittau. Le monarque se poste à Hirschfeld en présence du prince Charles, qu'il vouloit combattre; mais jugeant sa position inattaquable, il laisse le duc de Bevern pour l'observer et couvrir la Silésie et la Lusace, et part, le 25, pour Dresde, où il arrive le 29, avec le projet de marcher à la rencontre de l'armée combinée de l'Empire et de la France, qui s'approchoit de la Saale, aux ordres du feld-maréchal autrichien prince de Saxe-Hildbourg-hausen, et du lieutenant-général prince de Soubise.

Frédéric sembloit toucher à sa perte : le fer, les maladies, la désertion et des garnisons indispensables avoient diminué ses armées de plus de moitié, tandis que ses ennemis augmentoient journellement leurs forces. Voici la balance de celles des deux partis :

- 1°. Le prince Charles opposé ^{hommes} en Lusace au duc de Bevern avec 95000, contre 32000.
- 2°. Les princes de Hildbourg-hausen et de Soubise, vis-à-vis

1757.

du roi, avec environ 42000 ^{hommes} contre 36000.

3°. La France avoit envoyé sur le bas Rhin, aux ordres du maréchal d'Étrées, une armée de quatre-vingt-seize mille hommes, en comptant trois ou quatre mille Autrichiens qui la joignirent : elle soumit les états du roi de Prusse situés à la gauche du Rhin, et ceux compris entre ce fleuve et le Weser, ainsi que le landgraviat de Hesse-Cassel. Le maréchal d'Étrées passe le Weser, gagne, le 26 de juillet, la bataille de Hastenbeck sur l'armée anglo-hannovrienne, forte de cinquante mille hommes au plus, et commandée par le duc de Cumberland. Peu de jours après, le maréchal de Richelieu amène un renfort de quatorze mille hommes, prend le commandement, soumet l'électorat de Hanover et tous les états de la maison de Brunswick, rend inactives les troupes du duc de Cumberland par la convention de Closter-Seven, signée le 8 de septembre, et pénètre dans la partie du duché de Magdebourg située à la gauche de l'Elbe ; mais comme

la rupture de cette convention fait bientôt rentrer en action l'armée anglo-hannovrienne, à laquelle le prince Ferdinand de Brunswick amena quelques renforts lorsqu'il vint en prendre le commandement, on la comprendra dans l'état des forces que Frédéric faisoit agir; ainsi, nous compterons les François au nombre d'environ * 110000 ^{hommes} contre 50000.

4°. Le feld-maréchal russe Apraxin et le vice-amiral Lewis attaquoient par terre et par mer le royaume de Prusse avec environ 100000

Auxquels le feld-maréchal Lehwald en opposoit seulement 24000.

5°. Le feld-maréchal baron d'Unger-Sternberg menaçoit avec une armée suédoise de 17000 la Poméranie prussienne, où il n'y avoit que 10000 hommes, la plupart miliciens et renfermés dans Stettin.

Il résulte de ces calculs que Frédéric étoit réduit à lutter ^{hommes} contre 364000, avec 142000.

1757.

1757. Dès le mois de février, les Cosaques de l'armée russe avoient commencé à faire des courses dans le royaume de Prusse, où ils brûlerent plusieurs villages. En mai, le maréchal Lehwald rassemble les Prussiens du côté de Memel : mais comme les Russes parurent diriger leur marche vers le centre du pays, il sentit qu'il devoit se borner à en défendre une partie; et craignant d'ailleurs d'être coupé, il vient camper près d'Insterbourg. Le général en chef comte de Fermer attaque et prend Memel le 5 de juillet après cinq jours de résistance. La flotte russe bombarde ensuite Pillau. Le feld-maréchal Apraxin, commandant de la grande armée, arrive le 28 à Tilsit, et peu de jours après il marche vers Insterbourg que Lehwald abandonne. Il campe en avant de Wélau pour couvrir Königsberg. Le comte de Fermer rejoint, le 11 d'août avec trente mille hommes, le maréchal Apraxin, qui s'avance à Insterbourg dont il s'empare. L'armée russe passe ensuite la Prégel et campe (a) près de Norkitten. Lehwald, ayant reçu ordre de combattre, reconnoît la position de l'ennemi et se met en marche la nuit du 29 au 30 d'août. Aussitôt que ses trois colonnes (b) débouchent des bois, les Russes, pour cacher leurs mouvements, mettent le feu à

Bataille de
Jagersdorf.
Planche 7,
n^o. 2.

plusieurs villages en avant de leur front. Lehwald dispose son armée (c) presque parallèlement au front des Russes (e), et tente d'établir son artillerie sur une hauteur (d) qui étoit dégarnie la veille, mais dont l'ennemi s'étoit emparé. La cavalerie prussienne des deux ailes charge en même temps celle des Russes (f), et la renverse sur leur infanterie, dont les flancs étoient si bien couverts, qu'on ne put les attaquer.

1757.

L'infanterie prussienne (g) avance de son côté : l'aile gauche s'empare d'une batterie considérable (d), et enfonce les troupes qui la soutiennent. Mais la droite (h) se trouve débordée et prise en flanc par l'ennemi. La gauche repousse les Russes dans les bois et y pénètre elle-même. La fumée aveugle la seconde ligne (i), qui tire sur la première (k) qu'elle suit. Le désordre devient extrême, et les Russes arrachent aux Prussiens une victoire presque certaine. Lehwald se retire (b) à Welau. Les Russes eurent douze cents hommes tués et environ cinq mille blessés. Les Prussiens laisserent sur le champ de bataille plus de deux mille morts et 29 pièces de canons. Ils eurent près de quatre mille hommes blessés.

A la fin de septembre, Apraxin évacue la Prusse, excepté la forteresse de Memel et ses

1757. environs, où il laisse dix mille hommes. Lehwald le poursuit jusqu'aux frontières.

Les Suédois avoient occupé Anclam, Demmin et Usedom. Ils assiegent le 14 le fort de Penemund, qui capitule le 23. En octobre, le maréchal Lehwald revient sur ses pas avec seize mille hommes, et marche en Poméranie pour s'opposer aux Suédois.

L'armée combinée de l'Empire et de la France s'étoit déjà fait voir sur la Saale. Le roi arrive à Naumbourg le 8 de septembre, passa la rivière le 10 et se dirige sur Erfurt où il arrive le 15. Les princes de Hildbourghausen et de Soubise, qui, à l'approche de Frédéric, s'étoient repliés derrière Erfurt, rétrogradent successivement de Gotha jusqu'à Eisenach. Le monarque reprend la route de Naumbourg et campe le 29 à Butelstadt. Il avoit détaché le prince Ferdinand de Brunswick, qui passa le 14 l'Unstrut à Freiburg avec six mille hommes, pour s'approcher de Magdebourg, que le maréchal de Richelieu paroissoit menacer.

Combat de
Gorlitz, ou
de Moiss.
Planche 8,
n^o. 1.

Après le départ du roi pour la Saxe, le duc de Bevern partagea son armée en trois corps, qui manœuvrèrent selon les circonstances. Le prince Charles, voulant profiter de sa supériorité, détache le comte Nadasti-(a) qui, le 7, attaque les

Prussiens (*b*) sur le Holzberg en avant de Görlitz, pour les obliger à repasser la Neisse. Le général Winterfeld sort de son camp (*c*), s'avance (*d*) sur les hauteurs de Mois, amène du secours (*e*) au poste attaqué (*b*), et reçoit une blessure mortelle. Les Prussiens cedent enfin au nombre supérieur des ennemis, et se replient vers leurs troupes (*d*) et leur camp (*c*). Les Autrichiens occupent le Holzberg, et tournent par des détachements (*f, g*) les flancs des Prussiens, qui se maintiennent dans leur poste. Nadasti se retire le lendemain : l'avantage qu'il avoit remporté lui coûtoit cher ; environ deux mille hommes de ses troupes étoient hors de combat. Les Prussiens eurent mille hommes tant tués que blessés ; ils perdirent cinq pieces de canon et sept drapeaux. Le général Winterfeld mourut le lendemain de l'action. 1757.

Le duc de Bevern, obligé de se retirer en Silésie faute de vivres, se poste (*a*) près de Lignitz. Le prince Charles laisse en Lusace le général d'infanterie baron de Marschal-Bieberstein avec le lieutenant général Haddick, et campe (*b*) de maniere à couper au duc le chemin de Breslau. Le 26, les trois corps commandés par le général major Wied (*c*), le lieutenant général Beck (*d*), et le comte de Nadasti (*e*), sont dirigés contre le village retranché de Bahrs-

Combat de
Bahrsdorf.
Planche 8,
n^o. 21

1757. dorf (f), en avant du front du camp prussien, et le canonnent pendant toute la journée. Le village est brûlé; et les troupes qui l'occupent s'y maintiennent cependant sous les ordres du prince François de Brunswick. Cette action coûta au moins deux cents hommes aux Autrichiens; mais le duc de Bevern, voulant, s'il étoit possible, arriver à Breslau sans livrer bataille, décampe de Lignitz le 26 au soir, descend le long de la rive gauche de la Katzbach, feint de se diriger sur Gros-Glogau, traverse l'Oder près de Diban le 29, remonte le long de la rive droite de ce fleuve, renforce les garnisons de quelques places de Silésie, repasse l'Oder à Breslau, et occupe le 1^{er} d'octobre un camp retranché (*) derrière le ruisseau de Lohe (a). Le prince Charles campe vis-à-vis (b) près de Lissa, met toute la Silésie à contribution; et renforcé par les troupes de Bavière et de Wurtemberg, il détache le général Nadasti pour investir Schweidnitz, en attendant qu'on pût en commencer le siège dans les formes.

Après la retraite du roi à Butelstadt, l'armée combinée se met en mouvement, arrive le 1^{er} d'octobre à Gotha, et pousse des détache-

(*) Voyez la planche 10.

ments jusqu'à Weimar. Frédéric campe le 3 à Butstet. Hildbourghausen et Soubise marchent le 10 à Langensalza pour joindre le duc de Broglie qui amène un renfort de douze à treize mille hommes envoyé par le maréchal de Richelieu, et qui fait monter l'armée combinée à cinquante-trois mille hommes. Le roi se replie le 12 à Naumbourg. 1757.

Le général Marschal, qui étoit dans la haute Lusace, détache le 11 le lieutenant général Haddick avec sept mille hommes, pour aller mettre Berlin à contribution. Il force le 16 les portes de cette capitale, exécute son projet, et se retire dès la nuit suivante. L'armée suédoise venoit de s'emparer de la ville et de l'isle de Wollin: elle levoit de son côté des contributions dans la Poméranie et la Marche-Ukerane, et paroissoit vouloir s'approcher de Berlin. Sur l'avis de l'expédition du général Haddick, le roi ordonne au prince Maurice de Dessau d'aller secourir Berlin, où il ne peut arriver que le 18. Le monarque laisse sur la Saale le maréchal Keith pour faire face aux princes de Hildbourghausen et de Soubise, et s'avance avec une partie de ses forces vers la Lusace inférieure, pour déconcerter les projets du général Marschal sur Torgau, et couper la retraite à Haddick, qui trouve

1757.

cependant moyen d'échapper. Le prince de Hildbourghausen suit le roi de loin, passe la Saale à Naumbourg, comme Soubise l'avoit passée à Weissenfels, force le maréchal Keith de se jeter dans Leipzig et l'y fait sommer le 24. Le roi revient de Lusace, et arrive le 27 à Leipzig. Les armées combinées repassent la Saale le 30, et se réunissent le 2 de novembre.

Bataille de
Rosbach,
Planche 9.

Frédéric s'avance le 30 à Lutzen, et le 31 à Weissenfels dont ils s'empare. L'armée combinée campe le 2 près de Micheln (*a*). Le roi passe le 3 la Saale aux environs de Weissenfels (*b*), campe (*c*) près de Braunsdorf, et reçoit de Halle et de Mersebourg quelques renforts, qui font monter son armée à environ vingt-deux mille hommes. L'attaque (*d*) est fixée au lendemain. Mais, pendant la nuit du 3 au 4, l'armée combinée change de position, et se trouve (*e*) en face de l'armée prussienne, qui alors campe (*f*) à Rosbach.

Le lendemain 5, le lieutenant général comte de Saint-Germain (*g*) et un corps de troupes de l'empire (*h*) se postent vis-à-vis de Rosbach. L'armée combinée, marchant (*i*) derrière ces deux corps, dépasse d'assez loin la gauche du roi, pour lui couper la communication avec Weissenfels et l'envelopper. Frédéric laisse ma-

nœuvrer tranquillement l'ennemi : il oppose ~~seulement~~ quelques bataillons (*κ*) au comte de Saint-Germain, et se replie subitement par sa gauche et en arrière (*l*) pour tomber sur le flanc de l'armée combinée, qui, prenant la manœuvre des Prussiens pour une fuite, se hâte de leur couper la retraite à Weissenfels et à Mersebourg, et de les envelopper entièrement (*m*). Dans ce moment, le général major prussien, baron de Seidlitz (*n*), qui s'étoit tenu caché derrière un rideau avec un corps de cavalerie, paroît subitement, fond sur le flanc droit de celle de l'ennemi (*o*), la culbute et la repousse jusques derrière Reichertswerben (*p*), où elle tente de se rallier. Mais une nouvelle charge (*q*) achève sa défaite. Les généraux françois veulent mettre leur infanterie (*m*) en bataille : mais la proximité des Prussiens et le feu de leur artillerie (*r*) répandent la confusion dans les colonnes de l'ennemi, et les empêchent de se former. Le prince Henri de Prusse, à la tête de huit bataillons (*s*), tombe avec vivacité sur les François, qui, appercevant derrière eux quelques escadrons (*t*), fuient en désordre.

Le prince de Soubise amène promptement la cavalerie de sa gauche et les réserves (*u*), dans l'espérance de mettre enfin son infanterie en ba-

taille sous la protection de ces troupes. Mais la
1757. cavalerie prussienne (q) les attaque avec succès.
En vain le marquis de Castries, depuis maréchal de France, fait des prodiges de valeur pour les encourager : on le voyoit sans chapeau, la tête ensanglantée par plusieurs coups de sabre, mener les escadrons à la charge ou tenter de les rallier. Il fallut enfin céder aux Prussiens ; et les princes de Hildbourghausen et de Soubise furent réduits à fuir sans avoir pu mettre leur armée en bataille.

Le corps commandé par le comte de Saint-Germain s'avance (x) à la vue des Prussiens, et les inquiète. Sa bonne contenance arrête les vainqueurs, et concourt avec la nuit à favoriser la retraite des vaincus, qui fuyoient dans la plus grande confusion vers Freiburg et la rivière d'Unstrut.

Cette journée mémorable, où Frédéric remporta une victoire aussi facile qu'éclatante, lui coûta au plus cinq cents hommes tués ou blessés. Le prince Henri de Prusse et le général Seidlitz étoient au nombre des derniers. L'armée combinée eut trois mille cinq cents hommes tant tués que blessés, et perdit soixante-une pièces de canon. Près de cinq mille hommes furent faits prisonniers.

L'armée victorieuse (y) passe la nuit sous les armes sur le champ de bataille ; le lendemain 6, elle marche à Freibourg, d'où un détachement suit l'ennemi jusqu'à Erfurt. Frédéric retourne le 7 à Leipzig. Les Impériaux et les François se séparent le 6. Les premiers se dirigent sur Arnstat, d'où ils gagnent la Franconie par Saalfeld et Cobourg. Les derniers sont si fort dispersés, qu'ils ne peuvent être rassemblés que le 19 à Heiligenstadt, d'où ils vont prendre des quartiers d'hiver dans la Hesse, la principauté de Fulde, l'Eichfeld et le comté de Hanau.

La défaite de Rosbach a pour les François des suites funestes. La convention de Closter-Seven est violée, et le roi de Prusse fait donner le commandement de l'armée anglo-hanovrienne au prince Ferdinand de Brunswick, qui arrive à Stade le 24, et recommence bientôt les hostilités par l'attaque de Harbourg.

Le maréchal de Richelieu, qui s'étoit replié de Halberstat à Brunswick, marche aux ennemis avec ce qu'il peut rassembler de troupes, et arrive le 23 à Lunebourg. Les Hanovriens se retirent, et le maréchal se replie lui-même sur Zell, où une partie de ses forces vient le joindre.

1757.

Les troupes amenées de Prusse en Poméranie par le maréchal Lehwald commençoient à resserrer les Suédois : elles les chassèrent le 24 de l'isle de Wollin , et inquiéterent leurs quartiers d'hiver établis sur la riviere de Peene. D'un autre côté, la cour de Pétersbourg, mécontente du feld-maréchal Apraxin, renvoyoit des troupes en Prusse, pour y reprendre les opérations interrompues par ce général.

Les Autrichiens se dispoient à envahir la Silésie, que Frédéric espéroit délivrer par une diversion. Il étoit parti de Leipzig le 13 avec douze mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie, laissant en Saxe le reste de ses troupes aux ordres du prince Henri. Il passe l'Elbe le 16 à Torgau, pénètre en Lusace, et en chasse les généraux Marschal et Haddick, qui se replient par Bautsen sur la Bohême. Le maréchal Keith y pénètre le 25 par les défilés de Basberg, se dirige sur Commotau, campe le 26 à Postelberg, et met à contribution tout le pays jusqu'aux portes de Prague, où il n'y avoit qu'une très foible garnison : un de ses détachements s'empare d'un magasin considérable à Leitmeritz avant l'arrivée du général Marschal, qui accouroit pour sauver ce magasin et rassurer

Prague. Tandis que les Prussiens portent la ter-
reur en Bohême, ils éprouvent en Silésie des 1757.
révers qui obligent le roi d'y marcher avec la
plus grande diligence.

Le comté de Nadasti, ayant forcé la garnison
de Schweidnitz de capituler le 12, avoit rejoint
ensuite la grande armée autrichienne dans le Bataille de
Breslau.
Planche 10.
camp de Betlern (c), à peu de distance de celui
de Lissa (b). Le duc de Bevern (a), dont les
forces consistoient alors seulement en vingt-trois
mille hommes, lui oppose le général Ziethen
avec un corps de cavalerie et quelque infanterie
de la seconde ligne (d). Le prince Charles, qui
avoit quatre-vingt-dix mille hommes, forme le
projet d'attaquer les Prussiens avant l'arrivée du
roi. La nuit du 21 au 22 il fait dresser des batte-
ries (e) le long du camp prussien; le lende-
main matin son armée occupe une nouvelle
position (f), sous la protection de quarante
pièces de vingt-quatre, qui canonnent pendant
trois heures les retranchements du duc de Be-
vern. Les Autrichiens jettent des ponts sur le
ruisseau de Lohe, et forment ensuite cinq atta-
ques. Celle de Klein-Mochber (g) vers le centre
du camp prussien est la plus vive : ils passent le
ruisseau, et se rangent au-delà sur deux lignes
(h). Les deux armées combattent avec le plus

1757.

grand acharnement. Le prince Ferdinand de Prusse a un cheval tué sous lui : il saisit un drapeau de son régiment, et le ramène plusieurs fois à l'ennemi, ainsi que celui du prince de Prusse ; mais ces deux braves régiments sont écrasés, et les Prussiens cedent enfin au nombre. Le duc d'Aremberg et le général Maquire (*i*) forcent le poste de Schmiedefeld. Le général Beck, qui avoit passé l'Oder à Sandberg (*κ*), marche à Olswitz (*l*), repousse les Prussiens (*m*), et dresse une batterie qui canonne à revers leur droite (*n*). Le général-major Brentano attaque de front (*o*) cette aile, et la met en déroute. Serbelloni force Pilnitz (*p*). La nuit survient : le duc de Bevern ne peut résister à tant d'attaques ; sa droite (*q*) profite de l'obscurité pour se retirer, et se rallier près des faubourgs de Breslau.

La gauche (*d*) commandée par Ziethen est plus heureuse. Elle repousse (*s*) les attaques redoublées que Nadasti (*r*) tente contre Kleinbourg.

La victoire coûtoit aux Autrichiens seize cents morts, quatre mille six cents blessés, et quatre pieces de canon. Les Prussiens avoient eu douze cents hommes tués, cinq mille blessés, et trois mille six cents faits prisonniers : ils perdirent en outre trente-neuf pieces de canon, et

huit drapeaux. Le duc de Bevern, trop affoibli pour résister désormais au prince Charles, se retire dans Breslau où il laisse une garnison de huit bataillons aux ordres du général Lestewitz, passe l'Oder, la nuit du 22 au 23, sur les ponts de la ville, et rassemble à Protsch les débris de son armée : elle se dispoit à marcher vers Glogau pour joindre le roi, qui approchoit à grandes journées ; mais le duc de Bevern, qui alloit visiter ses postes avancés, le 24 à la pointe du jour, est fait prisonnier par des Croates du corps de Beck (1). Le général Ziethen prend le commandement de l'armée prussienne, qu'il dirige sur Glogau. Le comte de Nadasti somme le lieutenant-général Lestewitz de lui remettre Breslau. Celui-ci, trop foible pour défendre cette capitale, et ne pouvant être secouru assez promptement, capitule le 24.

Frédéric s'avançoit avec la plus grande diligence par Camentz, Bautsen, Gorlitz, Naumbourg, Deuthmansdorf et Lobendau : il arrive à Parchwitz le 28, et y surprend le colonel autrichien Gersdorf. Le général Ziethen, qui avoit passé l'Oder à Gros-Glogau avec les débris de l'armée du duc de Bevern, joint à Parchwitz, le 2 de décembre, le roi, dont l'armée est alors d'environ trente-six mille hommes : elle se met en

1757. mouvement le 4, enleve à Neumark la boulangerie des Autrichiens, et les troupes qui la couvrent, et campe (a) de l'autre côté de la ville.

Bataille de
Lissa ou de
Leuthen.
Planche 11.

Le prince Charles, posté dans l'ancien camp des Prussiens près de Breslau, fier de sa supériorité et de sa victoire récente, marche jusqu'à Leuthen (b) à la rencontre du roi, avec environ quatre-vingt-dix mille hommes. Frédéric, quoiqu'inférieur de plus de cinquante mille, se résout à combattre. On lui ramene un de ses grenadiers qui avoit déserté. *Pourquoi m'as-tu quitté?* lui dit le roi. *C'est*, répond le grenadier, *qui étoit François, parceque vos affaires vont trop mal.* *Eh bien!* réplique le monarque, *retourne à ton drapeau: je vais encore donner une bataille; et si je la perds, tu viendras me chercher, et nous désertérons ensemble.* Le lendemain 5, le roi part de Neumark. Ses hussards (c) renversent un corps séparé (d), posté près de Borne, aux ordres du lieutenant général saxon comte de Nostitz, le font prisonnier, occupent les hauteurs (e) qui bordent le camp autrichien, et masquent les mouvements de l'armée prussienne.

Le prince Charles, trompé par l'attaque des Prussiens et le mouvement rétrograde (f) du

corps (*d*), prend le change, croit sa droite menacée, et en prolonge le front avec ses réserves (*g*); mais le roi, marchant toujours sur sa droite à couvert des hauteurs, paroît subitement (*h*) sur la gauche de l'ennemi, qui la fait prolonger précipitamment par le corps (*i*) du comte de Nádasti, qui formoit une troisième ligne.

L'avant-garde prussienne (*κ*) attaque en avant de Sagschutz un petit bois occupé par les Wirtembergeois (*l*). La ligne suit en se jetant toujours sur la droite, et se poste sur des hauteurs à la gauche du prince Charles. Le général Ziethen, qui commande la cavalerie (*h*) de la droite du roi, soutenue de l'infanterie (*κ*), réussit, malgré la difficulté du terrain, à culbuter les Autrichiens.

Frédéric fait établir sur son front plusieurs pièces de gros canons (*m*), qui battent en écharpe l'armée ennemie d'une aile à l'autre, et qu'on avance sur la gauche (*n*), progressivement au terrain que l'avant-garde (*κ*), la cavalerie et la ligne prussiennes (*h*) gagnent sur les Autrichiens, qu'elles continuent à charger, en se jetant toujours sur la droite (*o*). L'ennemi, forcé de changer de position, fait un mouvement de conversion central, de manière que sa droite (*q*) s'avance

à mesure que sa gauche se replie, et il se remet
1757. en bataille (p , q) sur une hauteur derrière un ruisseau. La droite du roi reste toujours victorieuse; son centre et sa gauche s'approchent du village de Leuthen, où les Autrichiens opposent une résistance longue et opiniâtre. Enfin l'infanterie prussienne le force après plusieurs attaques très meurtrières.

Le lieutenant général Driesen avec la cavalerie (r) de la gauche du roi charge (s) la droite de l'ennemi. Les dragons de Bareuth (t) fondent en même temps sur le flanc de sa cavalerie, la renversent, tombent ensuite sur son infanterie (u), qui se soutient encore derrière le village de Leuthen, et couronnent ainsi la victoire la plus éclatante et la plus décisive que les armes prussiennes aient jamais remportée.

Les Autrichiens occupent une dernière position (v): mais ils fuient de toutes parts au-delà de la Schweidnitz (x), à l'approche de Frédéric, qui occupe successivement le terrain qu'ils perdent. L'obscurité de la nuit favorise leur retraite à Neukirchen. L'armée prussienne s'avance jusqu'à Saara (y), où elle campe: le roi prend son quartier à Lissa. Il n'avoit eu que mille hommes tués et environ quatre mille blessés. La perte des Autrichiens étoit énorme:

elle consistoit en plus de trois mille morts, et quatre mille blessés, en vingt-trois mille prisonniers, y compris ceux que le général Ziethen fit dans la poursuite, cent trente-une pieces de canon, cinquante-deux drapeaux ou étendards, et la plus grande partie des équipages. 1757.

Le 6 avant le jour, le prince Charles s'approche de Breslau, y laisse le lieutenant général Sprecher avec environ dix-huit mille hommes, et prend la route de Schweidnitz où il arrive le 9. L'armée prussienne passe la riviere de ce nom : Frédéric emploie une partie de ses forces à resserrer Breslau, et le surplus suit de loin les Autrichiens ; il fait venir de l'artillerie de siege de Neisse et de Briég ; et malgré la rigueur de la saison, il ouvre, le 11, la tranchée devant Breslau. Le 16, une bombe met le feu à un magasin à poudre construit dans un bastion, qui saute à demi et comble le fossé. Le général Sprecher, menacé d'un assaut, capitule le 20, et se rend prisonnier de guerre avec sa garnison, forte de dix-sept mille cinq cents hommes, parmi lesquels on comptoit treize généraux et sept cents officiers. Les Autrichiens avoient augmenté l'artillerie de Breslau de quarante-quatre pieces de canon et de six mortiers, qu'ils y laisserent. La bataille de Lissa et ses suites coûtèrent à

l'impératrice-reine environ quarante-cinq mille
1757. hommes.

Le prince Charles avoit marché, le 13, de Bogendorf près de Schweidnitz à Freiburg. Toujours suivi par les généraux prussiens Ziethen et Fouquet, il campe, le 16, à Landshut. Le lendemain, il rentre en Bohême par Liebau, laissant pour couvrir sa retraite une arrière-garde, qui ne peut le rejoindre sans échec.

Le général major Werner, que le roi avoit envoyé en haute Silésie, après la bataille de Lissa, avec un corps de deux mille hommes, force, le 20, dans Neustadt trois mille cinq cents Autrichiens, et met ensuite à contribution le duché de Teschen et les frontières de Moravie.

Le maréchal Keith, qu'on a laissé à Postelberg en Bohême, craignant d'être surpris par les neiges qui rendent impraticable le passage des montagnes, étoit décampé le 1^{er} de décembre, pour rentrer en Saxe : il arrive le 5 à Kemnitz, et met ses troupes en quartier d'hiver le long des frontières de Bohême.

Le roi détache, le 23, du camp de Breslau le prince Maurice de Dessau avec environ six mille hommes, pour investir Lignitz que les Autrichiens avoient fortifié, et fait occuper par trois mille cinq cents hommes aux ordres du colonel

baron de Bulow, qui capitula le 20, et se retira en Bohême. Il ne restoit plus aux Autrichiens en Silésie que la ville de Schweidnitz, défendue par le général Thierheim avec une nombreuse garnison, que le roi résolut de faire bloquer pendant l'hiver par quatorze bataillons et trente escadrons. Il partit, le 24, pour régler lui-même les arrangements relatifs à ce blocus. Il revint, le 31, à Breslau, et mit la plus grande partie de ses troupes en quartiers d'hiver dans la Silésie. Le prince Charles de Lorraine prit les siens sur la frontière de Bohême dans le cercle de Königgratz. Le général Marschal dispersa ses troupes dans les cercles de Saatz et d'Égra, formant un cordon sur les confins de la Saxe.

L'histoire militaire ancienne et moderne n'offre aucune campagne où les deux partis aient éprouvé au même degré que dans celle-ci toutes les vicissitudes de la guerre. Frédéric débute par des succès brillants ; il éprouve ensuite des revers qui font chanceler sa couronne ; et, en moins de six semaines, il se retrouve au comble de la fortune et de la gloire.

Les rigueurs de l'hiver ne peuvent empêcher le maréchal Lehwald d'agir en Poméranie contre les Suédois. La rivière de Pene qui les couvre étant gelée, le maréchal d'Ungern-Sternberg,

1757.

considérant que l'ennemi peut passer sur la glace, et pénétrer au milieu de ses quartiers, les fait replier vers Stralsund. Les Prussiens reprennent Demmin , Anclam et plusieurs autres postes. Lehwald passe ensuite la Pene , entre dans la Poméranie suédoise, et en occupe les principales villes. Ungern se jette dans Stralsund avec son infanterie , et la cavalerie passe dans l'isle de Rugen. Les Prussiens disposent leurs quartiers de maniere à bloquer Stralsund. Le maréchal Ungern retourne bientôt en Suede , d'où le sénateur comte de Rosen arrive dans les premiers jours de l'année suivante pour le remplacer.

Le 13 de décembre, le prince Ferdinand de Brunswick s'approche de Zell , où le maréchal de Richelieu avoit déjà rassemblé une partie de l'armée françoise : il reçoit de nouveaux renforts , et se résout à combattre les Hanovriens : il passe l'Aller le 25 , et pénètre dans leur camp qu'ils avoient abandonné pendant la nuit pour se retirer vers Lunebourg. Les François retournent à Zell, et s'approchent ensuite de Hanover, où le maréchal établit son quartier le 30. Le prince Ferdinand avoit fait continuer le siege du château de Harbourg qui se rend le même jour.

Six bataillons, un régiment de dragons et un ~~de~~ de hussards prussiens occupoient Halberstadt, où le général françois résolut de les faire enlever. 1758.
Le 11 de janvier, un corps considérable de troupes, aux ordres du lieutenant général marquis de Voyer, paroît devant la ville d'où les Prussiens venoient de sortir. Elle est démantelée en partie, mise à contribution et abandonnée ensuite. Le prince Ferdinand, voulant resserrer de plus en plus les François, avoit des vues sur Bremen. Le maréchal de Richelieu détache le duc de Broglie, qui en prend possession le 16. Le 31, quelques bataillons prussiens réoccupent Halberstadt. Le 10 de février, le maréchal de Richelieu quitte le commandement de l'armée, que le prince de Clermont prend le 14. Le prince Ferdinand, renforcé par cinq ou six mille Prussiens, arrive le 20 aux environs de Verden, que la garnison françoise évacue aussitôt. Le comte de Chabo est attaqué et forcé le 23 dans Hoya. Les François sortent le même jour de Bremen; le 26 et le 27 ils abandonnent Zell, Brunswick et Wolfembutel, et, le 28, Hanover pour marcher à Hamelen. Le prince de Clermont, jugeant qu'il ne pouvoit faire subsister son armée dans un pays entièrement dévasté par l'indiscipline et le brigandage, avoit résolu de

se rapprocher successivement du Weser et du
1758. Rhin. Le prince Ferdinand de Brunswick le
suit de près : ses opérations sont favorisées par
une armée d'environ quinze mille hommes ,
rassemblée par le prince Henri de Prusse dans
le pays de Halberstadt , et avec laquelle il menace
la droite des François : il avoit , le 1^{er} de mars ,
son quartier près d'Osterwick à Hessen , d'où
ses détachements pénétrèrent dans l'évêché de
Hildesheim.

Le prince Ferdinand passe le Weser , fait ouvrir , la nuit du 8 au 9 , la tranchée devant Minden , qui se rend le 15. Le prince de Clermont se replie aussitôt sur Paderborn ; et les troupes françoises , qui occupent Cassel aux ordres du duc de Broglie , en partent le 22 , et évacuent la Hesse. Le 23 , la grande armée marche de Paderborn à Lippstadt : elle arrive le 27 à Ham , le 29 à Dorstein , et le 30 à Wesel , constamment suivie et harcelée par le prince Ferdinand. Elle passe le Rhin , et prend des quartiers de rafraîchissement à la gauche de ce fleuve. Dès que l'assistance des Prussiens cesse d'être utile aux Hanovriens , le prince Henri part pour Dresde , afin de défendre la Saxe contre les Autrichiens et l'armée de l'Empire. C'est ainsi que l'impéritie des généraux françois les fit re-

pousser en peu de temps par des forces inférieures depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Les campagnes suivantes ne leur furent guere plus favorables; mais comme elles cessent d'être étroitement liées avec celles du roi de Prusse, et par conséquent d'entrer dans le plan de cet ouvrage, nous n'en parlerons plus. 1758.

TROISIEME CAMPAGNE,

1758--59.

*Reprise de Schweidnitz ; invasion en Moravie ;
siege infructueux d'Ollmutz ; batailles de
Zorndorf et de Hohnkirchen.*

1758. **L**E roi de Prusse propose la paix à ses ennemis , et l'Angleterre cherche à détacher la cour de Pétersbourg de la grande alliance ; mais le ministère autrichien entretient l'aigreur de l'impératrice de Russie contre Frédéric. Le grand chancelier comte de Bestuchef, qui penchoit pour la paix, est disgracié ; le maréchal Apraxin est arrêté à Narva pour avoir évacué la Prusse. Le général en chef comte de Fermer obtient le commandement de l'armée, qu'on renforce jusqu'à soixante mille hommes ; et les deux impératrices resserrent leur union.

Frédéric forme le projet de retirer ses troupes de la Prusse, trop éloignée du centre de ses états pour être défendue ; d'ouvrir la campagne en Silésie avant que la cour de Vienne puisse réparer ses pertes et les Russes passer la Vistule ; de reprendre Schweidnitz , d'entrer en

Moravie, et d'assiéger Ollmutz principale place
d'armes des Autrichiens. 1758.

Le 16 de janvier, le comte de Fermer, suivi de trente-deux mille hommes, part de Memel, pénètre dans la Prusse qui étoit sans défense, prend possession de Königsberg le 22, et tout le royaume prête serment de fidélité à l'impératrice de Russie du 24 au 26. Fermer fait occuper le 3 et le 4 de mars les villes de Thorn et d'Elbing, s'avance ensuite vers la Vistule, le long de laquelle il cantonne ses troupes, et envoie dans la Poméranie ultérieure huit mille Cosaques commandés par le général major Demikof.

Le maréchal Lehwald, accablé d'années, remet le commandement de l'armée prussienne au lieutenant général comte de Dohna, qui établit son quartier à Gripswald, et continue à bloquer, avec quinze mille hommes au plus, les Suédois dans Stralsund. Le lieutenant général prussien Platen marche à Stolpe, dans la Poméranie ultérieure, avec environ quatre mille hommes pour observer les Russes.

Le prince de Saxe-Hildbourgshausen quitte le commandement de l'armée de l'Empire : on le donne au feld-maréchal autrichien prince des Deux-Ponts, et on règle que cette armée, n'agis-

— 1758. — sant plus avec les François, concertera avec les Autrichiens ses opérations contre les Prussiens dans la Franconie, la Saxe ou la Bohême. Le prince Henri, qui commande en Saxe, envoie par Zwickau et Hoff, vers Bamberg, des détachements destinés à ruiner les magasins qu'on rassemble dans cette partie pour l'armée de l'Empire.

Le roi de Prusse part de Breslau le 15 de mars pour Landshut, et rassemble près de cette ville des troupes pour couvrir le siege de Schweidnitz; et afin d'ôter tout espoir de secours au commandant de cette place, le lieutenant général autrichien comte de Thierheim, il envoie dans le comté de Glatz le lieutenant général Fouquet, qui en peu de jours oblige les Autrichiens, commandés par le général major Janus, à rentrer en Bohême. Le lieutenant général Treskow, secondé par le colonel-ingénieur Balby, commence le 1^{er} d'avril le siege de Schweidnitz, que le roi couvre. Le comte de Thierheim se défend courageusement. La nuit du 15 au 16 les Prussiens prennent d'assaut un des forts, et Thierheim est forcé de capituler le 16 au matin. La garnison, qui de huit mille hommes étoit réduite à quatre mille neuf cents, fut prisonniere de guerre.

Le maréchal Daun, chargé du commande-
 ment des armées autrichiennes, prend son quar-
 tier à Königsgratz. Les généraux Ziethen et Fou-
 quet s'avancent jusqu'à Friedland et Braunau, 1758.
 et menacent la Bohême d'une irruption. Ces
 feintes n'ont pour objet que de couvrir les pro-
 jets et les mouvements du roi, qui se prépare
 à marcher en Moravie, pour assiéger Ollmutz
 avec quarante ou quarante-cinq mille hommes,
 tandis qu'environ vingt mille resteroient en Si-
 lésie. Le 20, différents corps prussiens se réu-
 nissent à Reichenbach, à peu de distance de
 Schweidnitz. Frédéric s'établit le 23 à Fran-
 kenstein, d'où son armée, couverte par diffé-
 rents détachements, se dirige sur Neisse. Le
 maréchal Daun rassemble le 20 l'armée au-
 trichienne, forte d'environ quatre-vingt mille
 hommes, dans le camp de Skalitz, et fait plu-
 sieurs détachements considérables pour obser-
 ver les mouvements du roi, qui se rend de
 Neisse à Troppau en trois marches : une se-
 conde colonne, aux ordres du maréchal Keith,
 avoit suivi la route de Jaegerndorf, et toutes ces
 forces débouchent le 3 de mai dans la plaine
 d'Ollmutz par Sternberg et Gibau. Le roi se
 poste avec un corps d'observation aux environs
 de Prosnitz, le prince Maurice de Dessau avec

un autre corps près de Littau à la rive droite
1758. de la Morava, et le margrave Charles avec un
troisième près de Neustadt sur la rive gauche de
cette rivière. Le maréchal Daun décampe le 3
de Skalitz, arrive le 5 à Leutomissel, et prend
les précautions convenables pour resserrer les
Prussiens et gêner leurs communications avec la
Silésie. Le 23 il s'avance à Zwittau, et le lende-
main à Gewitz. Le maréchal Keith, chargé du
siège d'Ollmutz, fait ouvrir la tranchée le 27.
Le maréchal Daun quitte le 16 de juin sa position
de Gewitz, et en deux marches il vient camper
près d'Éwanowitz. Ce mouvement détermine le
roi à faire replier à Prosnitz la plus grande par-
tie des troupes postées à Neustadt et à Littau.
Le 22 un secours de douze cents hommes d'élite
trouve moyen de se jeter dans Ollmutz. La vi-
goureuse résistance de cette place où com-
mande le général Marschal, et l'inexpérience
des ingénieurs prussiens, font traîner le siège en
longueur, malgré une consommation immense
de munitions de guerre, qui commencent à
manquer aux assiégeants. Le roi ordonne au
général Ziethen d'amener de Neisse, au camp
d'Ollmutz, un convoi d'environ quatre mille cha-
riots, escorté par neuf mille hommes. Le maré-
chal Daun détache le lieutenant général baron

de Laudon et le général major comte de Sisko-
 witz avec chacun dix mille hommes, pour inter- 1758.
 cepter ce convoi; et, le 27, le général autrichien
 marche inopinément d'Éwanowitz à Klénowitz
 pour inquiéter l'armée prussienne campée près
 de Prosnitz. Le 28, Laudon atteint le convoi et le
 harcele. Le 30 il l'attaque avec Siskowitz entre
 Pautsche et Domstadt, dans les défilés des
 montagnes: ils prennent ou détruisent plus de
 deux mille chariots, environ douze cents arri-
 vent au camp d'Ollmutz; mais le général Zie-
 then, qui avoit fait tout ce que lui suggérèrent sa
 capacité et son expérience pour sauver le con-
 voi, est forcé de se retirer à Troppau avec perte
 de douze cents hommes tués et de huit cents
 prisonniers. Ce succès coûta la vie à cinq cents
 Autrichiens.

La nuit du 30, le maréchal Daun décampe de
 Klénowitz, passe la Morava, et arrive le 1^{er} de
 juillet à Gros-Teinitz, position qui l'approche
 d'Ollmutz et le met en mesure de le secourir.

La nuit du 1 au 2, le roi de Prusse leve le
 siege, et s'avance vers la Bohême par Konitz,
 Tribau et Zwittau, à Leutomissel, où il arrive le
 6, après avoir été harcelé continuellement par
 les Autrichiens. Le 4, le maréchal Daun part
 de Gros-Teinitz, repasse la Morava, et marche

à Drahanowitz. Le 7, il campe à Konitz, le 8
1758. à Gewitz, le 9 à Policzka, et le 11 à Sebranitz,
en même temps que Frédéric va camper à Konigsgratz, d'où il chasse le lieutenant général autrichien baron de Buckow. Le 12, le maréchal Daun part de Sebranitz, se dirige sur Pardubitz, y passe l'Elbe la nuit du 17 au 18, et campe le 22 à Lipczan. Frédéric, resserré par les Autrichiens, se détermine à rentrer en Silésie. Le 26, il quitte les environs de Konigsgratz, et campe en avant de Neustadt : le 28 il se replie derrière cette ville. Le 30, l'armée de Daun s'avance près de Smirschitz. Le 3 d'août, les Prussiens se retirent à Skalitz, le 5 à Politz, le 7 près de Friedland, et ils se postent ensuite entre cette ville et Landshut. Revenons maintenant aux opérations de l'armée de l'Empire, des Russes et des Suédois, dont nous n'avons point parlé, pour ne pas interrompre les détails relatifs au siège d'Ollmutz, et à la retraite du roi de Prusse en Silésie.

La cour de Vienne résolut de faire agir en Saxe l'armée de l'Empire, rassemblée dans le camp de Bareuth, où le prince des Deux-Ponts arrive le 28 d'avril. Il se met en marche le 15 de mai, laissant derrière lui quelques troupes pour couvrir la Franconie, et se dirige sur Égra, où il

campe le 19. Le prince Henri de Prusse, destiné avec environ vingt-quatre mille hommes à contenir l'armée de l'Empire (qu'un corps autrichien aux ordres du feld-maréchal comte de Serbelloni, destiné à la joindre, alloit faire monter à cinquante mille hommes), rassemble ses forces à Zwickau, se met en mouvement le 21, envoie des partis dans le Voigtland, et détache le général Driesen qui pénètre en Franconie, s'y empare de plusieurs villes, et y leve des contributions. Le prince des Deux-Ponts, parti d'Égra le 22, arrive le 29 à Saatz où il se réunit aux Autrichiens. Le prince Henri, campé à Tschopa avec le gros de son armée, fait harceler vivement par ses détachements l'ennemi, à qui sa supériorité permet d'opposer plusieurs corps nombreux aux Prussiens, qui sont forcés d'évacuer la Franconie. La nuit du 12 au 13 de juin, le général Driesen part de Bareuth pour se replier à Plauen, où il arrive le 16. Le 20 de juillet, le prince des Deux-Ponts marche à Brix, et le 30 à Toplitz. Après un grand nombre d'actions particulieres dans lesquelles les deux partis firent des pertes, le prince Henri, pressé par les ennemis qui se portoient en force sur lui, se fait rejoindre par ses corps séparés, décampe de Tschopa le 8 d'août, se replie à Kemnitz,

1758.

et réunit toutes ses troupes à Freyberg et Dippoldiswald, pour couvrir Dresde que l'armée combinée menace : elle marche le 11 à Culm, et le 17 à Peterswald. La nuit du 22 au 23, les Prussiens se replient à Sedlitz entre Dresde et Pirna. Le prince des Deux-Ponts se porte en deux marches à Pirna où il campe le 27. Il est à propos de suspendre le détail des opérations en Saxe, pour s'occuper de celles des Russes et des Suédois.

Au commencement d'avril, différents corps de troupes russes s'avançoient par la Pologne et la Lithuanie pour renforcer l'armée du général en chef comte de Fermer, qui, de concert avec le ministre autrichien, fit de vains efforts pour déterminer la ville de Dantzig à recevoir garnison russe. En mai, Fermer étoit à la gauche de la Vistule avec quarante mille hommes ; en juin, il commence à s'approcher des frontières de la Poméranie prussienne. Sur la nouvelle de sa marche, le comte de Dohna abandonne le 18 le blocus de Stralsund, rassemble son armée, et s'approche de Stettin pour être en mesure d'observer les Russes. L'armée suédoise, forte de douze mille hommes effectifs, étoit commandée par le général comte de Hamilton qui venoit de succéder au sénateur Rosen ; il fait occuper le 27

par des détachements Gripswald et Grimmen , 1758.
et attaquer le fort de Penemund , qui se rend le
28 de juillet après une foible résistance.

Le 4 , le comte de Fermer campe à Posnanie , d'où il dirige des détachements considérables vers l'Oder sur Francfort et sur Crossen. Le général Dohna passe le 6 le fleuve à Schwedt pour s'opposer aux Russes , et repousse le lieutenant général comte de Romanzow. Au commencement d'août , Fermer s'avance vers l'Oder , menaçant également les Marches de Brandebourg et la Silésie. Le comte de Dohna , après avoir repassé le fleuve , s'étoit posté à la rive gauche près de Francfort. L'armée russe traverse la Varta , campe à Landsberg , et le 15 un gros détachement arrive à Custrin , qu'il bombarde pendant plusieurs jours , réduit en cendres presque toutes les maisons , et ne peut cependant obliger la garnison à capituler. Fermer s'approche de Custrin. Le roi de Prusse prend la résolution d'aller en personne arrêter les Russes : il laisse le margrave Charles en Silésie pour contenir le maréchal Daun , et part , le 11 , de Landshut avec vingt mille hommes , prend la route de Jawer , arrive à Francfort , et joint le 22 l'armée de Dohna , campée à la gauche de l'Oder , vis-à-vis de Custrin. Il feint le 23 de vouloir pas-

1758.

Bataille
de Zorndorf
ou de Cus-
trin.
Planche 12,
n^o. 1.

ser le fleuve sur les ponts de cette place, et, à l'entrée de la nuit, il décampe, traverse l'Oder deux milles plus bas, près de Gustebise, et remonte ensuite la rive droite jusqu'à Neudamm (a).

Fermer leve le siege de Custrin, et forme son armée en carré long (b), en face de celles des Prussiens, dont elle n'est séparée que par le ruisseau marécageux de Mutzel. Le roi n'a qu'environ trente-trois mille hommes contre cinquante mille Russes.

La nuit du 24 au 25, son avant-garde (c) passe le ruisseau, et se poste dans un bois. Frédéric la suit le lendemain matin, tourne l'aile droite de Fermer, et le prend en queue (d). Celui-ci, gardant à-peu-près sa position (b), fait volte-face. Le roi le foudroie avec quatre-vingts grosses pieces de canon (e), et l'oblige à étendre sa gauche (f). Le corps (g), posté devant la gauche des Prussiens, commence l'attaque; mais le feu de l'artillerie ennemie le met en déroute; et la cavalerie de Fermer le fait replier. Le général Seidlitz, à la tête de la cavalerie de la gauche, repousse celle des Russes, et tombe sur leur infanterie. Cependant le roi juge impossible d'entamer l'ennemi de ce côté, et fait avancer la droite de son infanterie. Les deux partis com-

battent avec le plus grand acharnement. Le dés-
 espoir anime les Russes, et le souvenir de leurs ravages met les Prussiens en fureur. Frédéric ordonne et dirige lui-même toutes les manœuvres de ses troupes, conduit en personne les dernières attaques, et s'expose avec si peu de ménagement, que plusieurs de ses aides de camp et de ses pages sont faits prisonniers, blessés ou tués à ses côtés. Enfin, à l'entrée de la nuit il remporte la victoire, et rassemble son armée (h) sur le champ de bataille. Le lendemain matin 26, les Russes dispersés se rallient dans le bois de Drewitz, et s'y forment en carré long (i).

Les hussards prussiens et les Cosaques escarmouchent toute la journée, et se disputent les bagages russes (κ), placés, pendant le combat, au nombre d'environ cinq mille chariots, derrière Quartschen : ils furent séparés de l'armée par l'attaque de la droite des Prussiens. Leurs hussards commencent à piller ; les Cosaques les chassent et pillent à leur tour ; enfin les hussards reviennent et s'emparent du reste du butin, après avoir sabré quelques Russes, qui se battoient au milieu de ces équipages et montés sur les chariots. La nuit du 26 au 27, les Russes tournent l'aile gauche du roi, et vont camper

1758. (1) près de Camin où ils se retranchent. Frédéric se poste à Tamsel (m). Le 31, les Russes se replient jusqu'à Landsberg où ils sont rejoints par le comte de Romanzow, qui s'étoit porté avec dix mille hommes vers Schwedt avant l'action. Le roi les suit jusqu'à Blumberg, où il campe (n) le 1^{er} de septembre. Tous ces mouvements occasionnerent des actions assez vives entre les deux armées. La bataille de Zorndorf fut une des plus sanglantes de cette guerre. Les Russes eurent dix-huit mille hommes tués, blessés ou prisonniers : ils perdirent cent quatre canons, vingt-sept drapeaux et cinq étendards. Les Prussiens assurent que la victoire, qu'on leur a contestée injustement, leur coûta dix mille hommes tués ou blessés. Le maréchal Daun, qui projetoit une tentative pour les chasser de la Saxe, desiroit que le comte de Fermer se bornât à occuper le roi dans la nouvelle Marche de Brandebourg; il lui écrivit *de ne pas se compromettre, et sur-tout de ne point risquer de bataille contre un ennemi rusé, qu'il ne connoissoit pas encore, et de gagner seulement du temps jusqu'à ce que l'expédition en Saxe eût réussi.* Le courier est enlevé, et la lettre portée à Frédéric, qui, après l'action, répond de sa main au comte de Daun : *Vous avez eu raison de conseiller au général*

Fermer d'être circonspect avec un ennemi rusé, que vous connoissez mieux que lui; car il a tenu ferme, et il a été battu. 1758.

Après le départ du roi pour aller s'opposer aux Russes, le maréchal Daun, qui campoit à Smirschitz, résolut de se porter en Lusace, et de s'approcher de Dresde pour concerter avec le prince des Deux-Ponts les mesures qui paroïtroient propres à chasser les Prussiens de la Saxe. Il se met en marche le 10 d'août, précédé par le général Laudon; et se dirigeant par Gitschin, Turnau, Reichenberg, Zittau, Gorlitz, Reichenbach, Bautsen et Königsbrück, il arrive le 1^{er} de septembre près de Radeberg à quatre ou cinq lieues de Dresde. Le 5 il campe à Stolpen pour être en mesure de se combiner avec l'armée de l'Empire. Le prince Henri, pressé de plus en plus par elle, décampe de Sedlitz la nuit du 1 au 2, et se poste avantageusement près de Maxen, d'où il couvre Dresde. Le 3, le prince des Deux-Ponts fait ouvrir la tranchée devant la forteresse de Sonnenstein, qui est forcée de se rendre le 5. Ce siège et ses préliminaires font perdre aux Impériaux et aux Autrichiens un temps précieux, dont ils auroient pu profiter pour écraser les Prussiens trop foibles pour résister à leurs forces réunies. Le prince des Deux-

1758. Ponts ne rassemble pas assez promptement ses corps détachés, commandés par les généraux Haddick, Guasco, Dombale et Lusinsky; et dans les conférences qui se tiennent au camp de Daun, on ne peut convenir d'aucun plan d'opérations : le moment favorable échappe ainsi.

Le roi, informé de la marche du maréchal Daun vers Dresde, laisse le comte de Dohna dans la nouvelle Marche pour observer les Russes, part le 2 du camp de Blumberg avec une partie de l'armée qui avoit combattu à Zorndorf, arrive le 9 près de Grosseinhain en Saxe, y est joint par le margrave Charles, oppose le lieutenant général Retzow à Laudon, que le maréchal Daun avoit chargé d'observer le margrave, renforce le prince Henri par un détachement, et entre le 11 dans Dresde, dont son armée s'approche. Alors Daun, forcé de renoncer à ses projets, joint Laudon, et après plusieurs mouvements il campe (a) le 7 d'octobre près de Weissenberg, pour couper au roi le chemin de la Silésie, où il se préparoit à faire assiéger Neisse par le général d'infanterie comte de Harsch.

Bataille
de Hohkir-
chen.
Planche 12,
n^o. 2.

Frédéric, qui avoit réuni ses forces à Bautsen, renforce le général Retzow (b), qui marche le 9 à Weissenberg. Daun lui oppose le général d'infanterie prince de Dourlach près de Reichen-

bach. Le roi (c) s'avance le 10 de Bautsen à ~~=====~~ Hohkirchen. Le maréchal Daun fait occuper le 1758. Stromberg (d) par le général Siskowitz, pour fermer au roi la communication de Gorlitz et de la Silésie.

L'aile droite (f) du monarque étoit appuyée à des hauteurs couvertes de bois épais, que le général ennemi Brentano occupoit avec les troupes légères (e). Le général autrichien y détache Laudon avec du renfort, fait faire des abattis sur tous les chemins qui conduisent au camp prussien, et les garnit d'infanterie, pour augmenter la sécurité du roi, et lui persuader qu'il ne veut agir que défensivement, et se borner à lui disputer les passages de la Silésie.

Frédéric juge sa droite assurée, lorsque, pendant la nuit du 13 au 14, la gauche de Daun (e) attaque inopinément les postes avancés de cette aile (f). L'avant-garde et le corps de Laudon s'emparent avant le jour des batteries prussiennes (f), du poste de Hohkirchen (g) et de quelques hauteurs (h) derrière le camp, où l'infanterie autrichienne pénètre et se forme en bataille. Le duc d'Aremberg (i), avec la droite de Daun, profite de la première consternation des Prussiens et repousse leur gauche : ils se rallient et chassent l'ennemi de Hohkirchen. La

1758. cavalerie de la droite renverse même plusieurs fois celle des Autrichiens, et taille en pièces une partie de leurs grenadiers. Mais les Prussiens surpris, ayant perdu leur artillerie et l'avantage des hauteurs, ne peuvent combattre avec l'ordre et l'ensemble nécessaires. Des bataillons et des régiments isolés chargent en détail l'ennemi, qui, toujours renforcé par des troupes fraîches, repousse enfin celles de Frédéric, et les oblige d'abandonner Hohkirchen.

Après cinq heures de combat, le roi se retire (κ) à Klein-Bautsen et à Doberschütz, et reste plusieurs jours dans ce poste, sans tentes et sans artillerie, bravant par sa contenance l'ennemi, qui n'ose l'attaquer une seconde fois. Pendant l'action, le général Retzow (b) échappe au prince de Dourlach (l) et joint (m) le roi, pour qui sa défaite devient plus glorieuse qu'une victoire, puisque la manière dont il supplée à ses pertes met au grand jour les ressources de son génie et la supériorité de la discipline de ses troupes. Le maréchal Daun fait occuper par un détachement (n) le champ de bataille, et se retire le soir dans son camp (a).

Les Prussiens perdirent presque tous leurs bagages, cent un canons, vingt-neuf drapeaux, trois étendards, cinq mille cinq cents hommes

tués ou blessés, et environ deux mille prisonniers. Le prince François de Brunswick et le maréchal Keith étoient au nombre des morts. Le prince Maurice d'Anhalt-Dessau fut aussi blessé et fait prisonnier. Les Autrichiens eurent environ six mille hommes tués, blessés ou prisonniers. 1758.

Le prince Henri, la ressource du roi dans les conjonctures malheureuses, laisse au général Itzenplitz le commandement de son armée, et amène le 21 un renfort de six mille hommes à son frère, qui, nonobstant sa défaite, tourne la nuit du 24 au 25 l'aile droite du maréchal Daun, et arrive en deux marches à Gorlitz, d'où il entre en Silésie pour dégager Neisse, qu'un corps d'Autrichiens, aux ordres du général Harsch, resserroit depuis le 4. Il fit ouvrir la tranchée le 28; mais à l'approche de l'armée prussienne, que le général Laudon, détaché par Daun, avoit inutilement harcelée dans sa marche, il est forcé de lever le siège la nuit du 6 au 7 de novembre. Le lieutenant général de Ville abandonne aussi le 9 le blocus de Kosel.

Le 21 de septembre, l'armée russe avoit décampé de Landsberg pour s'approcher de Colberg. Le 3 d'octobre, le général major russe Palmbach, détaché par le comte de Fermer,

commence à bombarder la place , devant la-
1758. quelle l'amiral Mischukof paroît avec les flottes
russe et suédoise. Cette ville presque sans dé-
fense , où le major de Heyden commandoit une
foible garnison , essuie un bombardement par
mer et par terre et plusieurs assauts ; enfin , les
Russes levent le siege le 29 , évacuent entière-
ment la Poméranie , où les Cosaques commettent
avant leur départ beaucoup de désordres et de
brigandages ; et toute l'armée du comte de Fer-
mer se met en marche , le 3 de novembre , pour
aller hiverner en Prusse et en Pologne.

L'armée suédoise , campée près de la Pene ,
passe cette riviere le 16 et le 17 d'août , et
pénètre dans la Poméranie prussienne. Le comte
de Hamilton se remet en marche le 28 sur
plusieurs divisions , qui , les premiers jours de
septembre , se rejoignent dans la moyenne Mar-
che de Brandebourg , et s'étendent le 17 jusqu'à
Zednick et Fehrbellin. L'objet du général sué-
dois étoit de se joindre aux Russes sur la Sprée
s'ils passaient l'Oder , et aux Autrichiens près de
l'Elbe s'ils pouvoient s'avancer jusqu'à Witten-
berg ou Torgau. Le 18 , le roi détache de son
armée et de celle du prince Henri environ
douze mille hommes aux ordres du lieutenant
général de Wedel , pour aller s'opposer aux

Suédois. Il arrive le 22 à Oranienbourg, et l'ennemi se retire à Neu-Ruppin : il y eut entre les deux partis quelques actions particulieres peu décisives. Les Prussiens occupent Loitz le 4 d'octobre, et font ensuite évacuer Anclam et Demmin aux Suédois, dont l'armée campe le 18 à Prentzlow : Wedels s'avance à Templin pour l'observer. Un détachement suédois reprend Demmin le 17, et réoccupe Anclam le 21. L'armée du comte de Hamilton marche le 21 de novembre à Passewalck, qu'elle abandonne le 28 pour retirer à Ferdinandshof. 1758.

Tandis que le général Laudon suit le roi et le prince Henri en Silésie, le maréchal Daun forme le projet de délivrer la Saxe, et tourne vers Dresde. Le général Itzenplitz, commandant de l'armée prussienne pendant l'absence du prince Henri, se retire le 6 sous le canon de cette place. Daun passe l'Elbe le 7 au-dessus de Pirna, et paroît le 9 à la vue des fauxbourgs de Dresde. Le lieutenant général comte de Schmettau, commandant de la place pour le roi de Prusse, les fait brûler la nuit du 9 au 10, afin d'empêcher les Autrichiens de s'y établir pour l'assiéger.

Le prince des Deux-Ponts, dont les mouvements étoient combinés avec ceux du maréchal Daun, quitte, le 3, le camp de Pirna, se dirige sur

1758. Freyberg, et marche vers Leipzig le 15. Le général Haddick, qui s'étoit posté à Eulenburg le 11, s'étoit avancé le 13 près de Torgau pour l'investir; mais le général Wedel, qui venoit de chasser les Suédois de la Marche électorale, avoit laissé en Poméranie le lieutenant général Mantoufel pour les contenir, et s'étoit rendu promptement en Saxe, éloigne Haddick de Torgau. Le comte de Dohna, qui avoit repassé l'Oder après la retraite des Russes, se réunit à Wedel, remporte le 15 un avantage sur Haddick près d'Eulenburg, et oblige le prince des Deux-Ponts de renoncer à son projet sur Leipzig. Alors l'armée de l'Empire rétrograde et campe le 21 à Zwickau; où elle commence à se séparer le 24 pour entrer dans ses quartiers d'hiver en Franconie. Le roi, informé des desseins du maréchal Daun et du prince des Deux-Ponts, quitte promptement la Silésie avec le prince Henri pour venir défendre la Saxe; et toujours harcelé par le général Laudon, il arrive le 20 à Dresde. Le maréchal Daun, désespérant de surmonter les obstacles qui contrariaient ses desseins, étoit parti, le 16, des environs de Dresde pour camper à Gishubel; il rentra ensuite en Bohême par Aussig, et les Autrichiens prirent leurs quartiers d'hiver le long des frontieres de Saxe et de Silésie.

Colberg, Kosel, Neisse, Dresde, Torgau et Leipzig, places menacées ou assiégées à la fois, furent délivrées presque en même temps. Les ennemis abandonnent même Sonnenstein, et, à la fin de la campagne, les Prussiens se retrouvent en possession de la Silésie, de la Saxe et de la Poméranie entières. Le prince Henri reprend le commandement de l'armée en Saxe; et le roi, après avoir donné ses ordres pour les quartiers d'hiver de ses troupes, part de Dresde le 10 de décembre, et se rend à Breslau.

Le comte de Dohna quitte les environs de Leipzig avec son armée, et se dirige vers le duché de Mecklenbourg, qu'il traite en pays ennemi, malgré la neutralité. Le comte de Hamilton remet au lieutenant général Lantingshausen le commandement de l'armée suédoise, qui, constamment inquiétée par le général Manteufel, marche de Ferdinandshof à Anclam le 1^{er} de décembre. Lantingshausen détache, le 10, le baron de Peclin lieutenant colonel, qui chasse les Prussiens de l'isle d'Usedom et s'en empare. Vers le 20, les Suédois mettent garnison dans Anclam et Demmin, replient toutes leurs troupes à la gauche de la Pene, et occupent des quartiers d'hiver aux environs de Stralsund et de Gripswald. Dohna

==== débouché par le Mecklenbourg pour les prendre à revers, tandis que Manteufel les occupe de front : il attaque Damgarten le 31, s'en empare le 1^{er} de janvier, et s'avance aussitôt entre Stralsund et Gripswald : alors Lantingshausen est forcé de replier ses troupes sous le canon de la première de ces places et dans l'isle de Rugen, et d'abandonner la Poméranie suédoise aux Prussiens. Le lieutenant général Canitz attaque le 10 dans Anclam le lieutenant colonel comte de Sparre ; le général Manteufel assiege, le 16, le colonel Lilienberg dans Demmin : ces deux officiers sont obligés de se rendre prisonniers de guerre avec leur garnison le 17 et le 21. Ces diverses expéditions coûtèrent aux Suédois environ trois mille hommes faits prisonniers, douze drapeaux, et soixante-quatre pièces de canon. Le comte de Dohna laisse un corps près de Stralsund pour observer l'armée suédoise qui s'y trouve renfermée, et retourne avec le reste de ses forces dans le Mecklenbourg où il prend ses quartiers d'hiver. Enfin, un détachement prussien assiege, le 9 d'avril, le fort de Penemunde, défendu par le capitaine suédois Rook, qui est obligé le 10 de se rendre prisonnier de guerre avec deux cents hommes et onze officiers, que l'explosion d'un magasin à poudre avoit épargnés.

QUATRIÈME CAMPAGNE,

1759-1760.

Batailles de Züllichau et de Francfort sur l'Oder; perte de Dresde; combats de Corbitz, de Maxen et de Colen.

DEPUIS le commencement de cette guerre, le roi avoit presque toujours agi offensivement; mais le nombre de ses ennemis, et ses victoires même qui avoient affoibli ses armées, le contraignent à concentrer davantage ses forces, et à moins entreprendre; d'ailleurs, la mort n'avoit pas épargné ses meilleurs généraux: il ne lui restoit guere que lui-même et le prince Henri, digne rival de ses talents et de sa gloire; mais il lui falloit plus de deux armées, et par-tout où ils ne seroient pas, on devoit moins compter sur des succès que sur des revers. Frédéric passa l'hiver à Breslau, et, contre son usage, il ne parut occupé que de divertissemens; mais, sous cette tranquillité apparente, il méditoit un projet qui pouvoit le rendre maître des trois quarts de l'Allemagne. Le prince Ferdinand de Brunswick devoit s'emparer de Franc-

1759.

1759. fort, couper par-là toute communication entre l'armée françoise qui hivernoit à la gauche du Rhin, et celle qui occupoit les environs du Mein, et pénétrer à la gauche de cette riviere. Cette opération, facilitée par l'invasion du prince Henri de Prusse en Franconie, tandis que le roi seroit entré en Bohême pour y occuper les Autrichiens de maniere à les empêcher d'étendre leurs vues au-delà de la conservation de leur propre pays, auroit transporté le théâtre de la guerre dans les provinces situées entre le Mein et le Danube, où le prince Henri et le prince Ferdinand auroient trouvé d'abondantes ressources en hommes, en argent et en subsistances. La bataille de Bergen, gagnée le 13 d'avril par le duc depuis maréchal de Broglie sur le prince Ferdinand, qui vouloit occuper Francfort, concourut essentiellement à faire échouer ce projet.

Le prince polonois Sulkowski avoit levé des troupes et formé des magasins pour les Russes. Le roi détache de Glogau, le 23 de février, le major général Wobersnow, qui, avec huit mille hommes, entre en Pologne par Fraustadt et Lissa, enleve le prince dans son château de Reissen, et ruine ses magasins, avant que les

Russes, qui se rassemblent précipitamment le long de la Vistule, puissent s'y opposer. 1759.

Le lieutenant général Knobloch, détaché en Thuringe par le prince Henri, prend possession le 27 de la ville d'Erfurt, occupée par le général autrichien comte de Guasco, et repousse quelques troupes qui s'avancent de Saalfeld. En mars, le major général Lindstadt déloge de Hof le lieutenant général Campitelli; et après avoir ruiné plusieurs magasins de l'ennemi et levé des contributions, il retourne avec Knobloch à Zwickau en Saxe.

Le général de Ville tente une irruption dans la haute Silésie; et le 26, le général Beck fait prisonnier de guerre, près de Greifenberg, le major général Duringshofen avec environ sept cents Prussiens. Mais le lieutenant général Fouquet repousse en avril le général de Ville, tandis que le roi, qui avoit rassemblé son armée près de Landshut, ne négligeoit rien pour occuper le maréchal Daun, qui avoit réuni la sienne dans une position avantageuse entre Schatzlar et Trautenau. L'objet de Frédéric étoit de s'emparer des magasins des Autrichiens ou de les ruiner, afin de gagner du temps, et de les obliger à changer leur plan de campagne. Le projet avoit été concerté avec le prince Henri, qui part de

===== Dresde, entre en Bohême par Peterswald, et
1759. arrive le 14 à Aussig et à Linay : il détache les
généraux Wunsch, Meinecke et Kleist, au-delà
de la rivière d'Égra, en même temps que le lieu-
tenant général Hulsen s'avance par Basberg jus-
qu'à Commotau, y surprend le général major
Reinhard, et le fait prisonnier avec deux mille
hommes. Le major général Auschersleben se
porte avec l'avant-garde de Hulsen jusqu'à Saatz,
ruine des magasins considérables, et brûle sur
l'Elbe cent cinquante bateaux. Cette expédition
occasionne aux Autrichiens des pertes immen-
ses. Le prince Henri fait ensuite replier ses
troupes en Saxe, joint son armée rassemblée,
le 5 de mai, près de Zwickau, et se prépare à
une invasion en Franconie : il arrive à Hof, d'où
le général major Clefeld est obligé de s'enfuir.
Le prince ordonne au général Driesen de mar-
cher à Bamberg, et au général Finck de se porter
à Asch, où celui-ci bat, le 8, le lieutenant gé-
néral comte de Maquire, qui se retire dans
le haut Palatinat. Les généraux majors Meinecke
et Kleist surprennent, le 11, le général major
autrichien Riedesel près de Himmelskron, et
le font prisonnier avec plus de mille hommes.
L'armée prussienne, qui s'étoit avancée à Ba-
reuth, en part le 13, et se porte à Bamberg le 16.

L'armée de l'Empire s'étoit retirée à Nurem-
 berg avec beaucoup de perte. Le prince Henri
 se dispoſoit à faire de plus grands progrès en 1759.
 Franconie, où il avoit levé des contributions
 conſidérables; mais les Autrichiens, qui mena-
 cent de pénétrer par la Bohême en Saxe, le
 forcent d'y retourner : il quitte Bamberg le 24,
 et reprend la route de Zwickau.

Les Russes se rassemblent sous les ordres du
 comte de Fermer, se mettent en mouvement le
 22 d'avril, et passent la Vistule le 27 et le 28,
 pour s'approcher de l'Oder. Le général Manteu-
 fel avoit laissé le major général Kleist avec cinq
 mille hommes dans la Poméranie antérieure
 pour observer et contenir les Suédois : il joignit
 avec le surplus de ses troupes le comte de
 Dohna, qui, renforcé jusqu'à vingt-huit mille
 hommes par Platen qui arrivoit de la Poméranie
 ultérieure et par Hulsen qui venoit de Saxe,
 marche, le 25 de juin, droit à l'armée russe;
 forte d'environ cinquante mille hommes, cam-
 pée près de Posnanie, à la gauche de la Warta;
 et dont le général en chef comte de Soltikof
 avoit pris le commandement le 29 de juin. Le
 choix des positions de Dohna et la prudence de
 ses mouvements retardent ceux de l'ennemi
 pendant quelque temps; mais le manque de

— vivres et la grande supériorité des Russes l'obligent à s'approcher des frontières de Silésie, vers lesquelles ils se dirigent.

1759.

Le 1^{er} de mai, le maréchal Daun fit camper son armée entre Jaromirtz et Schurtz ; elle montoit au moins à quatre-vingts mille hommes, en comptant le corps du comte de Harsch, posté entre Nachod et Neustat : celui que commandoit le général de Ville sur les frontières de Moravie et de haute Silésie d'environ trente mille hommes, les détachements répandus au-delà de l'Elbe, et les trente mille Autrichiens joints à l'armée de l'Empire, faisoient monter les forces de l'impératrice-reine à environ cent cinquante mille hommes. Le roi de Prusse campa le 8 près de Landshut avec une partie de son armée. Le général Fouquet étoit près de Neisse pour observer de Ville. Frédéric avoit résolu de rester sur la défensive ; et le maréchal n'entreprit rien d'important, parcequ'il concertoit avec les Russes un plan d'opérations : il perd ainsi près de six semaines. On convint enfin qu'il pénétrerait en Silésie par la Lusace, qu'il enverroit par Francfort ou Crossen un renfort considérable de cavalerie aux Russes, et qu'il tiendrait le roi en échec, tandis que ceux-ci tenteroient de dissiper l'armée du comte de Dohna, et d'entrer dans la Marche électorale.

Le 28 de juin, Daun se met en mouvement, et campe le 6 de juillet près de Marklissa, sur les frontieres de Bohême, de Silésie et de Lusace, et fait rapprocher de lui les troupes autrichiennes jointes à l'armée de l'Empire. Le roi se poste à l'opposite de Daun, près de Lahn et de Lovenberg, et le général Fouquet couvre le défilé de Landshut après le départ de Frédéric. Le général de Ville pénètre en Silésie par Friedland. Fouquet, au lieu de l'attaquer dans la plaine, fait occuper les gorges des montagnes par où il a passé, et le met par-là dans la nécessité de se retirer par des détours difficiles et avec perte. 1759.

Le comte de Dohna, qui avoit détaché le colonel comte de Hordt pour ruiner les magasins des Russes établis le long de la Vistule, campe, le 21, vis-à-vis d'eux près de Züllichau (a). Le roi, mécontent de sa conduite, lui envoie ordre de quitter l'armée : il en remet, le 22, le commandement au général Wedel. Le 23, le comte de Soltikof tourne la gauche (b) des Prussiens, et se poste près de Palzig (c) sur leurs derrieres, afin d'établir par cette position sa communication avec le maréchal Daun, par Crossen.

Bataille de
Züllichau,
Kai ou Pal-
zig.
Planche 13,
no. 1.

Le général prussien se contente de canonner

1759. (d) les Russes pendant leur marche (b), et néglige de prévenir Soltikof, qui lui coupe ainsi le chemin de Crossen et de Francfort. Le roi avoit ordonné à Wedel de combattre les Russes, et, quoi qu'il en coûtât, de retarder leur progrès. Il se met donc en mouvement, et se poste (e) le long d'un ruisseau marécageux et impraticable, dont son centre tente néanmoins de forcer le passage (f), consistant dans un pont fort étroit, situé près d'un moulin; mais ses troupes sont arrêtées par le feu des Russes, qui se concentre dans ce seul point. Il dirige alors sa principale attaque contre la droite de Soltikof, pour regagner la communication avec Crossen et Francfort. Le général Manteufel, à la tête de six bataillons (g), passe le ruisseau près de Kay, et renverse la droite (h) des Russes. La cavalerie prussienne (i) trouve plus bas un autre gué, et favorise l'attaque de l'infanterie; mais faute de terrain et de disposition, le reste de l'armée ne peut soutenir Manteufel. L'artillerie ennemie écrase ses bataillons. Le général Wobersnow est tué, Manteufel dangereusement blessé; et vers le soir les Prussiens se retirent (k) à Mohsau sans être poursuivis. Là, leur aile droite se rallie, et le lendemain 24, l'armée passe l'Oder près de Schicherzig. Le comte de Soltikof descend

le long de la rive droite de ce fleuve jusqu'à Francfort, qu'il occupe le 29, et Wedel côtoie la rive gauche jusqu'à Muhlrose pour l'observer. Les Russes eurent quinze cents hommes tués et environ trois mille blessés. La perte des Prussiens consistoit en deux mille tués, quatre mille blessés, environ deux mille déserteurs, vingt-un canons, six drapeaux et trois étendards. 1759.

Lorsque le prince Henri de Prusse reprit la route de Zwickau à la fin de mai, après son invasion en Franconie, l'armée de l'Empire le suivit de loin, et campa le 13 de juin à Bamberg, le 18 de juillet à Arnstat en Thuringe, le 24 à Erfurt, le 28 à Weimar et le 31 à Auerstadt. Le prince Henri avoit décampé de Tschopau pour s'approcher de Dresde : il laisse sur la gauche de l'Elbe près de cette capitale un corps de troupes des différentes armes, passe le fleuve au-dessous de Pirna, entre en Lusace, et campe à Hoyerswerda. Il marche le 28 à Moska, d'où il s'avance à Sorau.

Le maréchal Daun, d'après le plan concerté avec les Russes, ordonne au général Laudon d'aller les joindre : celui-ci marche à Guben, où il laisse Haddick avec douze mille hommes, continue sa route avec dix-huit mille, la plupart de cavalerie, arrive le 3 d'août à Francfort, y passe

1759. l'Oder, et se réunit au comte de Soltikof : ils se retranchent sur la rive droite du fleuve près de Cunersdorf (b). (*)

La perte de la bataille de Züllichau détermine le roi à aller combattre les Russes : il part le 31 de juillet du camp de Lahn avec une partie de son armée, et se dirige sur Sagan. Le prince Henri le renforce de la plupart de ses troupes, et prend pendant l'absence de Frédéric le commandement de l'armée opposée au maréchal Daun, qui étoit toujours campé à Marklissa.

Le 2 d'août, le roi tombe, près de Guben, sur l'arrière-garde de Haddick, fait deux mille prisonniers, et prend quatre canons et cinq cents chariots. Il joint le 5 Wedel près de Muhlrose. Le lieutenant général Finck lui amène encore un renfort de la Saxe, et, pendant la nuit du 10 au 11, il passe l'Oder à Reitwent au-dessus de Custrin, et campe (a) près de Bischofsée. Son armée consistoit en quarante-huit mille hommes, et l'armée combinée des Russes et des Autrichiens (b) en soixante-huit ou dix mille, fortement retranchés.

Le lendemain matin 12, le général Finck occupe avec la droite du roi la hauteur (c) située

Bataille de
Francfort,
ou de Cun-
nersdorf.
Planche 13,
n^o. 2.

(*) Planche 13, n^o. 2.

vis-à-vis de la gauche, et en partie sur les der-
 rieres du camp russe, afin d'y attirer l'attention 1759.
 de l'ennemi. Le roi fait défilér son infanterie par
 la gauche, la met en bataille (*d*) dans un bois;
 et le lieutenant général prince de Wirtemberg,
 faisant un détour, se présente avec la cavalerie
 (*e*) vis-à-vis du centre des Russes. Sous la pro-
 tection d'un grand feu d'artillerie (*f*, *d*, *c*), le
 corps prussien (*g*) attaque, la baïonnette au
 bout du fusil, les retranchements de l'ennemi,
 les force; et le roi suit avec toute la ligne. Elle
 renverse la gauche des Russes, qui se replient
 par un ravin profond (*h*) jusques derriere Cuners-
 dorf. Les premiers bataillons prussiens, pour-
 suivant l'ennemi par le ravin (*h*) avec trop d'ar-
 deur et de désordre, sont arrêtés et repoussés
 dans le ravin par le canon des Russes (*i*), for-
 més sur plusieurs lignes, présentant une profon-
 deur impénétrable. Les autres bataillons, qui
 suivent de trop près et trop rapidement, em-
 barrassent les premiers, et le désordre devient
 général. Finck passe le ravin (*κ*), et suit le roi
 jusques dans les retranchements des Russes;
 mais l'armée prussienne ne peut s'étendre faute
 de terrain: ses bataillons trop serrés n'atteignent
 la hauteur qu'en confusion. Les Russes au con-
 traire s'étendent, renforcent leur artillerie par

celle de leur droite, et font un grand carnage
1759. des Prussiens. Le lieutenant général Seidlitz
veut tenter une attaque avec la cavalerie, et il
est blessé. Le prince Eugene de Wirtemberg (e)
en risque une seconde, et subit le même sort.
Le major général Putkammer fond aussi sur les
ennemis avec les hussards, mais il perd la vie.
Pendant six heures les Prussiens essuient avec
une constance héroïque un feu d'artillerie effroya-
ble, sans pouvoir gagner un pouce de terrain.

Le roi, espérant décider la victoire, conduit
plusieurs fois en personne ses troupes (l) à
l'ennemi : il a deux chevaux tués sous lui, et ne
sort de la mêlée qu'à l'aide du capitaine Gotzen,
son aide de camp, qui lui donne son cheval. Les
habits de Frédéric étoient percés de coups, et la
plupart de ses généraux et des officiers supé-
rieurs hors de combat. Jamais les Prussiens ne
perdirent tant de monde. Enfin, Laudon sort
d'un fond (m) avec la cavalerie autrichienne
qui n'avoit pas encore combattu, tombe sur la
droite du roi, et jette la plus grande confusion
parmi son infanterie : elle tente de regagner le
poste (c) qu'avoit occupé le général Finck. Les
Prussiens s'engorgent aux sorties étroites des
retranchements, et un grand nombre y perd la
vie. Le roi rassemble quelques bataillons dis-

persés, pour arrêter la poursuite des vainqueurs, et sauver au moins une partie de son artillerie. 1759.

Mais la cavalerie ennemie l'enveloppe, et il a bien de la peine à se mettre hors de danger. Frédéric disoit en se retirant : *Les Russes sont plus faciles à tuer qu'à vaincre.* Son armée se rallie à un mille du champ de bataille près de Goritz, d'où elle se replie le lendemain 13 vers Reitwent, et y repasse l'Oder. Le major général Wunsch, resté à la gauche du fleuve avec quelques troupes, s'étoit emparé de Francfort dont il fit la garnison russe prisonniere de guerre, pendant la bataille; mais quand il sut qu'elle étoit perdue, il abandonna la ville, et alla joindre le roi à Reitwent. Les Russes et les Autrichiens eurent trois mille cinq cents hommes tués et environ douze mille de blessés. La perte des Prussiens consistoit en sept mille six cents morts, onze mille blessés, quatre mille prisonniers ou déserteurs, cent soixante et douze canons, vingt-six drapeaux et deux étendards.

Le 13, l'armée combinée des Russes et des Autrichiens passe l'Oder près de Francfort, et campe en présence du roi, sans pourtant rien entreprendre. Il se replie le 15 derriere Furs-tenwalde afin de mieux couvrir Berlin, et se fait joindre le 18 par le général Kleist qui étoit

resté vis-à-vis des Suédois avec cinq mille hommes. Le maréchal Daun avance le 19 jusqu'à Tribel; et le 27 le général major baron de Sekendorff, détaché par lui, oblige le colonel prussien Brosicke de lui remettre la forteresse de Peitz par capitulation. Le comte de Soltikof et le général Laudon entrent le 29 en Lusace, et campent à Lieberose pour s'approcher de la grande armée autrichienne. Le prince Henri, sentant la nécessité de les observer de près, part le 27 de Lowenberg (où il est remplacé par le général Fouquet avec une partie des troupes campées à Landshut), et se dirige sur Sagan. Le 1^{er} de septembre, le roi s'approche de Lubben pour entraver de son côté les opérations des feld-maréchaux Daun et Soltikof; et avec trente-un mille hommes il contient ce dernier.

Le général Finck ayant quitté la Saxe pour joindre le roi avant la bataille de Francfort, le prince des Deux-Ponts y avoit pénétré avec l'armée de l'Empire, renforcée par plusieurs corps de troupes autrichiennes. Il détache les généraux majors Ried et Wescey, qui s'avancent séparément dans la principauté de Halberstadt et dans le cercle de la Saale. Haus, major général prussien, est forcé de rendre le 5 d'août la ville de Leipzig au colonel baron de Widmnan. Wolfersdorf, co-

lonel prussien, attaqué le 12 dans Torgau par le prince de Stolberg, capitule le 14 après une défense courageuse; et le major général Horn est contraint le 23 de sortir de Wittenberg, dont le colonel Losy prend possession. L'armée de l'Empire marche ensuite de Leipzig vers Dresde, que les généraux Brentano, Maquire et Wehla avoient déjà investi. Le prince des Deux-Ponts laissa aux environs de Leipzig un corps d'environ quatorze mille hommes, commandé par le général baron de Saint-André. 1759.

Le roi, pour arrêter les progrès de l'armée de l'Empire, et tenter de secourir Dresde qu'elle menace, détache le général Wunsch, qui rassemble les garnisons sorties de Leipzig, de Torgau et de Wittenberg, forme un corps d'environ huit mille hommes, reprend Wittenberg le 28, Torgau le 31, marche vers Dresde, et arrive le 5 à la vue de cette place; mais trop tard. Le lieutenant général comte de Schmettau, trop foible, avec sept bataillons et cent cinquante chevaux, pour soutenir un siege, et n'espérant aucun secours, avoit capitulé le 4 de septembre, pour sauver du moins au roi cinq millions d'écus qui se trouvoient dans Dresde.

Le général de Saint-André tente de reprendre Torgau pendant l'absence de Wunsch; mais

celui-ci revient promptement sur ses pas , attaqué le 8 Saint-André près de Torgau , le bat , lui prend tous ses équipages , sept canons et quatre cents hommes ; il tourne ensuite vers Leipzig , dont il s'empare le 23. Le général major prince de Hohenlohe se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison.

Le prince Henri , posté à Sagan , n'avoit aucune communication avec la Saxe , où la supériorité des Impériaux et des Autrichiens leur permettoit de faire de grands progrès. Il forme le projet de tourner l'armée du maréchal Daun , qui campe le 3 à Sorau , et de s'approcher de l'Elbe : il part de Sagan le 5 , arrive le 8 à Lauban , et détache vers Zittau et Friedland le général Stutterheim , qui détruit plusieurs magasins des Autrichiens. Daun décampe de Sorau le 9 , et arrive le 13 près de Bautzen. Le prince Henri , qui s'avance le même jour près de Gorlitz , l'avoit fait harceler dans sa marche par le major général de Krockau , qui fait des prisonniers , et enleve cinq cents chariots chargés de bagages et de farine. Le prince Henri , voulant tourner une seconde fois le maréchal Daun , et gagner la rive droite de l'Elbe , part de Gorlitz la nuit du 23 au 24 , force sa marche , la dirige par Rothenbourg et Reichenwald , arrive le 25

à Hoyerswerda, où il surprend le général autrichien Wehla, taille en pièces cinq cents hommes, et le fait prisonnier avec quinze cents. Daun, qui s'est avancé le 24 à Gorkitz, retourne le 26 à Bautzen, fort déconcerté par la savante manœuvre du prince Henri.

Le 18, le prince des Deux-Ponts, ayant pourvu à la sûreté de Dresde, campe à Wilsdruf. Le roi détache, le 7, le général Finck avec sept mille hommes, lui ordonne de se rendre en Saxe, et de ne rien négliger pour y arrêter les progrès des Impériaux. Il passe l'Elbe à Torgau, joint Wunsch, et campe (a) le 18 à Corbitz près de Meissen. Le 19 et le 20, il fait construire des redoutes et des batteries (b) pour couvrir le front de son armée; le 21, celle de l'empire (c) s'avance au-delà de Neustat, pour obliger les Prussiens à quitter la position avantageuse qu'ils occupent : bientôt les Impériaux se rangent en bataille (d), en présence de la gauche commandée par Wunsch, dressent leurs batteries, repoussent ses postes avancés (e, f), attaquent le village de Bockwen, y mettent le feu, et font défiler de l'infanterie (g) sur les hauteurs le long de l'Elbe, pour tenter de prendre en flanc le général prussien, qui marche (h) au-devant des ennemis, les canonne vivement (i), et se

1759.

Combat de
Corbitz.
Planche 14,
no. 1.

maintient malgré leurs efforts dans sa position.

1759.

Le général Haddick , commandant le corps autrichien joint à l'armée de l'Empire , avoit fait un détour pour se porter sur la droite des Prussiens : il paroît (κ) à leur vue , se dispose à attaquer (l) , et dirige son canon (m) contre les batteries et les redoutes (b) du général Finck , qui fait avancer quelques bataillons (n) pour soutenir les redoutes construites derriere Lotthayn , et ordonne au major général Rebentisch d'attaquer l'ennemi avec cinq bataillons (o) protégés par la cavalerie. L'infanterie des Autrichiens (p) est bientôt mise en confusion ; mais leur cavalerie (q) renverse celle des Prussiens : l'infanterie de ceux-ci (o) s'avançoit (r) pour lui donner les moyens de se rallier , lorsque la cavalerie de Haddick charge dix ou douze fois les bataillons prussiens sans pouvoir les rompre. Soutenus à propos par les dragons (s) , ils font perdre du terrain à l'ennemi , et lui prennent onze pieces de canon. Les Autrichiens repoussent les Prussiens , reprennent leur canon et cinq pieces de plus.

Tandis que les hussards de Haddick (t) attaquent derriere Stroischen ceux de Finck (u) , qui les renversent et les poursuivent , et que deux bataillons prussiens (v) , postés près de

Lotthayn, font un feu très vif sur la cavalerie autrichienne, et moderent sa poursuite, des pandours pénètrent dans le village; le colonel Schenckendorf en se retirant y met le feu et les en chasse ainsi. Le général Finck fait avancer l'infanterie (*n*) qui soutenoit les redoutes, et la dispose (*x*) de manière à empêcher l'ennemi de se rapprocher de Lotthayn. La nuit fait cesser le combat, et chacune des deux armées reste dans sa position. Fink réoccupe son premier poste (*a*) que le duc des Deux-Ponts juge inattaquable. L'avantage du combat ne peut être contesté aux Prussiens, qui malgré une grande infériorité en nombre ne purent être forcés. Ils eurent mille ou douze cents hommes tués ou blessés, perdirent quatre pièces de canon et un étendard, et firent environ quatre cents prisonniers. Les Impériaux et les Autrichiens eurent treize cents hommes et près de neuf cents chevaux tués ou blessés. L'armée impériale resta le 22 près de Neustat, et se replia le 23 sur Wilsdruf où le général Haddick la rejoignit.

Le maréchal Daun jugeant que le prince Henri alloit joindre le général Finck, et chasser les Impériaux de la Saxe, décampe de Bautsen le 28, prend la route de Dresde, passe l'Elbe le 29, et campe à Kesselsdorf. Le 3 d'octobre, le prince

1759. Henri traverse le fleuve à Torgau, et marche le 4 à Strehlen, où il joint Finck, qui, le 1^{er}, avoit décampé de Meissen à l'approche de Daun : celui-ci se poste le 6 à la vue des Prussiens.

Les Autrichiens et les Russes n'avoient pu convenir d'un plan d'opérations. Les derniers vouloient même repasser l'Oder ; et le maréchal Daun ne put les en empêcher qu'en faisant partir, le 15, le lieutenant général Campitelli avec un détachement de douze mille hommes, destiné à renforcer le maréchal de Soltikof, qui s'avança le même jour à Guben. Il projetoit d'assiéger Glogau : et Frédéric, à qui il ne reste que vingt-quatre mille hommes, se résout à tout risquer pour empêcher cette entreprise ; mais comme il falloit pour cela rentrer en Silésie, le monarque quitte Luben le 17, et arrive le 21 près de Sagan. Les Russes font d'abord plusieurs mouvements qui n'ont d'autre objet que la facilité des subsistances, et campent le 23 à Freystadt. Le roi marche le même jour à Neustadel pour se mettre en mesure de couvrir Glogau. Le maréchal de Soltikof s'avance le 25 à Beuthen, toujours côtoyé par les Prussiens : il passe l'Oder la nuit du 30 au 1^{er} d'octobre, et campe le 7 à Gros-Ostein. Frédéric avoit traversé lui-même le fleuve le 3 à Glogau avec une partie de ses troupes qui se

retranchent sur la rive droite vis-à-vis de la place, contre laquelle l'ennemi ne peut rien entreprendre. Le roi vient le même jour passer l'Oder à Koben ; et prenant son camp à la droite du fleuve, il retient ainsi les Russes derrière la rivière de Bartsch, qu'ils tentent vainement de passer le 22 près de Hernstadt : Frédéric les prévient encore, en venant camper derrière cette ville, dont ils ne peuvent s'emparer ; mais ils y jettent des bombes, et la réduisent en cendres. Le maréchal de Soltikof, mécontent des Autrichiens, et éprouvant des difficultés pour subsister, rentre le 26 en Pologne, et met bientôt son armée en quartiers d'hiver le long de la Vistule. Le général Laudon regagne les états autrichiens, et distribue ses troupes dans la haute Silésie, et sur les frontières de Moravie.

L'armée de l'Empire étoit près de Dresde, et le maréchal Daun ne cessoit d'inquiéter le prince Henri, qui, le 16, se replie à Torgau où il avoit ses magasins ; il ne vouloit rien risquer avant l'arrivée d'un renfort de treize mille hommes que le roi lui envoyoit de Silésie. Daun le suit le lendemain, et détache, le 22, le prince d'Aremberg sur les derrières des Prussiens, pour leur couper la communication de Wittenberg. Le prince Henri détache à son tour les majors

généraux Wunsch et Rebentisch, qui atteignent, 1759. le 29, le prince d'Aremberg près de Pretsch, et l'obligent de se retirer avec perte de douze cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Le 4 de novembre, Daun commence à se rapprocher de Dresde, et le prince Henri le suit en côtoyant la rive gauche de l'Elbe.

On regrette que les bornes de cet ouvrage obligent à ne rapporter les faits qu'en masse; car il eût été fort instructif de présenter les détails des opérations du prince Henri, qui déploya les plus grands talents pendant cette campagne. Avec une armée très foible, il contint le maréchal Daun, qui ne put, malgré son extrême supériorité en nombre, ni déranger ses desseins, ni même se préserver de quelques échecs. Les vrais connoisseurs préfèrent à l'offensive ce genre de guerre, quoique moins brillant; parce que, pour donner et même pour gagner des batailles, dont le succès est souvent l'effet du hasard, il faut moins de capacité que pour résister à un ennemi nombreux avec peu de troupes et de moyens, sans essuyer des pertes: c'est ce qui élève avec raison le maréchal de Turenne au-dessus de presque tous les grands généraux modernes.

Le général Hulsen passe l'Elbe le 8 à quelques

lieues au-dessous de Meissen avec vingt bataillons et quarante-trois escadrons, envoyés par le roi, et renforce le prince Henri. Le monarque, à peine rétabli d'une indisposition, arrive lui-même le 11 à Torgau, et joint son frere. Daun, déterminé à ne pas combattre, prend le 17 un camp inattaquable derriere le ravin de Plauen : position qui couvroit Dresde. Frédéric s'avance le même jour à Wilsdruf, et fait occuper Kesselsdorf par un détachement aux ordres du général Ziethen. Le général Kleist avec mille chevaux pénètre en Bohême par Toplitz, et ruine quelques magasins autrichiens. Mais le maréchal Daun reste immobile dans le camp de Plauen, soutenu par l'armée de l'Empire cantonnée aux environs de Pirna, et renvoie en Bohême ses malades et ses bagages superflus.

Le roi regarde ces arrangements comme les préparatifs d'une retraite ; et pour l'accélérer, il détache le 18 le général Finck avec vingt bataillons et trente-six escadrons, et lui ordonne de se rendre par des détours à Maxen, sur les derrieres du camp de Daun, afin de le resserrer près de Dresde, et de l'obliger de rentrer en Bohême. Finck arrive le 18 dans son poste (a), où il étoit sans soutien. Une partie de l'armée autrichienne suffisant pour garder le

Combat de
Maxen.
Planche 15,
n^o. 1.

==== camp de Plauen , et pour tenir le roi en échec
1759. près de Wilsdruf et de Kesselsdorf, Daun fait
marcher le 19 vingt-cinq mille hommes sur Dip-
poldiswalde , pour attaquer le lendemain Finck
en queue (*b*) , tandis qu'un corps de Croates (*c*)
tombera sur sa gauche, l'armée de l'Empire (*d*)
venant de Pirna sur sa droite, et que le général
Brentano (*e*) se présentera de front.

On assure que Finck auroit pu éviter ce
péril imminent , en se repliant par un détour sur
Glashutte , et ensuite derriere la Mulde à Frey-
berg ; ou en échappant à l'armée (*d*) de l'Em-
pire postée près de Dohna , afin de gagner la
Bohême , et de rentrer en Saxe par Basberg ou
par un autre passage. Mais blessé , dit-on , d'un
propos du roi , il prend la résolution téméraire
d'attendre à Maxen les ennemis cinq fois plus
forts que lui. Il oppose le général Wunsch (*f*) à
l'armée de l'Empire pour lui disputer le passage
du ravin de Dohna , et poste le major général
Platen (*g*) près de Rheinhartsgrima pour en
défendre les défilés. Daun les passe néanmoins
le 20 en quatre endroits , et prend Platen en
queue (*h*) : celui-ci , pour n'être pas coupé ,
se retire , et se poste (*i*) près de Hausdorf. Les
Autrichiens (*k*, *l*) placent leur artillerie sur les
hauteurs , derriere ce village et près de Schlaue ,

battent les deux flancs de Platen, qui se replie sur Maxen, que Finck environne de ses troupes (a) rangées en croissant. 1759.

Le maréchal Daun fait garnir les hauteurs d'une grande quantité d'artillerie (κ, m). Le général Brentano (e) et l'armée de l'Empire (d) s'avancent, et canonnent vivement pendant deux heures les Prussiens, dont l'artillerie, beaucoup moins nombreuse, ne produit que peu d'effet sur ces différents corps dispersés dans une grande étendue de terrain; et elle est même bientôt démontée par celle de l'ennemi, dont le feu se concentre à Maxen, qui est incendié. Les grenades d'obusiers font sauter plusieurs chariots de munitions, et portent le ravage dans le parc d'artillerie (n). Le désordre se communique à l'infanterie, et les grenadiers autrichiens (o) chassent enfin les Prussiens des hauteurs de Maxen.

Finck tente de prendre une nouvelle position à Schmorsdorf (p); mais Daun (q) se réunit à Brentano (e), coupe quelques bataillons (r), s'empare de l'artillerie qu'ils ont abandonnée, et vers la nuit les Prussiens (s) sont poussés jusqu'à Falkenhain, où Wunsch (f) se soutenoit encore contre l'armée de l'Empire.

La nuit du 20 au 21, Finck cherche à sortir

1759.

de sa position. Mais environné de toutes parts, il se rend le lendemain prisonnier de guerre avec toutes ses troupes. Elles consistoient avant l'action en plus de dix-neuf mille hommes, dont environ quatre mille furent tués, et quinze mille, au nombre desquels on comptoit neuf généraux et près de cinq cents officiers, pris avec soixante-dix piéces de canon, quatre-vingt-seize drapeaux et vingt-quatre étendards. Cette brillante victoire ne coûta aux Autrichiens et aux Impériaux qu'environ quinze cents hommes tués ou blessés. Le roi, très mécontent du général Finck, fit examiner sa conduite par un conseil de guerre, qui le condamna à deux ans de prison : après avoir subi son arrêt, il entra au service de Danemack.

Le 3 de décembre, l'armée de l'Empire se met en mouvement pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Franconie.

Combat de
Kolen.
Planche 14,
n^o. 2.

Le roi de Prusse, malgré l'impossibilité d'avoir un pont sur l'Elbe qui étoit couvert de glaces, posta près de Kolen, à la rive droite du fleuve, presque vis-à-vis de Meissen, dix bataillons et mille chevaux (a), aux ordres du major général Diereck, à qui il enjoignit d'empêcher, autant qu'il pourroit, les Autrichiens de s'étendre en Lusace. Le maréchal Daun, encouragé par le succès de la journée de Maxen,

résolut de faire enlever ce détachement, à une lieue duquel il fit cantonner, le 1^{er}, le général Beck avec des forces à-peu-près égales. Diereck juge que cet arrangement n'a d'autre objet que de l'observer, et ne conçoit aucune inquiétude. 1759.

Le 3 vers le soir, Beck se met en mouvement pour se porter sur les derrières des Prussiens, en même temps qu'un corps de grenadiers (*b*), de cuirassiers, et d'autres troupes (*c*), partis de Dresde, les environnent. Diereck se trouvant sans communication avec l'armée du roi, et sans espoir d'être renforcé, replie les troupes (*a*), qui se mettent en bataille (*b*) derrière Kolen sur des hauteurs vis-à-vis de Meissen, protégées à droite et à gauche par le général Itzenplitz, que le roi envoyoit au secours de Diereck avec un corps et de l'artillerie (*e*), qu'il posta sur la rive gauche de l'Elbe, au-dessus et au-dessous de Meissen. A l'approche des troupes de Beck (*f*) qui coupent à Diereck le chemin de Torgau, il est rejoint par quelques détachements (*g*) cantonnés sur ses derrières. Les grenadiers autrichiens (*b*) avancent (*h*) pour attaquer de front, en même temps que les troupes (*c, f*) se préparent à tomber de leur côté sur l'ennemi; mais la nuit qui survient avant que le général

Beck ait achevé ses dispositions, l'oblige à remettre l'attaque au lendemain.

1759.

Les Prussiens (e) en profitent, pour faire passer, avec des travaux incroyables, de la rive gauche à la rive droite de l'Elbe, à travers les glaces, des bateaux qui transportent à Meissen une partie des troupes de Diereck. Le lendemain 4, ce général attaqué, avec ce qui lui reste, par des forces trop supérieures pour leur résister, est obligé de se rendre à discrétion avec quinze cents hommes. Il en avoit eu environ quatre cents de tués, sans compter les noyés; car plusieurs bateaux furent coulés à fond par les glaces et par l'artillerie autrichienne qui tira pendant presque toute la nuit. Tous les équipages furent pris ainsi que huit pieces de canon : le surplus avoit été jeté dans l'Elbe. On croit pouvoir évaluer la perte des Prussiens à deux mille cinq cents hommes : environ deux cents Autrichiens furent tués ou blessés.

Ce nouvel échec, très sensible au roi, n'influe pourtant en rien sur sa situation : il conserve toute la Saxe à l'exception d'un petit district autour de Dresde. Le monarque avoit le plus grand intérêt de reprendre cette capitale, et de chasser les Autrichiens de l'électorat : il n'attendoit que leur retraite en Bohême, pour com-

mencer le siege; et comme il lui falloit des forces considérables pour l'entreprendre et pour le couvrir, il s'étoit fait joindre par un grand nombre de recrues et par toutes les troupes qu'il jugea moins nécessaires ailleurs; il demanda même du renfort au prince Ferdinand de Brunswick, qui détacha de l'armée anglo-hanovrienne opposée aux François, le prince héréditaire de Brunswick son neveu, avec l'infanterie hessoise et la cavalerie angloise, formant un corps d'environ quinze mille hommes, et trente pieces de canon. Ces troupes prirent leur route par la Thuringe, se dirigeant sur Erfurt et Weimar: elles arriverent à Kemnitz en Saxe le 25 de décembre, et furent cantonnées près de cette ville et de Freyberg. Frédéric parvint ainsi à réunir plus de quatre-vingts mille hommes aux environs de Dresde. Le maréchal Daun, convaincu de l'importance de cette place, avoit résolu de ne pas s'en éloigner, et de conserver la position de Plauen; mais comme la rigueur de la saison auroit mis ses troupes hors d'état de rentrer en action au printemps, il partagea son armée en trois divisions, dont la premiere campoit, tandis que la seconde se reposoit à Dresde, et que la troisieme cantonnoit entre cette place et Pirna: elles se relevoient succes-

1759. sivement toutes les vingt-quatre heures. La plus grande partie des forces prussiennes occupoit, près de Wilsdruf et de Kesselsdorf, des cantonnements distribués de maniere qu'elle pouvoit se rassembler en peu d'heures. Les deux armées passerent l'hiver dans cette situation.

Les Suédois opérèrent plus librement quand le général Kleist alla joindre le roi après la bataille de Francfort. L'armée suédoise, rassemblée dans le camp de Loitz, en part le 21 d'août, et se porte à Anclam dont elle s'empare : elle se remet en mouvement le 21 pour tenter de pénétrer dans le Brandebourg, et être en mesure de joindre les Autrichiens et les Russes, s'ils y entroient eux-mêmes. Un détachement se présente devant Uckermund, qui lui est rendu par capitulation. Le 30, le général Lantingshausen se remet en marche, et va camper aux environs de Paswalck. Les Suédois forcent, le 2 de septembre, le lieutenant colonel Preuss dans le fort de Penemunde, et le font prisonnier avec deux cents quarante hommes. Le 10, le général major Karplan s'empare avec ses galeres de neuf bâtimens prussiens armés de canons, qui gardoient l'embouchure de l'Oder, nommée le Gros-Haff. Le lieutenant général comte de Fersen se rend maître de Wollin le 16, y fait

prisonnier le 18 le lieutenant colonel Schafstadt avec sept cents hommes. Les Suédois occupent, le 28, le fort de Schwine, défendu par quatre cents cinquante hommes, qui se rendent prisonniers : l'armée de Lantingshausen s'étoit avancée à peu de distance de Prenzlou. 1759.

Le général Manteufel, détaché par le roi avec quelques troupes, part de Berlin le 23, renforce son corps avec tous les soldats convalescents qu'il peut tirer des hôpitaux de Berlin et de Stettin, et chasse le 30 de Prenzlou les postes avancés des Suédois, dont l'armée campe à Paswalck. Il y eut pendant le mois d'octobre entre les deux partis plusieurs actions particulières peu importantes. Enfin, le 5 de novembre, le général Lantingshausen, qui campoit à Anclam, mit son armée en quartiers d'hiver dans la Poméranie suédoise; et bientôt après, le général Manteufel envoya en Saxe une partie de ses troupes pour renforcer le roi, affaibli par l'échec de Maxen.

Manteufel, ayant rassemblé un corps d'environ cinq mille hommes, se dispose à attaquer les quartiers des Suédois : il passe la Pene le 20 de janvier, repousse leurs postes avancés, fait quelques prisonniers, et se porte sur Gripswald. Le général Lantingshausen rassemble aux en- 1760.

1760. virons une partie de ses forces, et marche le 23 aux Prussiens, qu'il attaque à deux lieues de la ville : la nuit suspend le combat, et ils se replient sur Anclam, où ils rentrent le 24 au soir. Lantingshausen les suit, arrive le 25 devant la ville, et feint le 27 de se retirer ; mais il revient sur ses pas, attaque Anclam le 28 au point du jour, et se rend maître d'un fauxbourg. Manteufel reçoit trois blessures et rentre dans la ville ; un bataillon suédois l'y suit et le fait prisonnier. Lantingshausen, satisfait de cet avantage, renvoie ses troupes dans leurs quartiers, et retourne à Gripswald. Cette expédition lui coûtoit environ trois cents hommes, et seize cents aux Prussiens, dont le général Stutterheim prit le commandement. Trop foible pour former aucune entreprise, il se borne à observer les Suédois.

CINQUIEME CAMPAGNE,

1760.

Combat de Landshut ; siege de Dresde ; prise de Glatz ; bombardement de Breslau ; bataille de Lignitz ; combat de Strehlen ; prise de Torgau , de Wittenberg et de Berlin ; bataille de Torgau.

LES rois d'Angleterre et de Prusse proposent de nouveau un accommodement à la cour de Pétersbourg : l'impératrice Élisabeth s'y refuse. La France penche à conclure une paix particuliere avec l'Angleterre ; mais les autres ennemis de Frédéric concerterent un plan d'opérations, d'après lequel les Russes, renforcés par un corps autrichien, devoient pénétrer en Silésie, tandis que le maréchal Daun avec la grande armée de l'impératrice reine, et le prince des Deux-Ponts avec celle de l'Empire , couvriroient d'abord Dresde, tenteroient ensuite de s'emparer de la Saxe, et d'envahir de toutes parts la Marche électorale. Les Wirtembergeois , sous les ordres de leur duc, les Suédois, et un corps russe commandé par le général major comte de Tottleben, de

1760.

voient concourir à l'exécution de ce projet. La
1760. flotte combinée russe et suédoise fut destinée au
siege de Colberg.

Frédéric complete ses armées, et renvoie, en février, la cavalerie angloise et l'infanterie hessoise à l'armée du prince Ferdinand de Brunswick, en Westphalie.

Le roi se détermine à partager la plus grande partie de ses troupes en deux armées principales. La première d'environ cinquante mille hommes, destinée sous ses ordres à faire face au maréchal Daun; la seconde, commandée par le prince Henri, et forte de trente-huit à quarante mille hommes, avoit pour objet de s'opposer aux Russes. Indépendamment de ces deux armées, Frédéric se proposoit d'avoir au besoin des corps particuliers en Silésie, en Saxe, dans les Marches de Brandebourg et vis-à-vis des Suédois.

Le maréchal Daun couvre Dresde sur la rive gauche de l'Elbe, et le général d'infanterie comte de Lascy s'étoit posté pour le même objet sur la droite du fleuve. Le roi assemble ses troupes le 26 d'avril entre Meissen et Nossen. Il y laisse le général Hulsen avec quatorze mille hommes pour contenir Daun, qui en avoit près de cent mille, et passe l'Elbe au-dessous de

Meissen, la nuit du 14 au 15 de juin, pour attaquer Lascy, qui se replie sur Dresde. Le 22, l'armée de l'Empire, qui arrivoit de la Franconie aux ordres du prince des Deux-Ponts, campa à Plauen près de cette capitale. 1760.

Le général Laudon ayant forcé en mars le général Goltz d'évacuer la haute Silésie, fait resserrer Glatz le 14 de juin par un détachement de son armée, forte de quarante mille hommes : il feint ensuite de vouloir attaquer Neisse et Schweidnitz. Le lieutenant général Fouquet, campé près de Landshut avec un corps d'environ quatorze mille hommes, avoit quitté ce poste le 5 pour aller couvrir Breslau, qui lui parut menacé par les Autrichiens. Leurs manœuvres le déterminent à revenir sur ses pas ; et, le 17, il réoccupe le camp retranché de Landshut (*a*), afin de conserver par la Bohême une communication avec Glatz, et de pouvoir faire lever ou du moins rendre difficile le siege de cette place. Laudon, dans la nécessité de déposter le général prussien, l'attaque le 23 avec cinq corps séparés. Le lieutenant général Wolfersdorf (*b*) dirige son attaque le long de la riviere de Bober par Reichhennersdorf (*c*), Janus (*d*) s'avance de l'autre côté du village (*e*), et Geisruck (*f*) le long de celui de Zieder (*g*). Le général major Muffling (*h*) et

Combat de
Landshut.
Planche 15,
no. 2.

1760. Laudon (*i*) enveloppent les Prussiens postés avec de grands intervalles sur les hauteurs de Buch, et les chassent par Nieder-Zieder. Laudon détache sa cavalerie (*κ*) derriere Landshut pour leur couper la retraite à Schweidnitz et à Breslau. Les Prussiens, après un combat opiniâtre de sept heures, sont enfin chassés de leurs retranchements, et poussés (*l*) jusqu'au Bober entre Landshut et Breitenau. Fouquet, suivi de sa cavalerie (*m*), se fait jour à travers les ennemis; mais il est blessé et fait prisonnier avec presque tout le reste de l'infanterie (*n*). Quelques foibles débris de son corps joignent le général Ziethen près de Breslau.

Plus de huit mille Prussiens furent pris avec soixante-neuf pieces d'artillerie, trente drapeaux, deux étendards et une paire de timbales. Les Autrichiens eurent trois mille hommes tués ou blessés.

Le roi marche vers la Silésie le 2 de juillet, pour faire croire au maréchal Daun qu'il veut dégager Glatz. Le général autrichien se met en mouvement le 3 avec l'espérance de le prévenir, et fait poursuivre son arriere-garde par le comte de Lascy. Daun ayant pris le change, et s'étant éloigné de Dresde, Frédéric décampe de Klein-Bautsen le 8, retourne brusquement sur ses pas,

oblige Lascy à se réfugier sous le canon de ~~=====~~
 Dresde , charge le lieutenant général prince de 1760.
 Holstein avec douze mille hommes de bloquer
 cette place à la rive droite de l'Elbe , passe ce
 fleuve au-dessus de Meissen avec le reste de
 ses forces , joint le général Hulsen , repousse
 jusqu'à Pirna le corps de Lascy et l'armée de
 l'Empire , s'empare le 13 des fauxbourgs de
 Dresde et des postes voisins , resserre la place
 de tous côtés , et fait sommer le général Maquire
 qui y commande de la lui remettre : sur son
 refus , il tente de l'emporter d'emblée ; mais il
 est repoussé , et prend la résolution d'en faire le
 siege dans les formes. La grosse artillerie arrive
 de Meissen et de Torgau , et , le 17 , quatre batte-
 ries commencent à tirer avec la plus grande vi-
 vacité. Le maréchal Daun , qui se rapprochoit
 précipitamment de Dresde , arrive le 18 à la
 vue de cette capitale , et force le même jour le
 prince de Holstein à repasser l'Elbe. Le roi fait
 brûler le 20 les fauxbourgs de Wilsdruf et de
 Pirna. Le 21 , Daun introduit du secours dans
 la place , et la garnison fait avec succès une sortie
 le lendemain. Frédéric leve le siege , et se retire
 le 29 à Kesselsdorf.

Le lieutenant général Draskowitz et le général
 major Gribeauval ouvrent la tranchée devant

==== 1760. Glatz la nuit du 20 au 21 : le corps de Draskowitz étoit de quinze mille hommes. Le 26, les Autrichiens prennent d'assaut la forteresse supérieure. Le colonel d'O leur remet aussitôt la ville, et se rend à discrétion avec deux mille cinq cents hommes. La place renfermoit des amas considérables de subsistances et de munitions de guerre, et deux cents trois canons, mortiers ou obusiers.

Les troupes légères russes aux ordres du général Tottleben surprennent, le 22 de février, la ville de Schwedt, où le prince Eugene de Wirtemberg, qui n'étoit pas encore rétabli des blessures reçues à la bataille de Cunersdorf, est enlevé. Tottleben fait ensuite des courses jusqu'en Poméranie. En avril, le lieutenant général Forcade, avec quelques troupes prussiennes, le repousse; mais s'étant renforcé, il revient sur ses pas en juin, et oblige Forcade à la retraite.

Le prince Henri, destiné à contenir les Russes, avoit rassemblé au commencement de mai son armée près de Sagan; il se met en mouvement, arrive le 17 de juin à Francfort, y passe l'Oder, s'approche de la Warta, et campe à Meseritz. L'armée russe, forte de soixante mille hommes de troupes réglées, et d'environ sept mille de troupes irrégulières, est rassemblée le 18 de

juillet à Posen ou Posnanie, d'où, conséquemment au plan concerté avec la cour de Vienne, 1760.
elle se met en marche le 26, se dirigeant sur Breslau, précédée d'une avant-garde d'environ treize mille hommes aux ordres du lieutenant général comte de Czernischew. Le général Laudon, dont le corps étoit destiné à se combiner avec les Russes, arrive le 27 aux environs de Breslau, qu'il investit le 31, et somme le général major Tauenzien de lui remettre cette ville : sur son refus, il la fait bombarder. Le prince Henri, ayant pénétré le projet des alliés, se met en mouvement le 30, se porte sur Glogau, y passe l'Oder, et marche le 4 d'août à Neumarck. A son approche, le général Laudon qui avoit commencé le siege de Schweidnitz le 1^{er}, le leve le 3, et se replie dans les environs de cette place. Le prince Henri campe le 5 près de Breslau. L'armée russe étoit arrivée la veille à Militsch sur la frontiere de Silésie, à quelques lieues de Breslau. Le comte de Soltikof, d'abord déconcerté par l'arrivée du prince Henri et la retraite du général Laudon, s'approche cependant de Breslau, campe près d'Auras le 9, et y fait jeter le lendemain des ponts sur l'Oder, qu'un détachement traverse pour les couvrir. Le prince Henri campe le 12 à la vue de ce corps.

1760. Le 14, l'avant-garde russe, forte alors d'environ vingt-quatre mille hommes, passe le fleuve pour faciliter la jonction de Soltikof avec Laudon.

Le roi, qui avoit marché la nuit du 30 au 31 de juillet des environs de Dresde au-dessous de Meissen, sentant la nécessité de se porter en Silésie où les Russes pouvoient se réunir aux Autrichiens, et accabler l'armée du prince Henri, laisse à la gauche de l'Elbe le général Hulsen avec douze mille hommes au plus pour observer l'armée de l'Empire, campée près de Dresde, passe le fleuve le 1^{er} d'août avec le reste de ses forces au nombre d'environ quarante mille hommes, et se dirige sur Buntzlau par Grossenhayn et Königsbruck. Le maréchal Daun, ayant prévu le mouvement de Frédéric, avoit campé le 1^{er} à Bischofswerdâ. Le 3, il s'avance à Bautzen : il lui falloit deux marches de moins qu'aux Prussiens pour se rendre en Silésie, il les y devance, et campe le 6 entre Liebenthal et Lowenberg. Le roi arrive à Buntzlau avec deux mille chariots, dont il n'avoit pas perdu un seul, quoique les généraux Beck et Lascy l'eussent côtoyé et harcelé pendant presque toute sa marche. Daun campe le 9 à Goldberg. Le monarque, qui projetait d'occuper lui-même

ce poste, marche le 10 jusques derriere Lignitz (a). Lascy et Beck devoient envelopper une ^{1760.} de ses ailes, tandis que Daun, qui se poste à sa vue, l'attaqueroit de front, et que Laudon ^{Bataille de Lignitz. Planche 16, n^o. 1.} tenteroit de le prendre à revers. Les deux armées emploient plusieurs jours à divers mouvements peu importants; enfin, la veille du jour fixé pour l'exécution du projet des Autrichiens, le roi, voyant le danger imminent qu'il court, prend la résolution de tomber sur un de leurs corps, et de l'accabler avant que les autres puissent le secourir. La nuit du 14 au 15, il fait entretenir les feux des grand'gardes de son camp (a) par des paysans, traverse Lignitz, gagne les hauteurs de Pfaffendorf, oppose le général Ziethen avec une partie de ses forces (b) au maréchal Daun, à Beck et à Lascy, et attend avec le surplus (c) l'arrivée de Laudon, qui avoit déjà levé son camp de Ieskendorf (d), et se portoit (e) sur Lignitz. Frédéric détache le 15 à deux heures du matin des patrouilles, pour reconnoître sa marche; averti de son arrivée, il se met en bataille (c) entre Humel et Panten.

Laudon, trompé par les feux entretenus dans le camp (a) que le roi venoit de quitter, prend les troupes qu'il rencontre pour de simples partis, avance avec quelques bataillons pour les

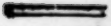
repousser, et fait suivre le reste de ses forces.
1760. Mais une vive canonnade (*f, g*) qui commence à la pointe du jour le désabuse. Il découvre la plus grande partie de l'armée du monarque en bataille devant lui. Il avoit dix-huit mille hommes et cent cinquante pieces de canon ; trop engagé pour pouvoir se retirer, il fait avancer sa cavalerie (*h*), que celle des Prussiens (*i*) renverse au premier choc. Son infanterie étoit à peine formée sur plusieurs lignes (*κ*), que le roi l'attaque vivement, la renverse, l'oblige à repasser la Katzbach, s'avance jusqu'à Binowitz (*l*), et remporte ainsi une victoire aussi éclatante que facile.

Daun (*m*), Lascy (*n*) et Beck (*o*) s'étoient aussi portés pendant la nuit sur le camp prussien (*a*) : mais ils le trouvent abandonné ; et entendant une forte canonnade derriere Lignitz, ils perdent, à dissenter et à faire de nouveaux arrangements, le temps qu'il falloit au roi pour battre Laudon qui se retire à Striegau, et pour s'étendre (*b, c, l*) dans une position que le maréchal Daun juge trop avantageuse pour l'attaquer. Les Autrichiens eurent environ quatre mille hommes tués ou blessés et deux mille faits prisonniers. Ils abandonnerent cinquante-quatre pieces de canon, et enleverent quelques

drapeaux aux Prussiens, qui leur en prirent vingt-trois. Ceux-ci eurent deux mille hommes tués ou blessés. 1760.

Le roi marche, le même jour 15, à Prachwitz, et le lendemain 16 à Neumark, pour se réunir au prince Henri près de Breslau et en éloigner les Russes. L'échec que les Autrichiens venoient de recevoir détermina le comte de Czernischew à repasser l'Oder, à replier ses ponts le 15, et à rejoindre l'armée, qui partit, le lendemain 16, d'Auras, et, après plusieurs marches, occupa le 25 le camp de Herrenstat. L'objet du maréchal de Soltikof, en se portant vers le bas Oder, étoit d'opérer dans cette partie une diversion, qui obligeât le roi et le prince Henri de se séparer. Ce dernier avoit passé l'Oder, et campé à Trebnitz. Il envoie le 27 à Glogau un corps de dix mille hommes, aux ordres du général Goltz pour observer les Russes, repasse l'Oder, joint à Lissa le roi, qui en part le 29 pour s'approcher du maréchal Daun, qui avoit rassemblé les corps de Laudon, de Lascy et de Beck, et marché le 16 à Striegau : il se posta le 17 près de Schweidnitz qu'il vouloit assiéger. Le roi campe lui-même le 30 à Koltschen à peu de distance de la place et des Autrichiens.

Le prince des Deux-Ponts, voulant éloigner

 de Dresde les Prussiens commandés par le lieutenant général Hulsen, décampe, le 13, de Plauen et marche vers Meissen, dont il prend possession le 14. Il s'attache ensuite à couper les communications du général Hulsen, qui se retire le 17 à Strehlen dans un camp retranché (a), occupé la campagne précédente par le prince Henri. Le lendemain 18, l'armée de l'Empire campe (b) à Riesa. La nuit du 19 au 20, elle se porte (c) en avant de Merzdorf et de Canitz, en même temps que les corps (d) du comte de Guasco, (e) du général Klefeld et (f) du prince de Stolberg, s'approchent d'une partie considérable des troupes prussiennes (g), postée par Hulsen à la droite des retranchements, sur une hauteur appelée le Durenberg. Les généraux Klefeld (h) et Stolberg (i) repoussent les corps avancés (κ) des Prussiens, et attaquent ceux-ci (g), tandis que Guasco (d) s'établit (l) dans d'anciens retranchements prussiens, qu'il occupe ensuite en avant une autre position derrière Glauschwitz et Liebschutz, que la plus grande partie de l'armée de l'Empire se met en bataille (m) pour inquiéter le camp (a) de Hulsen, et l'empêcher de dégarnir sa gauche pour renforcer sa droite (g), et que l'avant-garde ennemie (n) fait une fausse attaque (o),

Combat de
 Strehlen.

Planche 17.

pour occuper les troupes (*p*) que le général prussien a laissées dans cette partie. Sa ligne (*g*) 1760. est forcée de se replier successivement dans deux nouvelles positions (*q*, *r*). Hulsen, qui avoit opposé aux ennemis la plus vigoureuse résistance, veut se maintenir dans son camp, et fait même brûler les villages de Leckwitz et de Klein-Rugeln, qui peuvent en favoriser l'approche; mais les troupes contre lesquelles il vient de combattre, faisant des mouvements qui paroissent indiquer le projet de se porter sur ses derrières, et de lui couper le chemin de Torgau où il avoit ses magasins, il sent la nécessité de s'y retirer. Sa cavalerie (*s*), qui avoit tourné les hauteurs pendant qu'il se replioit (*r*) sur son camp (*a*), tombe sur celle de l'ennemi (*t*), la renverse sur l'infanterie qui l'avoisine, et ouvre ainsi le passage à Hulsen, qui se met aussitôt en marche (*u*) pour gagner Torgau, où il arrive sans avoir pu être entamé. Le prince des Deux-Ponts fait occuper à l'armée de l'Empire (*x*) le camp que les Prussiens viennent de quitter. Les deux partis eurent chacun environ dix-huit cents hommes tués ou blessés.

Le 22, le prince des deux-Ponts campe près de Torgau à la vue des Prussiens dont il juge la position inattaquable : il passe l'Elbe le 24 et

1760. le 25 pour menacer Wittenberg et les Marches de Brandebourg, et obliger ainsi le général Hulsen à décamper. Ces démonstrations restant sans effet, l'armée de l'Empire repasse l'Elbe le 30.

Le duc de Wirtemberg s'étoit engagé à agir en personne de concert avec l'armée de l'Empire. Les troupes de ce prince consistoient en douze bataillons, vingt compagnies de grenadiers, quinze escadrons et trois cents chasseurs : ce corps, d'environ douze mille hommes, prit la route de Smalkalden à travers la Franconie et la Thuringe, et arriva le 21 à Gotha, d'où il se dirigea sur Mersebourg et Halle sur la Saale, d'où le duc de Wirtemberg envoya, le 10 de septembre, sommer Leipzig. Le prince des Deux-Ponts dépêcha le 15 le général Haddick pour concerter avec lui les moyens d'obliger les Prussiens à s'éloigner de Torgau. Le duc s'avança le 22 à Bitterfeld, d'où il s'approcha le lendemain des derrières du poste de Hulsen, en même temps qu'un corps de l'armée de l'Empire se portoit vers Torgau par la rive droite de l'Elbe, et que d'autres détachements se disposoient de manière à envelopper le camp prussien. Le prince des Deux-Ponts se mit le 26 en mouvement vers Torgau avec toutes ses forces. Alors Hulsen, craignant d'être attaqué de tous côtés, passa

l'Elbe avec la plus grande diligence , et alla ~~camper~~ camper en avant de Wittenberg , qu'il couvrit 1760.
à la droite du fleuve. Le général major Normann ,
qu'il avoit laissé dans Torgau , fut obligé de se
rendre prisonnier de guerre le 27 avec environ
deux mille cinq cents hommes.

L'armée suédoise (forte de vingt - trois ba-
taillons et de quarante-deux escadrons) , com-
mandée par le général baron de Lantingshausen ,
passe la Pene le 17 d'août. Les Prussiens ,
postés au - delà de cette rivière , au nombre
d'environ cinq mille hommes , sous les ordres
du général Stutterheim , se replient sur Dem-
min. Les Suédois se dirigent eux-mêmes sur
cette place , qui est évacuée à leur approche.
Ils campent le 21 à Schmarsow en avant de
Demmin , et s'avancent ensuite à Strasbourg.
Le 3 de septembre , Lantingshausen fait atta-
quer par le général Ehrenschwerdt la ville de
Paswalck que les Prussiens abandonnent après
quelque résistance , et Stutterheim se retire
sur Prentzlow. Les Suédois campent le même
jour entre cette ville et Paswalck. Le 6 , ils
se partagent en deux corps , dont l'un se porte
par la rive droite de l'Ucker sur Prentzlow ,
tandis que l'autre s'avance par la rive gauche.
La ville est attaquée et forcée , et les Prussiens

se retirent précipitamment à Templin et Zedernick, où ils reçoivent un renfort d'environ deux mille hommes. Lantingshausen campe à Prentzlow, où il est retenu par la difficulté des subsistances. Il y avoit eu entre les deux partis plusieurs combats particuliers, dans lesquels le général prussien Belling se distingua.

Le vice-amiral Mischukof arrive devant Colberg avec la flotte combinée russe et suédoise au nombre de ving-neuf bâtimens, débarque des troupes, qui joignent le major général Demidow, arrivé de Prusse avec six mille hommes, et la place est resserrée par terre et par mer, le 29 d'août. Le général Goltz détache de Glogau, pour délivrer Colberg, le général Werner, qui s'en approche avec la plus grande rapidité, surprend les Russes qui s'étoient déjà emparés d'un fort, les oblige de se retirer à Coslin, et se porte ensuite vers la Poméranie antérieure, pour y retarder les opérations des Suédois.

Le roi et le maréchal Daun, qu'on a laissés aux environs de Schweidnitz, continuent à s'observer. Le monarque détache un corps d'environ dix mille hommes, qui chasse le 3, des hauteurs de Striegau, les Autrichiens commandés par le lieutenant général de Nauendorf. La nuit du 10

au 11, l'armée prussienne se porte sur Lands-
hut , pour prendre Daun en queue , et lui 1760.
couper sa communication avec la Bohême ; mais
pour l'assurer il campe à Reichenau à la vue du
roi , qui , la nuit du 16 au 17, s'ébranle par sa
gauche , tourne la droite des Autrichiens , en
côtoyant le pied des hauteurs qu'ils occupent , et
par une marche des plus hardies , et d'environ
dix lieues , dans laquelle le lieutenant général
comte Neuwied enleve même dix-sept canons
aux ennemis , Frédéric campe sur les derrières
de Daun , qui abandonne brusquement la posi-
tion de Reichenau pour lui faire face.

L'armée russe décampe de Hernstadt le 11 ;
et se dirige le long de la rive droite de l'Oder
au-dessous de Glogau. Le maréchal de Soltikof
fait jeter le 16 près de Carolath des ponts sur
le fleuve , que son avant-garde , aux ordres du
comte de Czernischew , traverse le 19. L'armée
campe le même jour à Carolath , passe l'Oder
le 26 , en même temps que Czernischew se porte
à Freystadt : le 30 , l'armée s'avance à Bobers-
berg ; et Czernischew , qui avoit marché la veille
à Guben , ordonne au comte de Tottleben de
se rendre à Besekow avec son corps particulier.
Les Russes et les Autrichiens , ne pouvant rien
entreprendre en Silésie , et voyant le roi et ses

principales forces éloignés de la Marche électo-
1760. rale , avoient concerté une entreprise sur Berlin ,
à l'instigation du marquis de Montalembert ,
officier françois employé à l'armée russe.

Tottleben arrive le 3 d'octobre devant Berlin.
Le lieutenant général Rochau commandant de la
place, excité par le vieux feld-maréchal Lehwald
et les généraux Seidlitz et Knobloch , qui y
étoient blessés , se détermine à résister avec
trois foibles bataillons de garnison. Les Russes
commencent à dix heures du soir à battre la ville
à boulets rouges , et à la bombarder : ils tentent
même de s'emparer des portes de Halle et de
Kotbus ; mais ils sont repoussés. On avoit cons-
truit de petits ouvrages en terre devant les
portes de Berlin , pour arrêter les courses des
ennemis. Les généraux qui se trouvoient dans
la ville défendirent eux-mêmes ces ouvrages.
Leur exemple ranima la garnison , et les efforts
des ennemis furent repoussés. On n'avoit ja-
mais vu un feld maréchal septuagénaire et des
lieutenants généraux blessés défendre en per-
sonne des avant-postes de cette nature. Le
prince Eugene de Wirtemberg , qui étoit en
marche pour aller joindre le général Stutter-
heim , et contenir les Suédois , revient sur ses
pas , et arrive le lendemain 4 de Templin à Berlin.

Lorsque les munitions du général Tottleben furent épuisées, il se retira sur les hauteurs de Tempelhof. Le prince de Wirtemberg s'en approche, et les Russes se replient à Kopenick, où le comte de Czernischew les joint le 5 avec douze mille hommes : alors le prince qui les observoit se retire à son tour. Tottleben avance de nouveau jusqu'à Berlin, et attaque le 17 la porte de Halle, tandis que Czernischew, qui venoit de recevoir un renfort de six régiments d'infanterie, d'artillerie et de quelques escadrons, resserre la ville d'un autre côté. 1760.

Le général Hulsen, que l'armée de l'Empire avoit déposé des environs de Wittenberg, ainsi qu'on le verra bientôt, fait prendre les devants au colonel Kleist avec toute sa cavalerie pour secourir Berlin, et il le suit avec son infanterie. Kleist s'avance sur les derrières de Tottleben, posté devant la porte de Halle, tandis que le prince Eugene et le comte Czernischew s'observent devant celle de Francfort. Hulsen arrive avec son infanterie. Mais le comte de Lascy, détaché le 28 de la Silésie par le maréchal Daun avec dix-huit mille hommes, arrive le 8, renforce les Russes, et fait sommer le même jour la ville par le général major prince de Lichtenstein. Les forces réunies des généraux prussiens,

consistant en quatorze mille hommes, ne pou-
voient résister en rase campagne aux ennemis,
qui en avoient plus de trente-six mille; et les
premiers, ne voulant pas courir les risques de
s'enfermer dans une ville trop vaste pour être
défendue avec aussi peu de troupes, et acces-
sible de toutes parts, se retirèrent pendant la
nuit vers Brandebourg par Spandau. Le 9, le gé-
néral Rochau rend Berlin, et est fait prisonnier
de guerre avec environ quatre mille hommes.

Les généraux ennemis mettent en liberté les
prisonniers autrichiens, russes, suédois, saxons
et impériaux, qui se trouvent dans la ville, dé-
truisent ou enlèvent toutes les armes et les
approvisionnements renfermés dans l'arsenal,
s'emparent des caisses royales, et se font payer
en argent ou en lettres de change un million et
demi d'écus de contribution : ils exigent en
outre des habitants une somme considérable
pour se racheter du pillage. Le général major
prince d'Esterhazy marche aussitôt vers Potsdam
avec un corps d'Autrichiens : il ruine les fonde-
ries de canons et de boulets, fait observer du
reste la discipline la plus rigoureuse, et n'exige
qu'un portrait de Frédéric et une de ses flûtes.
Mais les Cosaques, qui font des courses dans la
moyenne Marche et jusques dans le comté de

Ruppin, ravagent le plat pays, enlèvent les bestiaux, et pillent quelques maisons de plaisance du roi et de ses frères. 1760.

Le prince des Deux-Ponts attaque le 2 d'octobre le général Hulsen dans son camp en avant de Wittenberg, l'oblige à se replier vers Potsdam, le fait poursuivre par un corps assez considérable, et investit aussitôt Wittenberg, où le général major Salenmon se défend courageusement. Une partie de la ville est ruinée par l'artillerie des Impériaux, et le 14 il se rend prisonnier de guerre avec la garnison, forte de deux mille hommes au moins. Le major Keller commandant de Leipzig, craignant d'être coupé par l'ennemi, avoit évacué cette ville la nuit du 4 au 5, pour se replier sur Magdebourg. Les Prussiens étoient entièrement chassés de la Saxe.

Le général major Werner, qui venoit de faire lever le siège de Colberg, passe l'Oder, surprend, le 3, les Suédois dans les fauxbourgs de Passewalck, fait six cents prisonniers, et s'empare de sept canons. Il se porte le 12 à Treptow, d'où ses détachements pénètrent dans le Mecklenbourg, et y lèvent des contributions. La disette des subsistances oblige le général Lantingshausen de faire replier l'armée suédoise sur

1760. Anclam où elle campe le 20 : elle l'évacue le 27, marche à Gripswald, et prend ensuite des cantonnements. Il ne se passa plus d'événements importants entre les Prussiens et les Suédois, jusqu'au moment où ceux-ci entrèrent en quartiers d'hiver.

Le duc de Wirtemberg se sépare le 20 de l'armée de l'Empire pour retourner à Halle, d'où il détache divers corps afin de lever des contributions dans la principauté de Halberstat et le duché de Magdebourg. Le prince Eugene de Wirtemberg surprend à Kothén les troupes de son frere, qui se replie sur les frontieres de Thuringe pour arrêter les courses des Prussiens dans cette partie, et pour établir une communication entre la droite de l'armée françoise et la gauche de celle de l'Empire, lorsqu'elles prendroient leurs quartiers d'hiver.

Le roi, informé des projets de ses ennemis sur Berlin, décampe des environs de Schweidnitz la nuit du 6 au 7, et marche à grandes journées pour délivrer la Marche électorale, par Jauer, Hainau, Sprottau et Sagan où il campe le 11. Il s'étoit fait joindre par le général Goltz posté près de Glogau, et que les mouvements du maréchal de Soltikof avoient empêché de marcher au secours de Berlin, Frédéric s'avance le

14 à Guben : il savoit déjà que les Russes et les Autrichiens avoient évacué Berlin le 12 à la nouvelle de son approche, que Lâsçy s'étoit retiré à Torgau et Czernischew à Francfort sur l'Oder, où Soltikof s'étoit avancé le 5 pour être à portée de le soutenir au besoin. Le roi renvoie Goltz en Silésie pour s'opposer au général Laudon, qui campe le 20 près de Kosel dont il se dispose à faire le siege, auquel il renonce le 27, pour se rapprocher de Schweidnitz. Le général Goltz arrive près de Breslau le 31 avec son corps, que divers renforts portent à en environ dix-huit mille hommes. Le reste de la campagne en Silésie n'offre aucun événement remarquable.

Les Russes, qui avoient passé l'Oder à Francfort, se mettent en mouvement le 14, et se portent sur Landsberg, qu'ils occupent le 20. Ils prennent ensuite des quartiers de cantonnements dans la nouvelle Marche. Le maréchal de Soltikof, malade depuis long-temps, quitte le commandement de l'armée : le maréchal comte de Butturlin arrive le 6 de novembre pour le remplacer, et, peu de jours après, ses troupes se rapprochent de la Vistule, pour prendre des quartiers d'hiver en Pologne. Il ne resta en Poméranie que des troupes légères aux ordres du comte de Tottleben.

1760. Lorsque le roi décampa des environs de Schweidnitz, le maréchal Daun se mit en mouvement le 8 d'octobre pour le suivre : l'armée autrichienne se dirigea sur la Lusace qu'elle traversa, et elle campa le 22 sur la rive droite de l'Elbe vis-à-vis de Torgau. Le roi, qui s'étoit avancé de Guben à Luben, en décampe le 21 pour se porter vers Torgau, et entrer en Saxe.

La position des Autrichiens ne lui permettant pas de passer l'Elbe dans cette partie, il marche sur Dessau, se fait joindre par les corps du prince Eugene de Wirtemberg, du général Hulsen, et une partie de celui du général Stutterheim, et traverse le fleuve le 26. Le prince des Deux-Ponts, qui avoit repassé l'Elbe le 16, près de Wittenberg, abandonne cette ville dont il venoit de faire démolir les fortifications, marche le 24 à Eulenburg à l'approche de l'armée prussienne, et le 29 se replie sur Leipzic. Daun passe l'Elbe le 24 à Torgau, et campe à Groszig en avant de la ville. Le roi se dirige sur Eulenburg et Leipzic, qu'il fait occuper le 30. L'armée de l'Empire décampe précipitamment, et arrive le 2 de novembre à Colditz. Frédéric avoit marché la veille à Eulenburg, avec le projet de s'établir sur les derrières de Daun, pour lui couper la communication de

Dresde. Le général autrichien pénètre ce des-
sein, fait changer de front à son armée, et oc- 1760.

cupe (a) près de Torgau un poste regardé jus-
qu'alors comme inexpugnable. Mais le roi n'est
intimidé ni par la supériorité des ennemis, ni
par leur position avantageuse. Le 2, il part
d'Eulenburg, repousse le général Brentano,
et campe près de Schilde.

Bataille de
Torgau ou
de Siptitz.
Planche 16,
no. 2.

Quoique les bornes qu'on s'est prescrites
soient très resserrées, on rapportera cependant
le discours que Frédéric tint à ses généraux, et
l'ordre de marche et de bataille qu'il leur remit
écrit de sa main : c'est un modele de précision.

DISCOURS DU ROI A SES GÉNÉRAUX.

*Je vous ai assemblés, messieurs, non pas
pour vous demander votre avis, mais pour vous
dire, que j'attaquerai demain le maréchal Daun.
Je sais qu'il occupe une bonne position; mais
en même temps il est dans un cul-de-sac, et si
je le bats, toute son armée est prise ou noyée
dans l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y
périrons tous, et moi le premier. Cette guerre
m'ennuie, elle doit vous ennuyer aussi: nous
la finirons demain. Ziethen, je vous donne le
commandement de l'aile droite de mon armée.
Votre objet sera, en marchant droit sur Torgau,*

===== de couper la retraite des Autrichiens quand je
1760. les aurai chassés des hauteurs de Siptitz.

ORDRE DE MARCHE ET DE BATAILLE.

Demain 3 novembre à sept heures du matin ; l'armée marchera par sa gauche sur quatre colonnes. Tous les chariots et chevaux de bât seront renvoyés où ils étoient ce matin. Les dragons de Schorlemer, tous les hussards et les bataillons francs resteront près de Weidenhagen ; et comme il doit se trouver un corps ennemi près de Pretzsch, le colonel Moering se postera de façon à faire face par-tout.

L'armée attaquera demain l'ennemi. Les généraux auront attention de faire serrer leurs colonnes, et de se soutenir mutuellement suivant les circonstances. Il y aura toujours cent cinquante pas de distance d'une ligne à l'autre.

MM. Dieskau et Mœller, colonels d'artillerie, disposeront le canon de façon à faciliter les attaques.

Aussitôt qu'on aura forcé les ennemis dans les vignes, les bataillons se reformeront, et on fera avancer la grosse artillerie.

Lorsqu'on demandera de la cavalerie, il ne faut pas faire avancer toute une aile ; mais au-

tant seulement que le terrain en comportera, pour qu'elle puisse agir.

1760.

Le roi s'en rapporte pour tout le reste à la valeur et à l'intelligence des officiers. Il ne doute pas que chacun ne fasse tout ce qui est en lui pour contribuer au succès, et lui procurer une victoire complete sur ses ennemis.

Le 3 au point du jour, Frédéric traverse (b) la forêt de Torgau avec la gauche de son armée pour attaquer la droite de Daun, tandis que Ziethen (c) s'avance contre la gauche des Autrichiens : il rencontre dans la forêt un poste avancé (d) qu'il repousse. Le comte de Lascy (e), posté avec un corps détaché près de Loswig, envoie toute sa cavalerie (f) à la rencontre de Ziethen, et range son infanterie (g) devant Zinna. Le maréchal Daun, averti par ses corps détachés près de Weidenhain (h) et de Groszig (i) de la marche du roi vers son flanc droit et ses derrieres, les fait replier après quelque résistance, fait repasser l'Elbe aux bagages sur les ponts de bateaux (κ), et se dispose (l) à faire face de tous côtés. Le lieutenant général Saint-Ignon (m), enveloppé par deux colonnes prussiennes (b) avec son régiment de dragons, est fait prisonnier.

1760. Dès que Ziethen a débouché de la forêt, il dirige son artillerie (*n*) contre la cavalerie de Lascy (*f*), qui paroît vouloir l'empêcher de se former; mais elle se retire (*o*). Lascy de son côté établit des batteries (*p*), qui répondent à celles des Prussiens. En débouchant de la forêt vis-à-vis de Neiden, le roi entend le feu de sa droite, n'attend pas l'arrivée de toutes les troupes qu'il conduit; et pour occuper le maréchal Daun et l'empêcher de renforcer son aile gauche, il le fait attaquer promptement par dix bataillons de grenadiers (*q*), dans le seul point abordable de sa position. Ce général y avoit fait braquer sur une pente douce une batterie considérable, qui produit le plus grand ravage parmi les Prussiens. L'infanterie autrichienne, en les repoussant, leur fait essuyer une nouvelle perte, et les poursuit jusqu'à la forêt: leur première ligne qui s'étoit formée, laisse repasser ces grenadiers réduits à six cents, repousse à son tour l'infanterie de Daun, et s'empare de la hauteur (*a*). Le maréchal à la tête de ses corps de réserve et de ses cuirassiers, repousse de nouveau les Prussiens jusques dans le bois. La cavalerie du roi fond sur les cuirassiers, et les renverse; mais renforcés par plusieurs régiments, ils l'obligent à rétrograder.

Les dragons de Bareuth se rallient , fondent sur le flanc droit de Daun , et y font un grand carnage. Les ennemis , qui reçoivent continuellement des renforts , les contraignent enfin à se retirer. 1760.

Le prince de Holstein débouche près de Neiden avec le gros de la cavalerie prussienne (r), mais il se porte trop sur la gauche , où un ravin (s) l'empêche de former sa ligne. Les Autrichiens tombent sur ses colonnes (r) à demi déployées , et les mettent en désordre.

Le combat , quoique long et opiniâtre , n'étoit pas décisif. Le roi , voulant vaincre absolument , réitere ses attaques avec l'infanterie , se jette davantage sur la droite , et envoie ordre à Zieten de s'approcher de lui en se portant sur sa gauche. Celui-ci avoit attaqué la cavalerie de Lascy à plusieurs reprises , mais sans succès. Le lieutenant général Saldern tentoit de gagner avec l'infanterie de Zieten les hauteurs de Siptitz ; mais le ruisseau impraticable de Rohrgraben rendit tous ses efforts inutiles.

Le roi a la poitrine effleurée d'un coup de feu , et Daun a la jambe percée d'une balle. Les deux partis commencent à manquer de poudre et de munitions , et la nuit survient. La position avantageuse de Daun avoit triomphé des Prus-

==== siens , lorsqu'ils découvrent entre deux étangs
1760. (t) une digue que l'ennemi a négligé d'occu-
per. Le lieutenant colonel Moellendorf (*) avec
les premiers régiments de la gauche de Ziethen,
la passe dans l'obscurité. Saldern le suit avec
l'infanterie , et s'empare enfin des hauteurs de
Siptitz. Ziethen (u) vient se réunir au roi sur le
champ de bataille.

Les deux armées passent une partie de la nuit
sous les armes , fort près l'une de l'autre. Frédéric
étoit assis à côté d'un feu à cinquante pas de
l'ennemi , et s'entretenoit familièrement avec
ses soldats. Le maréchal Daun , hors d'état
d'agir , avoit remis le commandement au général
de cavalerie comte d'Odonel ; celui-ci voyant
les hauteurs perdues se retire à la faveur des
ténèbres , passe l'Elbe à Torgau sur trois ponts
de bateaux (x) , et se replie sur Radeberg , où il
arrive le 7. Lascy couvre la retraite , Ziethen le
poursuit , mais ne peut l'entamer.

Les Prussiens eurent plus de quatre mille
hommes tués , six mille blessés et au moins
quatre mille déserteurs ou prisonniers. Les gé-
néraux Finckenstein et Bulow étoient au nom-

(*) Depuis gouverneur de Berlin , chevalier de l'ordre
de l'Aigle Noir , et le plus instruit des généraux prussiens.

bre des derniers. Les Autrichiens assurent qu'ils s'emparèrent de trent-neuf drapeaux et de deux étendards; leur perte égala celle du roi. Deux généraux furent tués, six blessés et cinq prisonniers. Les relations prussiennes portent qu'on enleva à l'ennemi cinquante canons et trente drapeaux ou étendards. 1760.

L'armée de l'Empire prend le 7 des cantonnements aux environs de Kemnitz, et le prince des Deux-Ponts en remet le commandement au général Haddick. Celle des Autrichiens part le 8 de Radeberg, passe l'Elbe à Dresde, et occupe le camp de Plauen. Le roi, posté à Meissen, s'avance le même jour aux environs de Kesselsdorf. Le 15, il s'approche encore davantage de Dresde, dont il vouloit faire le siege. Il en reconnoît l'impossibilité, se replie le 18 à Meissen, et détache le prince Eugene de Wirtemberg, pour aller resserrer les Suédois dans le Mecklenbourg et en Poméranie.

Le 20, l'armée de l'Empire quitte les environs de Kemnitz pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franconie, où elle arrive après avoir été harcelée jusqu'à la frontiere par le corps du général Hulsen. Le roi fait cantonner ses troupes des deux côtés de l'Elbe, depuis Zwickau jusqu'à Hoyerswerda en Lusace. Enfin, le

1760. 8 de décembre, Frédéric se rendit à Leipzig, et son armée ainsi que celle des Autrichiens entrèrent en quartiers d'hiver.

SIXIEME CAMPAGNE,

1761.

*Schweidnitz est pris d'emblée, et Colberg réduit
par la famine.*

LA mort de George II, roi d'Angleterre, arrivée le 25 d'octobre 1760, n'influa pas sur la situation du roi de Prusse, parceque George III, nouveau monarque britannique, persévéra dans son alliance. Les ennemis de Frédéric, qui avoient porté la terreur et la désolation dans ses états, se flattoient d'achever sa ruine, en suivant un plan d'opérations analogue à celui de la campagne précédente. Il ne restoit guere d'autres ressources au monarque que celles que peuvent fournir le génie et le courage. Cependant ses efforts avoient affoibli ses adversaires, et les puissances belligérantes convinrent en avril d'assembler à Augsbourg, pour tenter de faire la paix, un congrès qui n'eut pas lieu.

Le comte de Tottleben fait pendant l'hiver avec les troupes légères russes différentes in-

1761. cursions en Poméranie. Le général Werner le-re-
pousse , et conclut avec lui, le 25 de février , une
suspension d'armes , qui fut prolongée jusqu'au
6 de juin. D'un autre côté , les Prussiens hiver-
nerent dans le Mecklenbourg qu'ils traitèrent en
pays ennemi.

Un corps de François et de Saxons , aux
ordres du comte de Choiseul-Stainville, bat, le
26 de janvier , près de Franckenhauseu en Thu-
ringe , le général major prussien Lolhofel, et lui
prend six cents hommes. Le major général Sy-
bourg le venge , en contribuant le 15 de février
près de Langensalza à la défaite des Saxons , qui
perdirent environ deux mille prisonniers , six
drapeaux et quatre canons. Il s'approche ensuite
des quartiers de l'armée de l'Empire , et joint
le corps de major général Schenckendorf: ils
attaquent le 2 d'avril près de Saalfeld le général
major Clefeld , et lui enlèvent onze cents hom-
mes , sept canons et cinq drapeaux.

Le général Laudon pénètre en Silésie par le
comté de Glatz avec quarante-six mille Autri-
chiens et campe à peu de distance de Striegau.
Le lieutenant général baron de Goltz rassemble
à Schweidnitz environ dix-huit mille Prussiens.
L'objet des Autrichiens étoit de renforcer suc-
cessivement l'armée de Laudon , qui , après sa

jonction avec celle des Russes, devoit tenter la conquête de la Silésie, tandis que le maréchal Daun, secondé par l'armée de l'Empire, s'étendrait en Saxe, et s'attacheroit du moins à conserver ce que le roi de Prusse y avoit perdu les campagnes précédentes. 1761

Le monarque réunit ses forces entre Freyberg et Meissen. Vers le commencement de mai, les Autrichiens sortent de leurs cantonnements pour se rassembler près de Dresde dans le camp de Plauen, que le maréchal Daun avoit fait fortifier avec soin. Frédéric partage ses troupes en deux armées; l'une de trente-deux bataillons, de soixante-trois escadrons et de quelques troupes légères, montant à trente-deux mille hommes au plus, avec laquelle il se propose de marcher en Silésie par la haute Lusace; le commandement de l'autre, forte de quarante-six bataillons et de quatre-vingt-trois escadrons, n'excédant pas trente-huit mille hommes, est remis au prince Henri, qui se charge, malgré l'extrême infériorité du nombre, de contenir l'armée du maréchal Daun et celle de l'Empire, quand elle arriveroit en Saxe. Il choisit le camp de Schlettau au-dessous de Meissen; et pour ne pas fatiguer inutilement ses troupes, il n'y rassemble d'abord que onze bataillons avec quelques régi-

ments de cavalerie , et laisse le surplus cantonné
1761. dans les villages voisins , mais de maniere à pouvoir se rassembler promptement.

Le roi passe l'Elbe , le 4 , au-dessous de Meissen pour aller joindre le général Goltz près de Schweidnitz : le monarque campe le 5 à Königsbrück , le 9 à Górlitz , le 11 à Lowenberg sur les frontieres de Silésie , le 12 à Schweidnitz où il se réunit à Goltz , et le 13 près de Bolckenhayn ; il revint ainsi sur ses pas , parceque Laudon , qui n'avoit pas voulu se compromettre avec Frédéric , avoit marché le 10 à Gottesberg près de Landshut , d'où il rentra en Bohême le 11 , et campa près de Braunau ; il résolut d'y attendre un renfort de plus de vingt mille hommes que le maréchal Daun lui envoyoit de Saxe , et qui arriva le 18 à Trautenau. Le général autrichien ne vouloit rien entreprendre avant que les Russes fussent à portée de le seconder , et même de le joindre.

L'armée russe aux ordres du feld-maréchal comte de Buturlin étoit en mouvement pour passer la Vistule. Le 19 , vingt mille hommes , aux ordres du comte de Czernischew , entrèrent dans le Palatinat de Posnanie , et traversèrent la Warta. Le roi de Prusse détache le général Goltz avec environ quinze mille hommes pour observer les Russes : il arrive le 20 à Gros-Glogau , et

se poste dans le camp occupé la campagne précédente par le prince Henri. Tandis que le maréchal de Buturlin se préparoit à entrer en Silésie avec soixante mille Russes, une autre armée de la même nation, forte de vingt-deux mille hommes et commandée par le comte de Romanzow, se dirigeoit vers la partie de la Poméranie située à la droite de l'Oder, pour y joindre le général Tottleben et assiéger Colberg, lorsque la flotte russe aux ordres de l'amiral Polansky seroit arrivée. Comme il importoit aux Prussiens de s'opposer à ces desseins, le prince Eugene de Wirtemberg rassemble au commencement de juin environ dix mille hommes, tirés de la Poméranie antérieure et du Mecklenbourg, passe l'Oder et joint le général Werner, campé à Coslin près de Colberg : bientôt il reçoit un nouveau renfort de deux mille quatre cents grenadiers détachés de Glogau par Goltz, aux ordres du major général Tadden. Il y avoit eu, le 8, une action assez vive entre Tottleben, qui tenta en vain de s'emparer de Belgard, et Werner, qui marcha avec de l'infanterie et de la cavalerie au secours de ce poste. A l'approche de Romanzow, il abandonne Coslin, et se retire dans un camp retranché sous Colberg. Romanzow occupe aussitôt Coslin.

La grande armée russe, qui avoit marché en

— plusieurs divisions, se réunit à Posnanie le 14 :
1761. elle en part le 26, et paroît se diriger sur Breslau. Le général Goltz meurt subitement le 30 à Glogau. Le général Ziethen le remplace, et ses détachements livrent plusieurs combats à ceux de Buturlin, qui agissoit avec une extrême lenteur ; mais les opérations du comte de Romanzow en Poméranie n'étoient pas plus promptes : il fit occuper, le 3 de juillet, la ville de Stargard. La flotte russe, sans laquelle il ne jugeoit pas à propos de commencer le siege de Colberg, fut retardée par des tempêtes ; elle débarqua enfin à Rugenwald un renfort de quatre mille hommes : l'activité de Werner et d'autres raisons concoururent ensuite à faire différer l'attaque de la place. Tottleben, soupçonné d'entretenir des intelligences avec les Prussiens, est arrêté et conduit à Königsberg : le général Ingersleben prend le commandement de son corps. Werner tombe malade, et le prince Eugène de Wirtemberg le remplace.

Le baron de Lantingshausen avoit quitté le commandement de l'armée suédoise : le lieutenant général Ehrenschwerdt, qui lui succède, fait occuper Anclam et Dämin, passe la Pene, et envoie deux mille cinq cents hommes d'infanterie et quinze cents de cavalerie dans le Mec.

xlenbourg. Le général Belling n'y laisse que quelques foibles garnisons, et rassemble environ six mille hommes avec lesquels il couvre le territoire prussien, et occupe Treptow et Malchin. Les Suédois campent à Bartow, entre les rivières de Pene et de Tollensee. Ehrenschwerdt fait attaquer, le 31, par le prince de Hessenstein, (qui, après avoir pénétré de Wollin jusques vers Camin, étoit revenu sur la Pene,) les postes des Prussiens, établis entre Demmin et Spantikow : ils sont poussés jusqu'à Friedland. 1761.

Le prince Henri et le maréchal Daun, le premier campé à Schlettau, et le second près de Dresde, continuent à s'observer. Le prince Henri fait passer l'Elbe, le 15 de juillet, à une partie de ses forces pour contenir à la droite du fleuve le corps du comte de Lascy qui occupoit Grossenhain. L'armée de l'Empire, dont le maréchal de Serbelloni avoit pris le commandement, le 28 d'avril, à Cronach en Franconie, s'étoit mise en marche, le 4 de juin, pour s'avancer à Hoff, d'où elle pouvoit pénétrer en Saxe par Plauen : elle se porta successivement à Reichenbach en avant de cette ville, et le 21 de juillet à Ronnebourg, près de Gera sur le chemin de Leipzig, que Serbelloni envoya sommer inutilement. Son avant-garde, qui s'en étoit approchée, se replia

1761.

brusquement à l'arrivée d'environ sept mille hommes détachés par le prince Henri, aux ordres du général Kleist. Les opérations de l'armée de l'Empire étoient retardées par la disette des subsistances, que les Prussiens avoient su lui ôter.

Le roi campa le 13 à Pultzen aux environs de Schweidnitz; et Laudon, ayant reçu plusieurs renforts envoyés par le maréchal Daun, se trouvoit à la tête de soixante-dix mille hommes: il avoit poussé un corps aux ordres du général Brentano à Conradswald près de Gottesberg; il projetoit de se réunir aux Russes dans la haute Silésie vers laquelle ils se dirigeoient. Frédéric pénètre ses desseins, et songe à les contrarier par des mouvements bien calculés. A l'approche du maréchal de Buturlin, le général Ziethen décampe le 17 de Gros-Glogau, se replie sur Breslau et fait repasser l'Oder à une partie de ses troupes, qu'il rassemble ensuite à Brieg. Le roi marche à Strehlen; et Laudon, qui s'étoit avancé de Braunau au-delà de Gottesberg, vient se poster le 19 entre Frankenstein et Munsterberg. Le 22, Frédéric se porte sur Neisse, et les Autrichiens entre Ottmachau et Patschkau à la rive gauche de la Neisse. Le monarque se fait joindre par la plus grande partie des troupes de Ziethen. Alors, Laudon retourne le 27 à Franckenstein.

Le roi passe le 29 la Neisse, et campe entre la ville de ce nom et Steinau. Laudon traverse aussi la rivière, s'établit le 31 entre Weidenau et Patschkau pour observer les Prussiens. Une partie de l'armée russe étoit arrivée le 27 à Namslau, et elle se porte le 2 d'août vers Breslau. Frédéric repasse la Neisse le 3, et marche à Strehlen. Laudon repasse aussi la rivière le lendemain, et campe derrière Franckenstein. 1761.

L'avant-garde russe, commandée par le comte de Czernischew, arrive, le 2, à la vue de Breslau : Buturlin y marche lui-même le 6 ; il continue à descendre l'Oder, et campe le 9 à Trebnitz et Czernischew près d'Auras. Ils avoient laissé devant Breslau un corps de troupes qui canonne et bombarde la place : le général Tauenzien, qui y commande, fait une sortie et éloigne l'ennemi. Le 10, Czernischew s'avance près de Wohlau, fait jeter des ponts sur l'Oder à Lebus : l'armée passe le fleuve le 12, et campe à peu de distance de la rive gauche. Buturlin envoie occuper Lignitz dont il veut faire sa place d'armes.

Le général Laudon, voulant s'approcher des Russes, et se poster entre les Prussiens et Schweidnitz, s'avance la nuit du 8 au 9 au-delà de Franckenstein ; le roi marche à Canth, laissant derrière lui Ziethen avec environ vingt

1761. mille hommes, pour observer Laudon qui se porte à Striegau. Ziethen marche à Neumarck, et Frédéric s'approche de Walstadt dans l'intention de combattre Buturlin. Laudon accourt avec quarante escadrons qu'il range en bataille sur les hauteurs de Walstadt, à la droite des Russes. Les Prussiens se replient, et Laudon retourne à Striegau. Le 17, il campe près de Jauer, et le 19 Buturlin marche par sa droite, et se poste en avant de Lignitz: le roi s'approche en même temps de Schweidnitz. Ce mouvement fait craindre à Laudon que le monarque ne coupe sa communication avec la Bohême, et, pour l'empêcher, il s'établit à Freybourg. La prudence ne permettant pas à Frédéric de s'opposer en rase campagne à deux armées environ trois fois plus nombreuses que la sienne, il occupe, le 20, le fameux camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz. Le 25, les Russes marchent à Hohen-Friedberg, le 29 à Striegau, et le roi se trouve enfermé dans son poste par plus de cent trente mille hommes; mais les ennemis lui avoient laissé le temps de se retrancher, de manière qu'ils n'osent l'attaquer, comme ils le projettoient, et que leur jonction devient inutile. Ces grandes armées sont bientôt obligées de se séparer faute de subsistances, et sur-tout

de fourrages : Buturlin laisse le comte de Czernischew avec vingt mille hommes à Laudon, 1761.
reçoit en échange trente escadrons autrichiens, commandés par le général Beck, et marche le 9 de septembre de Striegau à Lignitz, dans l'objet de se porter sur le bas Oder et en Poméranie, pour faciliter la prise de Colberg. Après le départ des Russes, Laudon se retranche dans son camp de Freybourg. Le 10, le général Brentano et Czernischew marchent à Hohen-Friedberg, et ensuite à Pitschen pour gêner la communication des Prussiens avec Breslau, où le général Ziethen s'étoit porté. Le 11, environ huit mille hommes, détachés par le roi aux ordres de Knobloch, s'avancent le long de la rive droite de la Schweidnitz à hauteur de Pischen, et le lendemain ils continuent leur route vers l'Oder, qu'ils passent près d'Auras : l'objet de ce détachement étoit de renforcer au besoin les Prussiens en Poméranie, et d'observer le maréchal de Buturlin, qui arrive le 15 à Steinau : il y passe l'Oder, et se dirige vers Posnanie et la Warta. Le corps de cavalerie autrichienne, commandé par le général Beck, ne suit pas les Russes au-delà de l'Oder, et rejoint Laudon à Freybourg.

Le roi avoit détaché en Pologne le général Platen pour y ruiner les magasins des Russes : il

~~=====~~ marche à Gostin, rencontre aux environs le brigadier Tcherepow, qui couvroit avec trois mille hommes un magasin ambulant de cinq mille chariots. Le 11, il attaque le convoi la baïonnette au bout du fusil, disperse les Russes, prend leur commandant avec dix-huit cents hommes et sept canons, et brûle toutes les voitures. Il s'avance à Kobielin, en détruit le magasin, et marche ensuite au secours de Colberg, que le comte de Romanzow commençoit à resserrer de près.

Le 3 d'août, la flotte russe avoit quitté Rugenwald et remis à la voile. Le 6, l'amiral Polansky fait reconnoître la côte de Colberg, et peu de jours après il commence à canonner et à bombarder la place. Le 27, la flotte suédoise, commandée par le vice-amiral Psilanderschold, joint celle de Russie, et dès le lendemain elle la seconde par son feu. Romanzow s'étoit approché de Colberg, et campoit entre cette place et Coslin. Werner, rétabli de sa maladie, avoit repris le commandement de l'armée prussienne dans cette partie. Le 10 de septembre, il entreprend sans succès de chasser les Russes de Treptow : le 13, il les attaque de nouveau ; mais ils le battent, et le prennent avec cinq cents hommes et deux piéces de canon. Le prince Eugene de Wirtemberg remplace Werner. Romanzow assié-

geoit moins Colberg que le camp retranché des Prussiens sous la place : il tente le 18 d'y forcer le prince de Wirtemberg, qui le repousse, mais ne peut l'empêcher de continuer ses approches. Buturlin, arrivé à Wronski sur la Warta au-dessous de Posnanie, fait prendre les devants au lieutenant général prince Dolgoroucki, avec un corps destiné à renforcer Romanzow. Le général prussien Stutterheim joint, le 30, le prince de Wirtemberg avec quelques troupes qu'il amenoit de Poméranie. La saison ne permettant plus aux escadres russe et suédoise de tenir la mer, elles laissent six bâtimens pour croiser devant Colberg, et reprennent le 2 d'octobre la route de leurs ports. Platten arrive le même jour près de la place, chasse le général major russe Wettlitz de Corlin, et s'y établit. Knobloch, détaché de Silésie par le roi, arrive aussi en Poméranie, déloge les Russes de Treptow, et l'occupe avec une partie de ses troupes, pour assurer la communication de Stettin avec Colberg. A l'approche du prince Dolgoroucki, le général Platten est forcé d'abandonner Corlin. Le 12, le général major Berg chasse les Prussiens de Gollnow, et se met ainsi en mesure d'enlever les convois qu'ils eussent envoyés de Stettin à Colberg. Platten attaque Berg le 17; mais repoussé

1761.

===== avec perte de cinq cents hommes et d'un canon, 1761. il se retire à Stettin. Il devient d'autant plus difficile d'envoyer à Colberg des subsistances et des munitions, que l'infériorité en nombre des Prussiens leur permet à peine de faire face aux Russes, que leur grande armée pouvoit encore renforcer. Le maréchal de Buturlin étoit arrivé le 3 à Driesen : il s'avance le 6 à Woldenberg, le 8 à Marienwald, le 11 à Reetz, le 15 à Drambourg : le 18, il tourne vers Stettin, campe au-delà de Freyenwald, et le 20 à Stargard. Le 23, Romanzow attaque dans Treptow le général Knobloch, et le force le 25 de se rendre prisonnier de guerre avec environ dix-sept cents hommes : les Russes s'emparent dans cette occasion de dix canons, de deux obusiers et de quinze drapeaux. Dès que le général Belling sut que Romanzow étoit maître de Treptow, il quitta les frontieres du Mecklenbourg avec la plus grande partie de ses forces, et passa l'Oder pour tenter de rétablir la communication de Stettin avec Colberg.

Les Suédois inquiétoient les Prussiens à la gauche de l'Oder, mais ne remportoient sur eux aucun avantage décisif : il y eut le 13 d'août près de Friedland un combat entre le prince de Hessenstein et une partie des forces de Belling.

Le 28, les Prussiens attaquent Treptow, et sont repoussés par le colonel baron de Wrangel. Le 9 de septembre, un détachement de Belling en vient aux mains avec le général major Sprengport aux environs de Friedland. Le 10, les Prussiens abandonnent Clempenow qui est aussitôt occupé par les Suédois. La défaite et la prise du général Werner par les Russes ayant obligé le général Stutterheim de partir de Passewalck et de repasser l'Oder à Stettin, pour aller renforcer le prince Eugene de Wirtemberg, Ehrenschwerdt fait marcher vers Friedland un corps d'infanterie et de cavalerie, commandé par le général Lybeker, qui pousse du côté de Ferdinandshof ses troupes légères aux ordres du général major Sprengport. Celui-ci fait occuper à quelques distances de Ferdinandshof un moulin que les Prussiens attaquent en force le 18. Sprengport arrive avec tout son corps, consistant en deux mille hommes, et repousse Belling, qui, selon les relations suédoises, se retire avec perte de cinq cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Ehrenschwerdt, ne subsistant qu'avec beaucoup de difficultés au-delà de la Pene, évacue Anclam, repasse la rivière le 15 d'octobre, et le mois suivant met ses troupes en quartiers d'hiver.

Le prince Henri et le maréchal Daun conti-

==== nuoient à s'observer à la gauche de l'Elbe : en
1761. août , le général autrichien Zellewitz occupe
Freyberg et Schoppau , que l'éloignement des
Prussiens ne leur permettoit pas de soutenir.
Quoique Henri eût à peine la moitié autant de
forces que Daun , et qu'il se fût encore affoibli
par l'envoi de quelques détachements vers le
Brandebourg , son camp étoit si bien choisi et
ses corps avancés postés avec tant d'habileté ,
que non seulement il réduisit Daun à rester dans
l'inaction , ainsi que l'armée de l'Empire , mais
qu'il osa même entreprendre contre cette der-
niere. En septembre , il détache environ douze
mille hommes aux ordres du général Seidlitz ,
qui s'approche de l'armée de l'Empire , campée
à Ronnebourg , attaque ses postes avancés , et
oblige le maréchal de Serbelloni de se replier la
nuit du 5 au 6 à Weida. Alors Seidlitz , qui ne
vouloit pas s'engager trop loin , se retire. Le gé-
néral baron de Lucsinski , détaché par Serbel-
loni , arrive à Halle le 8 d'octobre , et leve des
contributions dans cette partie jusqu'aux portes
de Leipzic , et dans le comté de Mansfeld ; mais
Seidlitz l'oblige bientôt à se retirer. Le 21 ,
Laudon détache de l'armée de Silésie un corps
d'infanterie et de cavalerie qui se rend en Saxe.
Daun ainsi renforcé fait attaquer , le 5 de no-

vembre, les postes avancés des Prussiens. Les Autrichiens ne peuvent s'emparer que de Nossen et de Roswein, et ce léger succès n'influe pas sur la situation du prince Henri. 1761.

Le roi, voulant faire sortir le général Laudon du camp avantageux de Freybourg, et s'ouvrir ainsi une communication libre avec la Saxe, feint de marcher vers la haute Silésie pour y attirer l'armée autrichienne : il décampe de Bunzelwitz près de Schweidnitz le 26 de septembre, s'approche de Reichenbach, et se porte successivement sur Nimtsch, Franckenstein et Munsterberg. Laudon n'est pas la dupe de cette marche simulée, et ne sort pas des montagnes, il fait seulement côtoyer le roi par le général comte de Draskowitz. Le 30 au soir, il investit Schweidnitz, l'attaque d'emblée avec une partie de ses troupes le 1^{er} d'octobre, et se trouve maître de la place et de ses forts à six heures du matin. Le général major de Zastrow, qui y commandoit, étoit préparé à soutenir un siège dans les formes, et non à repousser une attaque brusque qu'il ne jugeoit pas vraisemblable. Il fut fait prisonnier avec sa garnison, forte de trois mille hommes. Laudon trouva dans la place vingt-cinq drapeaux, cent soixante-douze pièces de canon, cent trente-neuf obusiers de diverses grandeurs,

1761.

quarante-cinq mortiers, deux pierriers, et une grande quantité de boulets, de bombes, de munitions de guerre, de farine et d'avoine. Laudon eut environ cinq cents hommes tués et onze cents blessés : il confia le commandement de Schweidnitz au lieutenant général Buttler, et retourna au camp de Freybourg.

En apprenant la nouvelle de la perte de Schweidnitz, dont la possession permettoit aux Autrichiens, de prendre, pour la première fois depuis la guerre, des quartiers d'hiver en Silésie, le roi écrivit au général Zastrow :

Vous êtes dans le cas de me dire ce que François 1^{er} manda à sa mere après la bataille de Pavie : TOUT EST PERDU HORMIS L'HONNEUR. Comme je ne vois pas bien clair dans ce qui vient de vous arriver, je suspends mon jugement; mais la chose est bien singuliere.

Frédéric ôta à Zastrow son régiment, et répondit à ses plaintes : *Je ne vous crois pas coupable; mais il seroit imprudent de vous charger à l'avenir d'un commandement quelconque.*

Le roi renforce les garnisons de Neisse, de Brieg et de Kosel, fait marcher, le 3, vers Neisse le général major prince de Bernbourg avec cinq bataillons et quelques escadrons, campe le 5 à Strehlen, détache le général major Schenken-

dorf pour veiller à la conservation de Breslau et de Glogau, et prend à Jordansmuhl une position qui couvre Breslau. En novembre, il cantonne ses troupes, les met en quartiers d'hiver en décembre, le long de l'Oder depuis Brieg jusqu'à Glogau, et s'établit à Breslau. Laudon sépare aussi son armée dans les environs de Schweidnitz, et part pour Vienne le 23. 1761.

Au commencement de novembre, le maréchal de Buturlin, éprouvant de grandes difficultés pour faire subsister son armée en Poméranie, part de Stargard, et se rapproche de la Pologne, afin d'y mettre son armée en quartiers d'hiver sur la Vistule; mais il laisse dans le Palatinat de Posnanie douze mille hommes, destinés à joindre au besoin le comte de Romanzow, et à maintenir la communication entre la grande armée et celle de ce général. Le 2, Berg attaque Platten entre Piritz et Strargard; mais les Prussiens le repoussent avec perte de cinq cents hommes tués ou blessés. Le général Schenken-dorf avoit été envoyé par le roi au secours de Colberg, où on tenta d'introduire des vivres rassemblés de toutes les provinces de la Marche de Brandebourg; mais on ne put les y faire entrer, parceque Romanzow avoit assez de troupes pour s'opposer à l'arrivée du convoi; et con-

1761. tenir en même temps le prince Eugene de Wirtemberg, dont il ne peut cependant forcer le camp retranché où on commençoit à éprouver la famine. Bientôt le prince se voit réduit à sortir de ses lignes pour se replier sur Stettin. Le 15, il renforce de quelques bataillons la garnison de Colberg, et par des chemins que les Russes avoient jugés impraticables il arrive à Greifenberg, où Platten le joint le lendemain avec quelques subsistances. Il reprend le 11 de décembre la route de Colberg, s'avance jusqu'à Spie où il force une redoute, enleve quatre obusiers, et fait trois cents Russes prisonniers; mais Romanzow lui coupe le chemin de la place. Il tente, le 14, une nouvelle attaque, et la plus grande partie d'un convoi qu'il avoit amené jusqu'à Treptow est enlevée. La grande supériorité de l'ennemi, le froid et la disette inévitable dans une contrée entièrement dévastée, le contraignent de se retirer à Stargard. Les efforts soutenus des Prussiens pour sauver Colberg, et les extrémités qu'endura la garnison, rendent ce siege un des événements les plus mémorables de cette guerre. Colberg étoit entièrement affamé: les bombes et les boulets rouges avoient réduit en cendres une partie des maisons; et le colonel Heyden, commandant de la place, ne pouvant

espérer de secours, capitule le 16, et se rend prisonnier avec ce qui lui reste de troupes, consistant en trois mille hommes, la plupart malades ou blessés. Il évacue le lendemain la ville, où il laisse cent trente-cinq canons et onze mortiers. Le colonel Gerbel entre dans Colberg pour y commander. Les Russes prennent, pour la première fois depuis la guerre, leurs quartiers d'hiver en Poméranie et dans la nouvelle Marche. Romanzow fait occuper Treptow, Camin et Wol-
lin, et part ensuite pour Pétersbourg. 1761.

Le prince de Wirtemberg marche dans le Mecklenbourg pour y prendre des quartiers d'hiver, et s'opposer à huit mille Suédois, qui y entrent le 28 aux ordres du prince de Hessestein. Le général Belling tente d'inquiéter, à la faveur des glaces, les postes avancés des Suédois, qui s'avancent le 22, par Dangun et Neukahlen, au nombre de quatre mille hommes, commandés par le général major Sprengport : il est joint le 23 par un autre corps, qui avoit passé la Pene près de Loitz, et marche aussitôt vers Malchin. Belling remporte d'abord quelques avantages sur son avant-garde; mais forcé ensuite à la retraite, il se replie à Malchin; Sprengport le poursuit vivement, et s'empare de la ville. Il y eut encore dans cette partie entre

les Prussiens et les Suédois plusieurs actions peu importantes.

1761. L'armée de l'Empire prend ses quartiers d'hiver en Thuringe le long de l'Elster et de la Saale. Le maréchal Daun sépare ses troupes sur les deux rives de l'Elbe aux environs de Dresde, et retourne à Vienne. Après la reddition de Colberg, le général Platten se rend en Saxe, où le prince Henri s'étoit soutenu glorieusement pendant toute la campagne. Posté alors près d'Oschatz, il étend ses quartiers jusqu'à Meissen. Le comte de Lascy, établi à Grossenhain, couvre Dresde à la rive droite de l'Elbe, et conclut avec les Prussiens une suspension d'armes pour trois mois; mais la petite guerre continue pendant l'hiver à la gauche de l'Elbe, et sur les frontières de Saxe et de Thuringe.

SEPTIEME CAMPAGNE, 1762 - 63.

Paix avec la Russie et la Suede; combat de Reichenbach; reprise de Schweidnitz; bataille de Freyberg; paix générale.

LES Autrichiens s'étoient établis en Silésie, et les Russes en Poméranie à la droite de l'Oder. 1762. Tout sembloit concourir à la ruine de la monarchie prussienne. Élisabeth, impératrice de Russie, meurt à Pétersbourg le 5 de janvier. Pierre III, son successeur, partisan enthousiaste de Frédéric, se hâte de faire la paix avec lui. L'armistice est signé le 16 de mars à Stargard en Poméranie par le duc de Brunswick-Bevern et le général major prince de Wolkonsky. Le 24, le corps du comte de Czernischew réuni aux Autrichiens en Silésie, s'en sépare, et passe l'Oder le 30 près de Lébus, pour aller rejoindre sur la Vistule la grande armée russe. Les Prussiens et les Suédois conviennent le 7 d'avril à Ribnitz, sur la frontiere du Mecklenbourg, d'une suspension d'armes. Le 5 de mai, la paix est

conclue à Pétersbourg entre Pierre et le roi de
1762. Prusse. Non seulement le premier restitue toutes
les conquêtes faites par les armées russes ; mais
il signe en outre un traité d'alliance défensive ,
en vertu duquel les vingt mille hommes com-
mandés par le comte de Czernischew revien-
nent sur leurs pas pour joindre et seconder Fré-
déric contre les Autrichiens. Le traité définitif
entre les Prussiens et les Suédois est conclu à
Hambourg le 22 : ce n'étoit qu'un renouvelle-
ment de celui de Stockholm , signé en 1720. La
défection des alliés de l'impératrice-reine réduit
les Autrichiens à la défensive en Silésie , malgré
la supériorité de leur nombre. La cour de Vienne,
pour détourner le corps germanique d'une paix
particulière avec le roi de Prusse , renforce l'ar-
mée de l'Empire de trente-six mille hommes.
Frédéric forme le dessein de conserver la partie
de la Saxe qu'il occupe , de reprendre Schweid-
nitz et de chasser les Autrichiens de la Silésie.

Le prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume,
qui regne aujourd'hui , arrive à Breslau le 21 de
mars pour servir sous le roi son oncle. La paix
avec la Russie et la Suede permet au monarque
de renforcer en Silésie et en Saxe les troupes
employées jusqu'alors dans le nord de ses états :

il ne reste dans cette partie que deux bataillons et cinq escadrons de hussards aux ordres du général Belling, chargé de faire payer les contributions non acquittées par le duché de Mecklenbourg. Frédéric se prépare à opérer en Silésie avec quatre-vingt-quatre bataillons et cent trente escadrons, faisant environ soixante-huit mille hommes. Le prince Henri prend le commandement de l'armée de Saxe, forte de trente-cinq mille hommes. Le roi charge le général Werner de s'opposer aux Autrichiens en haute Silésie. Le général Laudon arrive au commencement d'avril à Schweidnitz, pour préparer derrière cette place le rassemblement de l'armée autrichienne, montant à cent vingt mille hommes, dont le maréchal Daun se dispoit à venir prendre le commandement. Celui de l'armée de l'Empire, forte de vingt-quatre mille hommes, avoit été donné au prince de Stolberg, qui fut subordonné au maréchal de Serbelloni, nommé général des trente-six mille Autrichiens destinés à couvrir Dresde.

Le 8 de mai, le maréchal Daun arrive à Schweidnitz, et le 15 son armée sort des montagnes, et campe derrière Zopten, couvrant la place. Le roi, qui avoit fait exécuter plusieurs mouvements préparatoires à ses troupes, les

réunit le 20 dans le camp de Bettlern, en avant
1762. de Breslau. Le prince Eugene de Wirtemberg, arrivé le 1^{er} de juin du Mecklenbourg et de la Poméranie à Francfort sur l'Oder, avec dix ou douze mille hommes, s'étoit porté ensuite à Glogau, d'où il avoit joint l'armée prussienne. La nuit du 5 au 6 de juin, le roi fait avancer vers la gauche du maréchal Daun cinquante escadrons et quatre pieces de canon : ces troupes gagnent à la faveur d'un brouillard les hauteurs de Floriansdorf, et renversent les postes avancés des Autrichiens. Le 20, huit mille hommes, venant de Stettin aux ordres du duc de Bevern, joignent le roi : il attendoit en outre six ou sept mille prisonniers relâchés par les Russes, et le corps du comte de Czernischew. Le baron de Goltz, ministre de Frédéric à Pétersbourg, avoit remis, le 3, en cérémonie, de la part de son maître, à Pierre III, un uniforme prussien complet, dont cet empereur se revêtit sur le champ, et il ne porta plus d'autre habit : pénétré de la plus vive reconnoissance pour un aussi grand bienfait, il envoie ordre à Czernischew d'accélérer sa marche ; ce général arrive à Canth le 29 avec vingt mille Russes. Le roi de Prusse, ainsi renforcé, pouvoit attaquer le maréchal Daun, qui, ne voulant pas se compromettre,

rentre dans les montagnes le 1^{er} de juillet, et campe à Kuntzendorf entre Schweidnitz et Freybourg. Frédéric s'avance le lendemain 2 entre Striegau et Jauernick : le 6, il fait attaquer par vingt-six bataillons et cinquante escadrons, composant environ trente mille hommes, le général Brentano posté avec douze mille Autrichiens au débouché des montagnes en avant de Buntzelwitz, sur le flanc droit de Daun. Brentano se replie avec perte ; l'armée autrichienne se retire elle-même à Dittmansdorf, et celle du roi campe vis-à-vis à Seitendorf. Il avoit envoyé en haute Silésie le duc de Bevern, qui, après s'être réuni à Werner, repousse le général Beck en Moravie, où les partis prussiens pénètrent ensuite, de même que dans le duché de Teschen, et y levent des contributions.

En venant camper à Seitendorf, le monarque avoit fait avancer entre Gottesberg et Landshut environ dix mille hommes : des détachements de ce corps pénètrent en Bohême par le passage de Trautenau. La conduite de Pierre III avoit déplu aux Russes : il se forme contre lui une conspiration, dont l'impératrice Catherine d'Anhalt Zerbst étoit le chef : elle détrône, le 9, l'empereur son mari, qui est enfermé aussitôt, et meurt, le 17, d'une colique hémorrhoidale.

1762. Catherine, qui ne partageoit pas l'inclination de Pierre pour Frédéric, fait suspendre l'évacuation de la Prusse, et envoie ordre à Czernischew de se séparer des Prussiens, et de revenir sur la Vistule. La guerre est au moment de recommencer entre la Russie et Frédéric, qui forme le 21 deux attaques, dans l'objet de déloger les Autrichiens des hauteurs de Leitmansdorf et de Burkersdorf, qu'ils occupent encore près de Schweidnitz. Les corps des généraux Brentano et Okelli, après avoir repoussé quatre fois les Prussiens, sont forcés dans leurs retranchements avec perte de deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et de quatorze canons. Daun, ne jugeant plus sa position tenable, se retire derrière Tanhausen à Giersdorf sur les frontières de Bohême. Frédéric fait bloquer aussitôt Schweidnitz (occupé par douze mille hommes d'élite, aux ordres du lieutenant général comte de Guasco) par une partie de ses forces, et campe avec le surplus à Péterswald près de Reichenbach. Pendant l'action, il s'étoit formé vis-à-vis des Autrichiens, et avoit obtenu du comte de Czernischew qu'il ne partiroit que le lendemain. Celui-ci se met en bataille, avec les Prussiens : et quoique simple spectateur du combat, il contribue au succès, car comme le

maréchal Daun ignoroit l'ordre qu'avoit reçu le général russe, il s'affoiblit en lui opposant un corps considérable. Czernischew se met en marche le 22 pour repasser l'Oder. Bientôt la cour de Pétersbourg change de résolution : elle restitue Colberg et la Prusse à Frédéric, et rappelle son armée en Russie. 1762.

Le 5 d'août, Schweidnitz est investi dans les formes. Le roi charge le général Tauenzien d'en faire le siege avec vingt-un bataillons et vingt escadrons, et la tranchée est ouverte la nuit du 7 au 8. Le duc de Bevern revient de la haute Silésie, et se poste près de Reichenbach (*) (c), pour couvrir le siege de concert avec le roi, qui reste campé à Péterswald. Daun prend la résolution de troubler le siege de Schweidnitz : il se porte le 15 vers Reichenbach avec le projet d'accabler le duc de Bevern. Le 16, il fait marcher le comte de Lascy (a) à Habendorf, et le général Beck (b) à Haunold, pour attaquer dans la journée le duc (c) de tous côtés. Lascy s'avance (d) jusqu'à Nider-Peile et l'attaque de front ; le lieutenant général Odonel passe le Peilbach avec la cavalerie (e) pour tomber sur sa droite ; le comte de Saint-Ignon (f) se porte sur sa gauche, et le

Combat
de Reichen-
bach ou de
Peile.
Planche 18
n°. 1.

(*) Voyez planche 18, n°. 1.

1762. canonne vivement; Beck (*g*) le prend à dos. Le duc détache la cavalerie de sa gauche pour renforcer sa droite (*h*) contre Odonel. Son infanterie n'étant formée que sur une ligne, il fait faire volte-face à quelques divisions (*i*) pour résister à Beck (*g*). Le duc de Bevern, dans la même situation que Finck à Maxen et que Fouquet à Landshut, alloit être écrasé par les Autrichiens dix fois plus nombreux, lorsque le duc de Wirtemberg arrive avec un corps de cavalerie prussienne (*κ*), qui tombe d'abord sur Odonel, et le renverse : le comte d'Anhalt seconde cette charge avec l'artillerie volante (*l*). Le roi amène lui-même des troupes; alors Lascy et Beck, désespérant de réussir, regagnent leurs camps (*a, b*), soutenus par la position du maréchal Daun.

Les Prussiens eurent environ mille hommes tués ou blessés, et quatre cents prisonniers. La perte des Autrichiens consista en douze cents morts ou blessés, mille prisonniers et sept étendards.

Le maréchal Daun, ne jugeant plus possible de secourir Schweidnitz, et d'en retarder le siège, marche le 18 à Wartha à trois lieues de Franckenstein : il se porte le lendemain à Mittelstein dans le comté de Glatz, et le 20 à Charfe-

neck près des frontières de Bohême entre Silberberg et Braunau. Il conserva cette position le reste de la campagne. Le 23, le roi de Prusse transporte son quartier de Péterswald à Bogen-dorf, afin d'accélérer la prise de Schweidnitz par sa présence. Le 8 d'octobre, une bombe met le feu à un magasin à poudre, et cet accident fait sauter près de trois cents grenadiers autrichiens. Le comte de Guasco commençoit à manquer de vivres et de munitions : il s'étoit défendu soixante-quatre jours, et avoit perdu tout espoir d'être secouru : ces considérations le déterminent à capituler ; il se rend prisonnier de guerre le 9 avec deux généraux majors et neuf mille hommes au moins. Le 11, la garnison sort de Schweidnitz : elle avoit eu treize cents hommes tués et trois mille blessés. Pendant ce siege, les Prussiens eurent douze cents hommes tués et environ deux mille blessés : ils trouverent dans la place quatre-vingt-dix canons, cent quatre-vingts mortiers de divers calibres et deux obusiers. Après cette conquête, Frédéric cantonne ses troupes, et le maréchal Daun met pareillement les siennes en quartiers sur les frontières de Bohême et de Silésie. Les Autrichiens ne possédoient plus dans cette dernière province que la ville de Glatz. A la fin de novembre,

Daun quitte son armée après en avoir remis le
1762. commandement au comte d'Odonel.

En avril, le prince Henri rassemble son armée aux environs de Meissen. Le maréchal de Serbelloni occupoit le camp de Plauen, près de Dresde, avec la plus grande partie des troupes autrichiennes; le surplus étoit à Freyberg aux ordres du général comte de Maquire : il attendoit dans cette position l'armée de l'Empire, dont le prince de Stolberg transfère le 15 le quartier général de Saalefeld à Neustat : il s'approche ensuite de la Mulda. Henri forme le projet de l'empêcher de joindre Serbelloni, passe la Mulda à Roswein et aux environs, partage son armée en quatre corps, aux ordres des généraux Seidlitz, Hulsen, Platten et Stutterheim, attaque, le 12 de mai, les postes avancés des Autrichiens, les force, et marche ensuite à Freyberg, que Maquire abandonne avec perte d'environ quinze cents prisonniers et de trois canons, et se replie à Dipodiswald. Les Prussiens campent à Pretschendorf entre Freyberg et Dipodiswald. Le 21, le prince de Stolberg ordonne au général Luck-sinski d'attaquer Kemnitz, occupé par le général major prussien Bandemer, qui en est chassé après avoir perdu cinq ou six cents hommes et quelques canons : il se retire à Oderan où le

lieutenant général de Canitz le joint le lendemain 22, avec environ cinq mille hommes, envoyés par le prince Henri pour assurer ses derrières. L'armée de l'Empire s'étoit campée à Kemnitz. Le 1^{er} de juin, le comte de Serbelloni attaque les postes avancés de Henri, qui le repousse après lui avoir tué ou pris plus de mille hommes. Le général Hulsen étoit posté entre Wilsdruf et Grumbach, communiquant avec l'armée prussienne par la forêt de Tharand. Le 5, Henri laisse le général Platten à Pretschendorf avec une partie de ses forces pour contenir les Autrichiens, tourne vers Freyberg avec le surplus, renforce le corps posté à Oderan, en donne le commandement à Seidlitz, qui tombe le 21 si brusquement sur l'armée de l'Empire, qu'il la fait replier par Hoff à Mönchberg en Franconie, où elle arrive le 27. Le prince Henri, qui étoit retourné à Pretschendorf, entreprend le même jour avec succès contre les postes qui couvrent la gauche des Autrichiens.

En juillet, l'armée de l'Empire, vivement suivie par Seidlitz, arrive à Bareuth, après avoir perdu une partie de ses équipages. Seidlitz, qui ne veut pas s'engager trop loin, revient à Hoff; mais ses partis pénètrent en Bohême, et font des courses dans les cercles d'Égra et de Saatz.

Le maréchal de Serbelloni détache pour couvrir
1762. la Bohême le prince de Lowenstein, qui se poste
le 1^{er} d'août près de Tœplitz. Le général Seidlitz
s'avance par Commotau et Brix, en même temps
que Kleist marche par Einsidel sur Commotau
pour le joindre : ils attaquent, le 2, le prince de
Lowenstein, qui les repousse avec perte de cinq
cents morts et de trois cents prisonniers. Le 5,
les Prussiens tentent sans succès une nouvelle
attaque, et se retirent sur Reichenberg et Ein-
sidel. Le 9, l'armée de l'Empire part de Bareuth,
et arrive le 11 à Hoff, d'où elle se porte le 17 vers
Égra; mais le général Klefeld ayant essuyé un
échec à Plauen, le prince de Stolberg ramène,
le 19, son armée à Mœnchberg, et prend en-
suite le chemin de Nuremberg.

Le général Belling, en quittant le Mecklen-
bourg, étoit venu joindre en Saxe le prince
Henri, qui le détache avec ordre de pénétrer en
Franconie : il arrive le 21 à Mœnchberg avec
environ quatre mille hommes, marche le 24 à
Bareuth, met à contribution les évêchés de Bam-
berg et de Wurtzbourg, tourne ensuite vers Égra
qu'il bloque le 26, et fait contribuer cette partie
de la Bohême; mais il est obligé de se retirer à
l'approche du prince de Stolberg, qui étoit en
marche pour joindre par la Bohême les Autri-

chiens près de Dresde. L'armée de l'Empire ~~campe~~ campe le 3 de septembre à Altenberg, et le 5 à 1762. Dipodiswald.

Le prince Henri occupoit toujours le poste de Freyberg où il s'étoit retranché. Le maréchal de Serbelloni ayant quitté le commandement de l'armée autrichienne, campée aux environs de Dresde, le général Haddick arrive de Silésie le 7 pour le remplacer. Le même jour, trois mille Prussiens rentrent en Bohême par Caden. Les différentes armées s'observent pendant quelque temps sans rien entreprendre. Enfin, le prince de Stolberg, renforcé par le général Buttler avec sept mille Autrichiens, qui font monter son armée à trente-cinq mille hommes, attaque le 15 d'octobre celle des Prussiens dans le camp de Freyberg (a), et l'oblige de se replier vers Nossen et Roswein. Les deux partis ont dans l'action chacun environ deux mille hommes tués ou blessés. Après divers mouvements, le prince Henri rassemble ses forces derriere la forêt appelée le Zetterwald, s'avance (b) le 28 jusqu'à Gros-Schirma et Langhennersdorf. Le major général Kleist dépasse le lendemain matin 29 avec l'avant-garde (c) le village d'Ober-Schoene; Seidlitz le suit avec la droite de l'armée, et ils repoussent les troupes légères (d) des ennemis.

Bataille de
Freyberg.
Planche 18,
n^o. 2.

1762. Les majors généraux Duringshoffen et Manstein (e) se portent au-delà de Brand , pour s'opposer à Maquire (f). Les Prussiens (g) attaquent l'armée de l'Empire (a) de tous côtés dans ses retranchements , et la repoussent successivement au-delà de Freyberg et de la Mulda. Maquire (f) se retire également , et les vainqueurs campent (h) entre la ville et la riviere. Le prince Albert de Saxe , envoyé avec un corps de Saxons et d'Autrichiens au secours de l'armée de l'Empire , n'arrive qu'après sa défaite.

Le prince de Stolberg se retire entre Freyberg et Frauenstein , d'où il gagne ensuite Altenberg sur les frontieres de Bohême : il avoit eu trois mille hommes tués ou blessés , et environ quatre mille faits prisonniers. La victoire coûta aux Prussiens deux mille quatre cents hommes tués ou blessés ; ils s'emparerent de vingt-huit canons et de neuf drapeaux ou étendards.

Le roi envoyoit de Silésie , au secours de son frere , quinze ou seize mille hommes , qui n'arriverent qu'après la bataille. Le monarque ayant laissé le commandement de son armée de Silésie au duc de Bevern , prend lui-même la route de Saxe : il se rend le 7 de novembre à Meissen , et le lendemain il fait pousser les postes des Autrichiens en avant de Dresde. Le général

Kleist, détaché par le prince Henri avec cinq ou six mille hommes, harcelle l'armée de l'Empire, pénètre en Bohême, fait des courses jusqu'aux portes de Prague, et ruine quelques magasins à Saatz. Henri cantonne ses troupes entre Freyberg et Kemnitz, après s'être couronné du dernier laurier de cette guerre. 1762.

Les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre, signés le 3 à Fontainebleau, annonçoient un accommodement prochain entre les autres puissances belligérantes. Les Prussiens et les Autrichiens conviennent le 24 d'une suspension d'armes en Silésie, en Bohême et en Saxe. Il importoit à Frédéric d'obliger le corps germanique à cesser de faire agir son contingent contre lui : Kleist est chargé de l'y contraindre ; il quitte la Bohême, entre en Franconie par Hoff et Mœnchberg, met à contribution l'évêché de Bamberg et celui de Wurtzbourg, il tourne ensuite vers Nuremberg où il arrive le 28 : la ville ouvre ses portes le lendemain, et il la réduit à contribuer ainsi que son territoire et l'évêché d'Aichstadt. La diète impériale tremble dans Ratisbonne, et plusieurs princes prennent la résolution de faire le plutôt possible une paix particulière avec le roi de Prusse. Au commencement de décembre, le

1762. prince de Stolberg rentre avec l'armée de l'Empire en Franconie, pour l'y mettre en quartiers d'hiver, et tenter de rassurer la haute Allemagne, vivement alarmée par les exécutions militaires du général Kleist.

1763. Le 15 de février, la paix est signée au château de Hubertzbourg en Saxe, entre l'impératrice-reine de Hongrie et de Bohême, le roi de Pologne, électeur de Saxe, et Frédéric. Les traités de Breslau du 11 de juin, de Berlin du 28 de juillet 1742, et de Dresde du 25 de décembre 1745, sont confirmés. Le monarque rentre en possession de tous ses états en Silésie, à la rive gauche du Rhin et en Westphalie : il ne perdit pas un seul village; ainsi cette guerre également longue et meurtrière ne servit qu'à la destruction de l'espèce humaine et à la grandeur personnelle de Frédéric. On fut étonné qu'avec des états naturellement stériles, une population très médiocre et des revenus peu considérables, le roi de Prusse, dont les ancêtres n'avoient presque aucune influence dans l'Empire à l'époque du traité de Westphalie, conclu en 1648, eût résisté à la ligue formidable que des conjonctures singulières avoient formée contre lui. Si d'heureux hasards concoururent à ses succès, il commit lui-même de grandes fautes; mais la ma-

nière dont il sut les réparer, et se prévaloir de l'impéritie de ses ennemis, contribue à sa gloire. 1763.

La cour de Vienne commence par lui opposer des généraux d'une incapacité manifeste ; ils tentent d'exécuter des projets de guerre qui n'étoient pas militaires, et les revers qu'ils éprouvent les font bientôt disparaître : le maréchal Daun leur succede. Naturellement temporisateur et peu entreprenant, il le devint encore bien moins lorsqu'après avoir acquis quelque réputation ; il put craindre de la compromettre. L'impératrice de Russie Élisabeth avoit contre Frédéric une haine implacable, qui lui faisoit desirer sa ruine ; mais l'héritier présomptif de cette souveraine ne partageoit pas ses sentiments : les généraux russes le savoient, et aucun d'eux ne vouloit s'exposer au courroux de celui que la mauvaise santé de l'impératrice devoit rendre bientôt leur maître. Les Russes étoient d'ailleurs persuadés que les Autrichiens n'avoient d'autre but que de se décharger sur eux du poids de la guerre, et ils ne jugeoient pas à propos de se sacrifier pour de tels alliés. On a vu qu'il se passa plusieurs campagnes avant qu'il fût possible d'amener les deux armées à combiner leurs opérations. Les Suédois, entraînés dans cette guerre par la France, étoient divisés entre eux. Le roi de Suede,

1763. beau-frère de Frédéric, ne desiroit pas sa ruine ; le sénat n'étoit occupé qu'à chercher les moyens de pouvoir rejeter sur les généraux tout blâme quelconque, et de se disculper ainsi aux yeux des états ; d'un autre côté, les généraux, craignant eux-mêmes d'être compromis, ne vouloient rien entreprendre sans des ordres clairs et précis, qu'on n'avoit garde de leur adresser tels, et ils restoient presque toujours dans l'inaction. Ces raisons rendirent à-peu-près nuls les efforts des Suédois. L'armée de l'Empire mal constituée, mal pourvue, et constamment mal commandée, étoit moins redoutable pour les Prussiens que pour le pays où on la conduisoit. Les François agirent trop peu de temps directement contre Frédéric, pour qu'il soit utile d'en parler. Nous alléguons ces faits, non pour diminuer la gloire du monarque, mais pour donner une juste idée des ennemis contre lesquels il eut à combattre et à soutenir la monarchie prussienne pendant sept ans.

Cette guerre est, par l'inégalité des forces respectives, l'éclat des victoires, son influence sur le système politique de l'Europe en général et de l'Allemagne en particulier, et la révolution qu'elle opéra dans la science militaire, une des plus importantes et des plus instructives dont les

annales du monde fassent mention. On en trouve 1763
 peu dans l'histoire moderne qui offrent des pro-
 jets plus vastes , plus hardis et plus habilement
 exécutés que ceux de Frédéric : il eut d'ailleurs
 assez d'ordre et d'industrie pour tirer ses res-
 sources du pays ennemi sans le dévaster , et de
 ses états sans les épuiser. Jamais ses armées ne
 combattirent à forces supérieures, ni même éga-
 les ; elles furent presque toujours très inférieures
 à celles de ses adversaires. Aucun guerrier ne
 posséda mieux que lui l'art d'animer ses troupes ,
 et d'y maintenir , au milieu des plus grands re-
 vers , l'espoir et la confiance. Il vola plusieurs
 fois d'une province à l'autre avec une diligence
 prodigieuse et sans magasins préparés. La vaste
 étendue de son esprit lui permettoit de pourvoir
 à tout , et les plus grands obstacles enchaînaient
 rarement son activité.

Parmi les généraux qui s'immortaliserent dans
 la guerre de sept ans , on ne peut s'empêcher de
 distinguer le prince Henri de Prusse. Il ne com-
 manda que des armées battues , découragées ;
 presque entièrement composées des plus mau-
 vaises troupes du roi son frere , et le plus souvent
 inférieures de moitié à celles qui lui étoient op-
 posés ; cependant il est le seul qui n'éprouva
 pas d'échec. La suite non interrompue de ses

===== succès est le fruit de la capacité, secondée par
1763. un génie profond et calculateur. Si le hasard l'eût
placé sur un trône, il eut montré aux hommes
les résultats du rare assemblage des plus grands
talents et de toutes les vertus.

FRÉDÉRIC venoit d'acquérir une consistance de gloire et de renommée , qui le préservoit d'être attaqué légèrement à l'avenir. Il résolut de passer en paix le reste de sa vie , ou du moins de ne reprendre les armes qu'autant qu'il ne pourroit s'en dispenser. Il s'occupe à effacer dans ses états les traces de la guerre ; il parcourt les provinces, fait rebâtir les maisons ruinées , élever de nouveaux villages , fournir des grains et des bestiaux aux cantons qui en manquent , et construire des digues et des canaux : il avance des sommes considérables aux gentilshommes et aux laboureurs qui s'engagent à entreprendre des défrichements ou des améliorations de terres. Tous ces soins ne lui font pas négliger son armée : convaincu qu'elle est la base de sa puissance , il met à profit les nouvelles lumières qu'il a acquises pendant la guerre , et en peu d'années les manœuvres de ses troupes atteignent le dernier degré de perfection. Les généraux

Seidlitz, Saldern et Moellendorf remplissent à cet égard les vues du roi, le premier pour la cavalerie et les deux autres pour l'infanterie. 1763.

Les états de Frédéric avoient l'inconvénient d'être dispersés : l'occasion d'en réunir plusieurs parties se présente, et il ne la laisse pas échapper, Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, meurt à Dresde le 5 d'octobre. Au commencement de l'année suivante, plus de quarante mille Russes entrent en Pologne, et concourent à faire élire roi, le 6 de septembre, le comte Stanislas-Auguste Poniatowski-Stolnick, grand-panetier de Lithuanie, qui avoit également réussi à se rendre favorables les cours de Berlin et de Vienne. Cette élection, contraire aux vœux de plusieurs magnats, est suivie de troubles, et il se forme un parti considérable contre le nouveau roi, dont les Russes embrassent la défense à main armée. 1764, 1765, 1766, 1767.

Le grand seigneur somme l'impératrice de Russie de retirer ses troupes de la Pologne ; sur son refus, il lui déclare la guerre le 30 d'octobre, et opère ainsi une diversion en faveur des confédérés, qui, ainsi que les Turcs, sont constamment battus par les Russes. 1768, 1769, 1770.

Les confédérés persistoient à vouloir dépouiller Stanislas-Auguste de la royauté. Les princi-

1770. — paux d'entre eux convinrent de lui faire assurer par la république de Pologne une existence convenable, mais à condition qu'il abdiquera la couronne. Les vertus et les talents du prince Henri de Prusse, ainsi que les justes éloges qu'on lui donnoit en Bohême et en Saxe, où il avoit manifesté, pendant la guerre de sept ans, autant de douceur que d'humanité, produisirent la plus forte impression sur les Polonois, qui résolurent de l'élever sur leur trône ébranlé, que lui seul pouvoit raffermir et défendre. Mokranoski, palatin de Mazovie, vient proposer cet arrangement au roi de Prusse; mais le monarque s'y refuse, et aime mieux ajouter quelques provinces à ses états, que de couronner son frere, et de faire le bonheur de la Pologne, qui auroit vu renaître ses plus beaux jours.

Les cours de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg, conviennent d'un traité de partage, tendant à s'approprier les parties de la Pologne qui sont à leur bienséance. L'empereur Joseph II, 1771. qui avoit succédé en 1765 à François I^{er} son pere, rassemble, sur les frontieres de Hongrie, des troupes, qui s'établissent en juillet dans le palatinat de Cracovie et le district de Sendomir.

1772. L'année suivante, les trois cours alliées continuent à s'étendre sur le territoire de la répu-

blique ; elles exposent ensuite dans des manifestes leurs prétentions sur la Pologne : elles étoient destituées de fondement ; mais de nombreuses armées les font prévaloir sur les justes réclamations des Polonois, et dissipent les diverses confédérations qui désolent le pays depuis plusieurs années. 1772.

La Russie s'approprie en Lithuanie un territoire d'environ trois mille quatre cents lieues carrées. L'empereur se met en possession de la partie de la Pologne confinant à la Moravie , à la Hongrie et à la Transilvanie, de même que du palatinat de Belz , de la Russie rouge et de presque toute la Wolhinie. Ce partage comprenoit environ deux mille sept cents lieues carrées. Frédéric s'empare de la Prusse polonoise et d'une partie de la grande Pologne. La ville de Thorn est exceptée de cet envahissement , ainsi que celle de Dantzick , qui , avec un territoire fort resserré , se trouve environnée par les états prussiens. Le lot de Frédéric n'étoit que d'environ neuf cents lieues carrées ; mais comme il unissoit le royaume de Prusse avec la Poméranie et les marches de Brandebourg , il consolidoit essentiellement la puissance du monarque , tandis que les districts envahis par ses co-partageants n'ajoutoient que peu à la leur. 1773.

- Les trois cours alliées font nommer de force
1773. une commission, chargée de terminer avec elles le traité de partage, qui est signé le 20 d'août. Le roi de Pologne, les sénateurs et les nonces, sont ensuite contraints de le ratifier, et de reconnoître que les territoires dont l'impératrice de Russie, l'empereur et le roi de Prusse se sont emparés, leur appartiennent légitimement. Les Turcs, qui avoient seuls tenté de contrarier les projets de la cour de Pétersbourg, finissent enfin avec elle une guerre malheureuse par un
1774. traité honteux, conclu le 21 de juillet.

Aussitôt que le roi de Prusse est en possession de ce qu'il a pris sur la Pologne, il fait travailler à de nouveaux chemins, à réparer les anciens, à construire des ponts, et ne néglige aucun moyen de mettre en valeur un pays qu'une mauvaise administration, jointe à des troubles civils, rendoit peu productif depuis long-temps.

1775. Les deux années suivantes n'offrent aucun
1776. événement remarquable; mais Frédéric met enfin le comble à sa gloire, en débutant dans un rôle nouveau pour lui, celui de défenseur des droits et des libertés de l'Empire.

QUATRIÈME GUERRE,

QUE FRÉDÉRIC APPELLOIT SON PROCÈS
DE LA BAVIÈRE.

L'ÉLECTEUR de Bavière, Maximilien-Joseph, étoit menacé d'une mort prochaine, et la cour de Vienne se donnoit des mouvements, qui annonçoient que les héritiers de ce prince n'entreroient pas paisiblement en possession de sa succession : il mourut le 30 de décembre. Charles Théodore, électeur palatin, fut aussitôt proclamé à Munich duc de Bavière, et une ordonnance des états promulgua sans délai ses droits. Ce prince arriva à Munich le 2 de janvier, et prit sans résistance possession de ses nouveaux domaines. 1777. 1778.

Cette succession dans son principe ne paroïsoit pas sujette à contestation, quoique l'électeur fût mort sans enfants. On pensoit assez généralement que les fiefs mâles, relevant de l'Empire et de la Bohême, étoient assurés à la maison palatine par le droit féodal et par le traité de Westphalie; et que les fiefs féminins, ainsi que les biens allodiaux, revenoient au fils aîné de

1778. l'électrice douairière de Saxe, (Marie-Antoinette de Bavière), qui lui avoit fait une cession légale de ses droits en 1776.

L'électeur de Saxe ordonna qu'on mît à Munich le scellé sur les archives conjointement avec les ministres palatins, et qu'on prît possession en son nom de ce qui lui revenoit en qualité d'héritier allodial du feu électeur de Bavière. L'envoyé de Saxe, qu'on empêcha de remplir les intentions de son maître, protesta solennellement, afin d'assurer de nouveau ses droits.

Cependant des troupes autrichiennes se répandent dans la basse Bavière, et dans les fiefs relevant de l'Empire. Cette démarche est suivie par une déclaration de l'empereur, datée du 16 de janvier, portant *que plusieurs de ces fiefs lui sont dévolus à titre de déshérence*. Il paroît en outre deux déclarations de l'impératrice-reine. Par la première, cette princesse réclamoit les cantons de la haute et basse Bavière qui appartenoient autrefois à la branche éteinte du duc Jean de Straubingen, comme étant des investitures données, en 1426, au duc Albert d'Autriche par l'empereur Sigismond. Par la seconde déclaration, Marie-Thérèse revendiquoit la seigneurie de Mindelheim, et les fiefs situés dans le haut Palatinat, qui relevent de la

Bohême, en vertu d'une expectative accordée à la maison d'Autriche, en 1614, par l'empereur Mathias. 1778.

En vain on objecte à la cour de Vienne que ces fiefs ne seront vacants que par l'entière extinction de la branche palatine; que les expectatives et les investitures citées dans les déclarations, ayant été révoquées, doivent être regardées comme non avenues; et que toute prise de possession est contraire au traité de Westphalie, qui fixe irrévocablement la succession des fiefs en question. Le ministère autrichien se borne à promettre de réfuter victorieusement toute objection; et en attendant, il renforce les troupes déjà répandues en Bavière.

L'électeur palatin Charles-Théodore signe le 18 de janvier, sans la participation du duc des Deux-Ponts, une convention par laquelle il cède la basse Bavière à la maison d'Autriche, pour terminer toutes ses répétitions.

Les états de Bavière se plaignent aussitôt à la diète de Ratisbonne, de la violation de droits anciens, confirmés plusieurs fois, et en vertu desquels la haute et la basse Bavière ne doivent jamais être aliénées séparément. Cependant le duc des Deux-Ponts avoit pris jour pour ratifier le traité conclu par son oncle; mais la nuit qui

1778.

précéda, le prince part de Munich avec un agent prussien, arrivé la veille au soir pour l'en dissuader; et loin de ratifier le traité de cession, il proteste contre. L'électeur de Saxe en fait de même, ainsi que la maison de Mecklenbourg qui revendiquoit le comté de Leuchtenberg, en vertu d'une expectative accordée par l'empereur Maximilien I^{er}, le duc de Wirtemberg, et les princes ecclésiastiques d'Augsbourg et de Saltzbourg, qui avoient aussi des prétentions quelconques sur la succession de Bavière. La cour de Vienne déclare qu'elle ne se refuse pas à un accord équitable; mais comme elle paroît plus disposée à retenir ce qu'elle a pris, qu'à le restituer, les prétendants implorent la médiation du roi de Prusse. Ce monarque n'avoit aucun intérêt direct dans cette discussion; mais comme la prudence ne lui permettoit pas de laisser agrandir la maison d'Autriche, il lui propose des doutes sur ses prétentions. La cour de Vienne promet une réponse, et assure provisoirement que ses droits sont fondés. Frédéric invite l'empereur et l'impératrice sa mere à remettre la succession de Bavière dans l'état où elle étoit avant la mort de l'électeur Maximilien-Joseph, sauf à discuter, conformément aux constitutions de l'Empire, leurs prétentions quelconques. Ils

répondent généralement qu'on rendra à chacune des parties intéressées la justice qui peut lui être due. 1778.

On avoit publié de part et d'autre des écrits qui sont suivis de préparatifs de guerre. Un grand nombre de troupes autrichiennes se réunissent en Bohême. Des camps retranchés, préparés depuis plusieurs années, sont achevés avec la plus grande promptitude. Enfin les mesures de la cour de Vienne, sur les parties de ses frontieres qui touchent à la Silésie prussienne et à la Saxe, ne laissent plus douter qu'elle ne soit résolue à soutenir son invasion par les armes. Le feld-maréchal Laudon, arrivé en Bohême au milieu du mois de mars, commence à réunir dans différents postes les garnisons de ce royaume. Peu de jours après, la plus grande partie des forces autrichiennes, encore répandues en Baviere, en Hongrie et en Italie, s'acheminent successivement vers la Bohême. On évaluoit à plus de deux cents cinquante mille hommes les troupes que l'empereur y rassembloit, ainsi qu'en Moravie, en haute Silésie et dans la Pologne autrichienne.

Frédéric, de son côté, se dispose à la guerre, de concert avec l'électeur de Saxe. Deux armées prussiennes se préparent, l'une en Silésie, et l'autre dans le Brandebourg. La premiere dont le

monarque se reserve le commandement étoit de
1778. quatre-vingt-un bataillons et de cent vingt escadrons, en tout soixante et quinze mille hommes, conduits sous ses ordres par onze lieutenants généraux et vingt-huit généraux majors. La seconde armée, destinée au prince Henri, étoit de soixante-un bataillons et de vingt-cinq escadrons, et montoit à quarante-six mille hommes; on y attacha treize lieutenants généraux et vingt généraux majors. Les Saxons, commandés par le général comte de Solms, se réunissent près de Dresde, au nombre de vingt-six mille hommes, partagés en trente-quatre bataillons et en quarante escadrons.

Quoique les négociations continuassent, l'âge avancé de Frédéric ne peut l'empêcher de s'aller mettre à la tête de ses troupes. Le dernier jour d'ordre, avant de partir de Berlin, il assemble les officiers généraux destinés à servir sous lui, et leur dit :

Nous avons tous blanchi sous les armes, et partagé la gloire et les fatigues des guerres précédentes. Vous répugnez sans doute autant que moi à répandre du sang; mais de nouveaux dangers, dont l'Empire et mes états paroissent menacés, m'obligent à prendre les mesures les plus efficaces pour dissiper l'orage. Je ne peux

donc me dispenser de vous appeller encore une fois à la défense de la patrie. J'éprouverai la satisfaction la plus vive à combler de récompenses vos nouveaux services. Je ne paraîtrai pas en campagne avec un équipage fastueux dont j'ai toujours fait peu de cas ; cependant mes infirmités actuelles m'empêcheront de faire la guerre comme dans la vigueur de l'âge. Je me servirai d'une voiture dans les marches ; mais un jour de bataille vous me verrez à cheval parmi vous comme autrefois.

Le monarque, accompagné du prince héréditaire, aujourd'hui duc régnant de Brunswick, se rend en Silésie au commencement d'avril. Avant son départ, il fait remettre de nouvelles observations très modérées au ministère autrichien, qui déclare que l'empereur ne se dessaisira pas de ce qui est déjà en sa possession ; qu'il rendra justice à qui il appartiendra, mais qu'il ne souffrira pas qu'un état quelconque de l'Empire s'érige en juge et en tuteur de ses co-états, lorsqu'il a en main les moyens de défendre ses droits, et même d'attaquer quiconque voudra les lui contester. Le roi de Prusse réplique, qu'en sa qualité d'état de l'Empire, il est de son devoir de s'opposer au démembrement de la Bavière ; qu'il s'est attendu à des éclaircisse-

ments satisfaisants; et qu'au surplus il desire
1778. *que la bonne intelligence puisse subsister entre*
lui et l'empereur.

Il paroît au commencement de mai un mémoire, dans lequel on tente de prouver que les droits de la maison d'Autriche à la succession de Baviere sont incontestables, et que la convention du 18 de janvier est valable. Le ministere prussien ne répond pas à cette assertion, parceque Frédéric traitoit directement par lettre avec l'empereur, qui étoit déjà à la tête de ses troupes. Le résultat de cette correspondance est que les négociations seront reprises à Berlin, où elles continuent effectivement jusqu'à la fin de juin, mais sans succès.

La maison d'Autriche n'indique aucun moyen pour satisfaire le duc des Deux-Ponts, l'électeur de Saxe, le duc de Mecklenbourg et les autres prétendants à la succession de Baviere, et propose uniquement de ne point contrarier dans la suite la réunion des margraviats de Bareuth et d'Anspach, situés en Franconie, aux états de la maison électorale de Brandebourg. Frédéric déclare qu'il ne s'oppose pas par simple convenance à ce que l'empereur envahisse une partie de la Baviere; mais parceque cette prise de possession est contraire aux immunités des états de ce pays,

au traité de Westphalie et aux constitutions de l'Empire; enfin qu'il n'est nullement équitable de mettre en parallele une acquisition présente et illégale, avec une succession éventuelle et fondée sur des droits incontestables.

1778.

L'électeur de Saxe avoit fait négocier à Vienne sans obtenir la moindre satisfaction; et cette cour, loin de faire aucune restitution, envahit journellement des seigneuries et des districts particuliers de la Baviere, qu'elle qualifie de *fiefs mâles*, ouverts à la directe de l'empire. L'électeur palatin lui-même se plaint inutilement de ces usurpations journalieres, contraires à la convention du 18 de janvier.

Presque toutes les forces que l'empereur se proposoit de faire agir en Bohême, y étoient réunies en différents corps, la plupart destinés à former deux armées principales: l'une commandée par le feld-maréchal comte de Lascy, et à laquelle le monarque autrichien resta, avoit pour objet de contenir le roi de Prusse; le feld-maréchal baron de Laudon fut chargé d'observer avec l'autre le prince Henri.

Quoique les généraux autrichiens eussent l'avantage du nombre, ils connoissoient trop les talents de Frédéric et de son frere, et la supériorité manœuvriere des troupes prussiennes,

1778. pour entreprendre de leur résister en rase campagne; ils avoient donc résolu de se tenir sur la défensive la plus rigoureuse dans des postes inexpugnables, susceptibles de fermer le chemin de Prague du côté de la Silésie et de la Saxe, d'embarrasser les passages par des abattis, et de ne faire qu'une guerre de chicane. L'empereur avoit son quartier à Sobotka entre Gitschin et Jung-Buntzlau, derriere son armée, cantonnée sur la rive droite de l'Elbe. La répartition entre ce fleuve et l'Iser des forces destinées à opérer sous les ordres du maréchal Laudon, menaçoit également la Lusace et la Saxe.

Le roi de Prusse, établi à Schonwald près de Silberberg, avoit cantonné son armée aux environs de cette ville et de Franckenstein. On soupçonne qu'après être entré en Bohême, Frédéric projetoit de passer l'Elbe, et de se porter sur Prague à la droite de la Moldau, en même temps que le prince Henri arriveroit par la Saxe, devant la place, sur la rive gauche de la riviere. Peut-être que le monarque avoit pour objet de s'avancer ensuite en Baviere, ou du moins de prendre à revers la Moravie et l'Autriche, et d'y transporter le théâtre de la guerre, mettant ainsi derriere lui toute la Bohême, après avoir obligé les Autrichiens de l'évacuer. Comme

il étoit possible que le prince Henri seul entreprît de se porter sur Égra, pour pénétrer ensuite en Bavière ou en Autriche par le haut Palatinat, la cour de Vienne avoit rassemblé des troupes sur le Danube près de Straubingen, fait réparer les fortifications d'Égra, et formé dans les environs un camp qui menaçoit les frontières de Saxe, à portée desquelles il importoit d'ailleurs aux Autrichiens d'avoir une place d'armes respectable. 1778.

La nouvelle négociation entamée à Berlin est rompue le 24 de juin, et les ministres prussiens remettent le 3 de juillet au plénipotentiaire de l'empereur une déclaration portant *que le roi ne peut se dispenser d'employer enfin la voie des armes pour obliger la cour de Vienne à retirer ses troupes de la Bavière*. L'empereur se fait joindre aussitôt par le corps du duc de Saxe-Teschén, et quelques autres troupes; et son armée, forte alors de cent mille hommes au moins, s'approche de l'Elbe pour en border la rive droite. Le roi de Prusse s'étoit mis de son côté en mesure d'opérer; et dès le 13 de juin, il avoit fait camper à Wiese, entre Silberberg et Glatz, vingt bataillons et dix escadrons de dragons, commandés par le lieutenant général Wunsch, qui eut ordre de se retrancher.

Le général autrichien comte de Botta étoit

1778. cantonné vers Zuckmantel sur les frontières de Moravie et de haute Silésie. Un autre corps, composé de plusieurs régiments de hussards, de piquets d'infanterie et de vétérans ou invalides encore en état de servir, occupoit, aux ordres du général Kirchayn, des quartiers vers Hoff, sur la droite de Botta. L'empereur avoit aussi quelques troupes dans le duché de Teschen. Il falloit assurer contre ces forces la haute Silésie; c'est pourquoi, indépendamment des garnisons réparties dans les places, Frédéric détacha deux bataillons, dix escadrons de dragons et autant de hussards commandés par le général Werner, qui alla camper sous le canon de Neisse.

L'armée du prince Henri, formée d'une partie des garnisons des états prussiens en Westphalie, du duché de Magdebourg et de l'électorat de Brandebourg, s'avançoit sur plusieurs colonnes vers Dresde, pour joindre les Saxons.

Juillet. Le 1^{er} de juillet, le roi de Prusse part de Schonwald avec quarante escadrons de hussards, et joint à Wiese le général Wunsch qu'il fait avancer le lendemain à Pischowitz. Le 4, il se porte sur Lewin ainsi que Frédéric, qui campe sur le Ratzenberg, et prend son quartier à Humelschlos. Le prince héréditaire de Brunswick, parti le

même jour de Silberberg avec trente bataillons et trente-trois escadrons, s'établit à Pischowitz. 1778.)

Le 5, le roi entre en Bohême, et campe en avant de Nachod sur les hauteurs de Kramolin, où le prince de Brunswick, qui avoit suivi la même route, arrive le lendemain 6. Il étoit remplacé ainsi que le roi dans tous ses camps par le général Tauenzien, parti de Silberberg avec le reste de l'armée prussienne. Il y eut le 7 une escarmouche entre les postes avancés de Frédéric et les troupes légères autrichiennes. Le 8, le monarque s'avance avec vingt bataillons et cinquante escadrons à Welsdorf près de Jaromirz, et campe à la vue de l'armée de l'empereur, dont il n'est séparé que par l'Elbe. Tauenzien arrive le même jour à Kramolin, et y joint le prince de Brunswick.

Juillet.

La position des Autrichiens étoit formidable. La droite de leur ligne de défense aboutissoit vis-à-vis de Königsgratz, et la gauche au-delà de Hohen-Elb, point qu'il est impossible de tourner, parcequ'il touche à des montagnes impraticables nommées *Riesengeburg*. Cette partie de la rive droite de l'Elbe présente une chaîne de hauteurs qu'on travailloit depuis long-temps à rendre inabordables. On y avoit élevé vingt une redoutes, garnies de trois cents canons, construit plusieurs camps retranchés, reconnu

— toutes les positions intermédiaires à occuper, et
1778. préparé d'avance les communications nécessaires
Juillet. pour se porter de l'une à l'autre. Les retranche-
ments étoient environnés de chevaux de frise,
de palissades et de fossés profonds, et couverts
par l'Elbe, dont la rive droite domine la rive
gauche où se trouvoit le roi de Prusse. Königs-
gratz, situé sur cette dernière, étoit couvert du
côté de Jaromirz par un camp retranché, que le
monarque ne pouvoit laisser derrière lui, et qui
l'empêchoit de tourner la ville. Les Autrichiens
avoient plusieurs ponts sur l'Elbe, qu'il leur suf-
fisoit de longer par un de leurs flancs pour arri-
ver au point sur lequel les Prussiens se fussent
portés. Le maréchal de Lascy projetoit de leur
disputer le passage du fleuve, et de les retenir
sur la rive gauche, afin de les empêcher de pé-
nétrer dans le cœur de la Bohême. A la première
nouvelle de leur marche, il avoit occupé avec
ses principales forces les postes compris entre
Jaromirz et Arnau, (n'ayant au-delà de ces
deux points que des détachements faciles à ren-
forcer au besoin), et fait passer l'Elbe au gé-
néral d'artillerie Elrichshausen à la tête d'un corps
de cavalerie, qui s'établit à peu de distance de
Kramolin. Ce furent les postes avancés de ce dé-
tachement qui escarmoucherent le 7 avec les

Prussiens , quand Elrichshausen se replia sur Jaromirz. 1778.

Jaillier.

Frédéric fit reconnoître et reconnut lui-même plusieurs fois entre Jaromirz et Arnau la position de Lascy, qu'il jugea inabordable. Il ne pouvoit attaquer le point de Konigsgratz sans imprudence; parceque s'il essuyoit un échec, l'état de force des Autrichiens leur permettoit de passer aussitôt de la défensive à l'offensive, et d'entrer en Silésie : il étoit également impossible de forcer le passage de l'Elbe, sans risquer de sacrifier l'armée prussienne. Le roi considéra d'ailleurs que cette guerre devant être bientôt terminée par l'intervention de diverses puissances à qui l'envahissement de la Baviere n'étoit pas indifférent, il ne falloit pas compromettre légèrement sa gloire, que des succès n'auroient pas augmentée, mais que des revers pouvoient ternir. Il résolut donc, en attendant l'effet des opérations du prince Henri, de se borner à donner de la jalousie aux Autrichiens; il fourrageoit journellement à la petite portée du canon de leur camp, pour leur faire naître le desir de tomber sur ses fourrageurs, toujours soutenus par des troupes préparées à cet effet : il employoit tous les appâts imaginables pour faire sortir les détachements ennemis de leurs postes, et les attirer

1778.

Juillet

dans des pièges, voulant du moins, s'il ne pouvoit trouver l'occasion d'engager un combat avec avantage, ou de surprendre le passage de l'Elbe, faire essuyer à Lascy de ces échecs partiels, qui tirent à conséquence lorsqu'ils sont répétés. Il y eut le 11, le 14, le 23 et le 30, des combats particuliers : celui du 23 fut le plus important. Le général Wurmser, posté à la droite du camp de Konigsgratz avec quatre mille dragons, husards ou croates, hasarde de s'avancer sur les Prussiens qui le provoquent, et il est repoussé avec perte de deux cents prisonniers, sans compter les morts et les blessés.

Le 12, le lieutenant général de Bulow campe entre Skalitz et Klenni avec cinq bataillons et vingt-cinq escadrons, pour assurer la communication entre les camps de Nachod et de Welsdorf, et inquiéter les Autrichiens sur la Métau.

Le 14, le roi détache de Welsdorf sept bataillons et cinq escadrons aux ordres du lieutenant général Stutterheim, pour aller joindre sous le canon de Neisse le général Werner, et lui donner les moyens de pénétrer dans la Silésie autrichienne, en se portant sur Jaegerndorf et Troppau. Frédéric espere que cette incursion inquiétera la cour de Vienne pour la Moravie, et pourra engager Lascy à s'affoiblir sur l'Elbe,

pour envoyer du renfort au général Botta. A l'approche de Stutterheim , Werner part de Neisse , entre dans les états autrichiens , et y leve des contributions. Botta rassemble presque toutes ses forces , qui consistoient en vingt bataillons , et dans un corps de cavalerie , de croates et de chasseurs du Tirol ; mais au lieu de marcher à Werner comme on le présumoit , il se borne à envoyer dans la Silésie prussienne des détachements pour la faire contribuer. Le roi met de son côté à contribution la partie de la Bohême qu'il occupe. Werner surprend et défait vers Troppau un régiment de hussards autrichiens.

1778.

Juillet.

Le 17, le général Tauenzien joint Frédéric à Welsdorf avec la plus grande partie des troupes postées à Nachod , et il ne reste dans ce camp que neuf bataillons , dont le général Wunsch prend le commandement. Ce corps avoit pour objet d'assurer la communication de Welsdorf avec Glatz , où les magasins de l'armée du roi étoient établis. Le monarque , pour engager le maréchal de Lascy à s'affoiblir par l'envoi d'un renfort aux troupes établies à Neustat sur la Métau (poste qu'il lui importe de conserver) , et dans l'espérance d'attirer les Autrichiens à un combat , avoit ordonné à Wunsch de

1778. ~~-----~~ marcher à Neustat. Celui-ci y arrive avec trois bataillons et six escadrons, se rend maître de la ville, poursuit vivement la garnison, et manœuvrer ensuite sur le flanc droit du camp de Königsgratz, de manière à inquiéter Lascy. Ce général imagine que les Prussiens veulent attaquer la place, ordonne aux troupes postées dans le camp retranché qui la couvre, d'y entrer, et ne fait du reste aucun mouvement. Alors Wunsch retourne à Nachod.

Juillet.

Le 20, Frédéric reconnoît de nouveau les postes des Autrichiens entre Königshof et Arnau : ils avoient dans cette partie quinze mille hommes aux ordres du général comte d'Alton, qui pouvoit inquiéter la droite du camp de Welsdorf; c'est pourquoi le monarque poste sans délai à Pilnickau, vis-à-vis d'Arnau, le général d'Anhalt avec six bataillons, qu'il fait soutenir par vingt-un escadrons, campés à Sohr aux ordres du général major Dallwig. Comme le monarque paroissoit encore chercher à passer l'Elbe aux environs de Königshof, ce poste est considérablement renforcé par le maréchal de Lascy, qui détache des troupes, destinées à joindre le général Botta et le maréchal Laudon, vivement inquiété par les mouvements du prince Henri.

Les troupes destinées à former son armée se

mettent en marche le 1^{er}, partagées en trois divisions, et se réunissent le 7 au camp de Plauen près de Dresde, où elles joignent les Saxons. Le maréchal Laudon, chargé de faire face à cette armée combinée, avec des forces qui monteront à environ cent mille hommes, lorsqu'il eut été joint par les troupes tirées des Pays-Bas, conserva ses quartiers à la gauche de l'Iser, aux environs de Sobotka, jusqu'à la fin de juin. On soupçonne qu'il projetoit de pénétrer en Saxe par la Lusace. Au commencement de juillet, le prince Charles de Lichstenstein occupe avec douze mille hommes un camp retranché près de Nîmes et de Gabel. Le général Ghiulai se poste avec huit mille vers Kratzau et Krottau. Les Autrichiens commencent ensuite les hostilités en levant des contributions en Lusace; mais le général major Podjurski, détaché au-delà de l'Elbe par le prince Henri avec quatre bataillons et dix escadrons de hussards prussiens, et deux bataillons saxons, arrête bientôt leurs incursions.

La réunion de l'armée combinée sous Dresde fait craindre au maréchal Laudon qu'elle ne tente de se porter directement sur Prague, en remontant la rive gauche de l'Elbe. Il ordonne à Lichtenstein de partir de Gabel, de passer le fleuve, et de camper entre Aussig et Toplitz :

1778.

Juillet.

des détachements se portent en avant vers Pirna.
1778. Laudon suit lui-même le prince de Lichtenstein,
Juillet. dont le corps lui sert d'avant-garde, et vient camper à Gasdorf près de Leitméritz, à la droite de l'Elbe. Divers corps autrichiens s'étendent à la gauche de Lichtenstein sur les frontières de Saxe jusques vers Égra : ils barrent par des abattis et des redoutes les débouchés qui se trouvent entre cette ville et l'Elbe.

Le prince Henri pouvoit tenter d'entrer en Bohême par la haute Lusace, après avoir traversé l'Elbe, ou en se portant des environs de Dresde à des passages quelconques compris entre la rive gauche du fleuve et Égra. Il paroît que le maréchal Laudon n'étendit pas son attention au-delà des moyens propres à empêcher l'armée combinée de se porter directement vis-à-vis de Leitméritz, et ensuite sur Prague. Le prince Henri ne néglige rien pour lui donner le change. Il fait tracer le 15, pour cent mille hommes qu'il n'avoit pas, un camp près de Bautsen en Lusace, qu'il ne vouloit pas occuper; d'un autre côté, il avoit envoyé reconnoître les débouchés de Catharinsberg, de Commotau et d'Einsidel. On pense qu'il se proposoit de marcher droit à Prague.

Le 17, le lieutenant général Moellendorf s'a-

vance du camp de Plauen vers Freyberg, avec treize bataillons et quatre régiments de cavalerie : il passe la Mulda, marche à Marienberg, et le 19 à Basberg, et s'empare ainsi successivement de ces deux passages importants. Ses détachements se portent le même jour sur Commotau, et détruisent les abattis des Autrichiens dans cette partie. Laudon pouvoit prévenir les Prussiens aux défilés de Marienberg et de Basberg, puisqu'il étoit près des frontières de Saxe, avant que l'armée combinée se fût approchée de celles de Bohême.

1778.

Juillet.

Le 18, le prince Henri, suivant la même route que Moellendorf, s'avance à Freyberg, en même temps que le lieutenant général Platten avec onze bataillons et deux régiments de cavalerie prussiens, dix bataillons et deux régiments de cavalerie saxons, marche à Dippodiswald. Le 19, Henri repasse la Mulda, et campe à Frauenstein, menaçant ainsi d'entrer dans le cercle de Saatz. Laudon ne juge pas à propos de marcher au-devant de l'armée combinée ; il fait même repasser l'Elbe au prince de Lichstenstein, qui le joint à Gasdorf, ainsi que divers détachements répandus en avant d'Aussig et de Toplitz ; mais il laisse aux environs de Péterswald le général Sauer avec ordre, si l'ennemi tente de pénétrer

1778.

Juillet.

par cette route, d'embarrasser le lit de l'Elbe près d'Aussig, et de se replier ensuite derrière la rivière d'Eger, qui se jette dans l'Elbe au-dessus de Leitmeritz.

Comme les démonstrations du roi de Prusse ne produisoient aucun effet sur le maréchal de Lascy, qui persistoit à se tenir renfermé dans son camp vis-à-vis de Jaromirz, le monarque mande au prince Henri de passer l'Elbe, et de s'approcher de l'Iser sur les derrières des Autrichiens. Frédéric espéroit les obliger ainsi à quitter leur position, et faciliter le passage de l'Elbe à son armée. Ce nouveau plan d'opérations oblige Henri de donner encore le change au maréchal Laudon. Il décampe de Frauenstein le 21, arrive le 22 près de Pirna, et ordonne au général Platten de se poster avec son corps à Maxen, pour masquer sa marche ultérieure, et persuader aux Autrichiens qu'il veut entrer en Bohême par Péterswald, tandis qu'il projetoit d'y pénétrer par Gabel; cette partie étoit occupée par le corps du général Ghiulai.

Le 24, la grosse artillerie et les bagages passent l'Elbe sur trois ponts près de Pirna, et sont ensuite dirigés vers Zittau. Le général Moellendorf se rapproche de l'armée combinée, qui traverse le fleuve le 28, et campe à Hohenstein. Le prince

Henri la partage le 29 en plusieurs colonnes, dont quelques unes se portent aussitôt en avant. 1778.

Le 30, il entre dans le cercle de Leitmeritz, et campe à Schluckenau, tandis qu'elles conti- Juillet.

nent à s'avancer vers les passages dont elles doivent s'emparer. Le 31, le général Belling chasse l'ennemi du défilé de Tollenstein, en avant de Georgenthal. Le 1^{er} d'août, Ghiulai, posté avec quatre mille Autrichiens à Rhorsdorf, est mis en déroute : une partie de ses troupes se retire en avant de Gabel et le reste à Leypa. Henri vient camper à Tollenstein. Il avoit su cacher son projet au maréchal Laudon, de maniere que celui-ci ne se trouva pas en mesure d'en contrarier l'exécution. A la premiere nouvelle de la marche de l'armée combinée sur Pirna, il avoit fait rompre précipitamment la chaussée et embarrasser les passages qui conduisent à Égra, et pris des précautions pour convrir Prague, croyant que le prince Henri se proposoit de pénétrer en Bohême par le cercle de Saatz, ainsi que ses premieres démonstrations et le corps du général Platten, posté près de Maxen, sembloient l'indiquer. Les avis que Laudon reçoit ensuite des mouvements de l'ennemi, le déterminent à s'approcher de Gabel : il décampe de Gasdorf, se dirige par Dauba, et arrive le 1^{er} à Neuschloss près de Leypa. Août.

===== Le 2, tandis que le prince Henri se met en
1778. marche pour venir camper à Rhörsdorf, les gé-
Aout. néraux Belling et Podjurski délogent Ghiulai des
environs de Gabel, et enveloppent quatre ba-
taillons qui veulent d'abord se défendre, et
finissent par être dissipés. Ghiulai se retire suc-
cessivement à Aicha et à Hunnerwasser. Il avoit
perdu, dans les différents combats dont on a
parlé, plus de quinze cents hommes, trois dra-
peaux et autant de canons. L'importance du dé-
bouché de Gabel ne fut pas assez sentie par les
Autrichiens, qui pouvoient facilement y arrêter
l'armée combinée avec peu de troupes. Le gé-
néral Moellendorf, suivi de son corps et d'une
partie des Saxons, pénétra d'un autre côté par
une route très difficile. En partant de Hohen-
stein, il côtoie à quelque distance la rive droite
de l'Elbe, et se porte sur Tetschen.

Le maréchal Laudon, jugeant qu'il lui est dé-
sormais impossible d'empêcher le prince Henri
de s'avancer dans l'intérieur de la Bohême, se dé-
termine à se couvrir de l'Iser. Quoique supérieur
en nombre au prince, il craint d'être atteint et
forcé de combattre; il précipite donc sa retraite,
et marche le 3 de Neuschlos à Weiswasser, après
s'être fait rejoindre par ses corps avancés. Le 4,
Laudon passe l'Iser au-dessus de Jung-Buntzlau,

et campe près de cette ville, où il reçoit un ren-
 fort de huit régiments détachés par le maréchal
 de Lascy. Le 6, il occupe le camp de Munchen-
 gratz, poste très avantageux et reconnu d'avance.
 Des marais en couvroient la gauche, des retran-
 chements garnis d'une nombreuse artillerie, et
 la rive gauche de l'Iser qui est très escarpée, en
 assuroient le front. Le gros de l'armée autri-
 chienne étoit entre Munchengratz et Bakoffen.
 Différents corps s'étendoient sur sa droite par
 Turnau jusqu'à Bredel au-delà de l'Iser, et d'au-
 tres sur sa gauche jusqu'à Jung-Buntzlau. Laudon
 poste sur la rive droite de la rivière deux deta-
 chements principaux; le premier près de Bredel,
 et le second, commandé par le général de Wins,
 en avant de Jung-Buntzlau, entre lesquels il en
 établit plusieurs autres beaucoup moins nom-
 breux: tous avoient pour objet d'éclairer les
 démarches du prince Henri, qui s'avance le 4 à
 Schwoicken entre Zwickau et Reichstat; ses dif-
 férents corps avoient détruit dans leur marche
 les abattis des Autrichiens. Le 9, Henri campe à
 Nîmes, où on trouve des subsistances abandon-
 nées par l'ennemi. Le général Moellendorf et
 les Saxons, qui s'étoient rapprochés de l'armée
 depuis quelques jours, se postent à sa droite,
 et le général Podjurski à sa gauche.

1778.

Août.

1778. Les militaires ne peuvent trop méditer l'invasion du prince Henri en Bohême par Gabel, ainsi que la manière dont il la prépara, et trompa le maréchal Laudon. Les hommes de l'art préféreront toujours cette savante entreprise au gain d'une bataille : ils trouveront de même que les opérations du prince, pendant cette campagne, sont fort supérieures à celles du roi.

Août.

Outre le corps du général Sauer, laissé par Laudon aux environs de Péterswald pour observer Platten campé à Maxen, le comte de Kinski étoit à la gauche de l'Elbe, étendant ses postes depuis Melnick jusqu'à Brandeiss, situé au-dessous du confluent de l'Iser et de l'Elbe. Un autre corps aux ordres du général baron de Riese, posté en arrière de celui dont on vient de parler, couvroit encore Prague à la rive droite de la Moldau.

Le corps du général Platten n'étant plus utile à Maxen, le prince Henri lui ordonne d'entrer en Bohême, et de marcher sur Leitmeritz, pour menacer Prague. Platten arrive à Péterswald, d'où Sauer se retire précipitamment à Budin derrière l'Éger. Le général prussien s'avance le 11 à Linai, et fait nettoyer le lit de l'Elbe que les Autrichiens avoient embarrassé, afin d'arrêter les convois que l'armée combinée auroit voulu

faire venir par eau, si elle eût opéré à la rive gauche du fleuve. Platten part le 12 de Linai, 1778.
campe près de Lowositz, et détache trois batail- Août:
lons avec dix escadrons aux ordres du général major Sobeck, qui se rend maître d'un pont construit sur pilotis par les Autrichiens près de Leitmériz, passe l'Elbe, et s'empare d'un magasin de farine et de fourrages, abandonné dans la ville par l'ennemi. La marche de Platten répand l'alarme en Bohême. Le général Sauer ne laisse que peu de troupes à Budin, et se replie à Welwarn pour être plus à portée de se jeter au besoin dans Prague. Le baron de Riese passe la Moldau, et couvre la place à la droite de cette rivière. Le maréchal Laudon renforce le corps établi en avant de Jung-Buntzlau, et celui posté à Melnick. Les Autrichiens craignant que Platten ne tourne vers Égra, les abattis sur le chemin de cette place sont augmentés, et sa garnison renforcée par les troupes campées à Straubingen. Platten reste aux environs de Lowositz, et les Prussiens font contribuer une partie des cercles de Saatz, de Leitmériz et de Buntzlau. Le prince Henri, jugeant inattaquable la position du maréchal Laudon à Munchengratz, se borne à envoyer au général Sobeck à Leitmériz quelques renforts, qui contribuent à assurer la communi-

==== cation de l'armée combinée campée à Nîmes,
1778. avec le corps de Platten, posté près de Lowositz.

Août.

Le général Kirchayn, établi sur les frontières de Moravie à Heidenpilsch entre Hoff et Feudenthal, avoit fait mettre à contribution par ses partis Léobschutz et Neustat dans la Silésie prussienne. Werner, d'abord trop foible pour repousser les Autrichiens, est joint par Stutterheim entre Ziegenhals et Neustat : ils campent ensuite à Jaegerndorff, dont ils font contribuer les environs, et détachent plusieurs corps qui remportent quelques avantages sur l'ennemi. En même temps que ces deux généraux se réunissent, le comte de Botta reçoit un renfort du maréchal de Lascy, et se trouve à la tête de dix-neuf mille hommes : forces très supérieures à celles des Prussiens, qu'elles ne peuvent cependant réduire à la défensive. Deux régiments de dragons autrichiens soutenus par des croates et des hussards, et postés avantageusement en avant de Heidenpilsch aux ordres du général Knebel, sont attaqués le 11 au point du jour par le lieutenant colonel Groeling, et dispersés avec perte de leurs bagages et de quatre cents hommes tués ou blessés : les vainqueurs n'ont que vingt tués et environ cent cinquante blessés. Ce succès encourage les Prussiens, qui font des courses en Moravie jus-

qu'aux portes d'Olmultz. Werner et Stutterheim, renforcés par deux bataillons détachés du camp de Welsdorf, se rendent maîtres des duchés de Jaegerndorf et de Troppau. Le 17, ils campent près de la ville de ce nom. Le comte de Botta, persuadé qu'ils veulent pénétrer en Moravie, s'attache exclusivement à fermer les chemins de Hoff et de Bautsch qui conduisent à Olmutz. Ses corps détachés, n'occupant que des positions avantageuses, soigneusement retranchées, bien pourvues d'artillerie, et assez rapprochées pour se secourir mutuellement, entreprennent seulement quelques courses dans la partie de la Silésie prussienne, dénuée de troupes. L'infériorité en nombre ne permit pas à Werner et à Stutterheim de marcher au comte de Botta; et quoique ce général eût obtenu de nouveaux secours du maréchal de Lascy, qu'il se fût fait joindre par le corps de Kirchayn, et que ses forces montassent alors à plus de trente mille hommes, il n'osa cependant agir offensivement. Les autres armées autrichiennes en usant de même, les Prussiens et les Saxons n'avoient guère d'autre perspective pendant le reste de cette campagne, que de se tenir en présence pour les observer.

Le 1^{er}, le roi de Prusse ordonne au général

1778.

Août.

1778. Dallwig de se réunir au comte d'Anhalt à Pilmkau; et craignant qu'ils ne s'y trouvassent pas assez en force pour résister aux entreprises que le corps ennemi, posté près d'Arnau, pouvoit tenter contre eux, il fait avancer le 3 à Sohr, pour les soutenir, le général major de Podwils avec cinq escadrons de dragons. La cour de Vienne ayant manifesté des intentions pacifiques, des commissaires autrichiens et prussiens confèrent le 12 à Braunau, mais sans succès.

Août.

Les deux grandes armées de l'empereur, adossées l'une à l'autre, pouvoient se donner un mutuel secours. La gauche de Lascy et la droite de Laudon, éloignées d'environ cinq lieues, appuyoient aux montagnes du Riesengeburg, qui formoient le sommet d'un angle décrit par la position des deux camps, couverts sur leur front, ainsi qu'on l'a observé plus haut, l'un par l'Elbe, et l'autre par l'Iser. On croit que l'objet des armées prussiennes et saxonnes étoit de se joindre, et d'agir à forces réunies contre le maréchal de Lascy ou contre Laudon; mais comme la jonction présentait les plus grandes difficultés, sur-tout du côté du prince Henri, le roi résolut de tenter de nouveaux efforts pour se frayer un chemin à travers le Riesengeburg, et y passer l'Elbe qui est peu large dans cet

endroit. Il envoie reconnoître le 11 les environs de Hohen-Elb , point par lequel il se propose de pénétrer , et qu'on trouve aussi bien gardé que ceux de Konigshoff et d'Arnau. Cependant Frédéric , voulant s'approcher de Trautenau , envoie le 14 les gros bagages à Burkersdorf , où il marche le lendemain 15 , après s'être fait rejoindre par le corps de Bulow , campé près de Skalitz , et avoir ordonné au général Wunsch d'aller se poster derriere Lischnai sur une hauteur nommée le Ratschenberg. Les corps des généraux Anhalt et Dallwig , établis près de Pilnickau , couvroient la droite de l'armée du monarque : sa gauche étoit assurée par Podwils , resté à Sohr avec cinq escadrons de dragons , et par le prince royal de Prusse , posté en avant de celui-ci près de Ketzelsdorf avec six bataillons. Les Autrichiens se bornerent à observer les mouvements de Frédéric , qu'il leur étoit possible d'inquiéter malgré ses précautions. Un journal , publié par la cour de Vienne , porte *que des raisons d'état très importantes empêcherent le maréchal de Lascy d'entreprendre dans cette circonstance contre les Prussiens*. Quoi qu'il en soit , ce général longea simplement l'Elbe par sa gauche , pour occuper derriere Arnau une position aussi avantageuse que celle de Konigshoff.

1778.

Août.

1778. Le 16, les Prussiens chassent les détachements ennemis qui se trouvent entre leur camp et l'Elbe. Le 17, les généraux Anhalt et Dallwig marchent à Mohren, où ils ont Hohen-Elb vers leur droite, et Arnau vers leur gauche. Le prince héréditaire de Brunswick approche en même temps sa droite d'Arnau, et étend sa gauche vers Konigshoff. Le général Dallwig avoit négligé le 15 d'occuper en avant de sa gauche une hauteur dont les Autrichiens s'emparèrent, et où ils se retranchèrent avec promptitude. Sans cette faute, le roi auroit peut-être réussi à passer l'Elbe entre Arnau et Hohen-Elb.

Août,

Le 22, Frédéric laisse à Burkersdorf le général Tauenzien avec la plus grande partie de l'armée, et va camper sur les hauteurs de Tscherma avec vingt bataillons, un train de grosse artillerie, quinze escadrons de dragons, et quatre cents hussards, auxquels il ordonne de chasser les troupes légères autrichiennes des villages compris entre Tscherma et Hohen-Elb, et reconnoît ensuite les environs de ce poste. Il fait avancer à Mohren huit bataillons aux ordres du général major de Billerbeck, et le corps du prince de Brunswick avec ceux des généraux Anhalt et Dallwig, sur les hauteurs de Langenau en face de Hohen-Elb. Ces mouvements engagent le maré-

chal de Lascy à renforcer le comte d'Alton, 
commandant de ce poste.

1778.

Acha.

Le 24, les Prussiens réparent les chemins de Burkersdorf et de Langenau, et ouvrent diverses routes vers l'Elbe. Lascy rapproche alors le gros de son armée de Hohen-Elb, afin de pouvoir le secourir promptement en cas d'attaque. Le 25, Tauenzien joint par le général Falckenhain (qui étoit resté campé jusqu'alors à Libenthal, pour assurer l'arrivée des convois de Nachod à l'armée), s'avance de Burkersdorf à Wildschutz derriere le roi. Le général Wurmser, suivi de trente escadrons de hussards ou dragons, de huit cents chasseurs du Tirol, de piquets d'infanterie et d'artillerie à cheval, attaque l'arriere-garde prussienne, commandée par Podwils, qui le repousse vigoureusement à deux reprises, et lui fait des prisonniers : il vient ensuite se poster derriere l'armée pour assurer sa communication avec Trautenau. Le corps du prince royal de Prusse, augmenté de plusieurs bataillons et de quelques troupes légères, couvre le flanc gauche du roi et de Tauenzien.

Aussitôt que le maréchal de Lascy est informé des mouvements des Prussiens, il renforce de nouveau le poste de Hohen-Elb ; et une partie des troupes qui l'occupe, prend, pour le mieux

———— couvrir, une position à la rive gauche de l'Elbe.

1778. Frédéric, qui espere encore pouvoir forcer le passage du fleuve au-dessus de Hohen-Elb, s'avance le 26 avec son corps par des défilés très difficiles, de Tscherna sur des hauteurs en avant de Lauterwasser. Le surplus de l'armée prussienne conserve sa position. Cinq bataillons aux ordres du général major de Luck se postent entre le roi et Billerbeck, établi à Mohren. Le 27, le monarque fait aux environs du Hohen-Elb une nouvelle reconnoissance, qui acheve de le convaincre de l'impossibilité de l'attaquer, et même de tourner le flanc gauche de l'armée autrichienne ; car les passages du Riesengeburg étoient impraticables pour la cavalerie et l'artillerie. Frédéric se détermine à rester à Lauterwasser, pour faire subsister le plus long-temps possible ses troupes aux dépens de la Bohême.

Le roi avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour passer l'Elbe : il restoit au prince Henri à tenter de déposter Laudon du camp de Munchengratz. La force ne pouvant remplir cet objet, il falloit employer la diversion, et le prince juge qu'il n'y en a pas de plus efficace que de menacer la ville de Prague, alors défendue ou couverte par un trop petit nombre de troupes, et qui, par l'étendue de son enceinte, exige pour

garnison une armée. Il projette en même temps de se tenir prêt à marcher, soit pour se porter sur Laudon, dès qu'il décampera, soit pour se diriger sur les derrières du maréchal de Lascy, afin de l'obliger d'abandonner sa position sur l'Elbe.

1778.

Août.

Le général Platten, par ordre du prince Henri, quitte le 27 les environs de Lowositz avec quatre bataillons et huit escadrons, longe la rive gauche de l'Elbe, et campe sur l'Éger près de Budin, en même temps que le général Moellendorf part du camp de Nîmes, à la tête de cinq bataillons et de quinze escadrons: joint en marche par deux bataillons que le général Sobeck lui amène de Leitmeritz, et par deux bataillons et cinq escadrons aux ordres du colonel Usedom, il s'avance vers Melnick, et campe à Protzen. Les Autrichiens, au nombre de quatre bataillons, de six escadrons et d'un corps de croates, commandés par le général comte de Kinski, se retirent pendant la nuit à Kosteletz sur l'Elbe, et abandonnent Melnick et leurs magasins, dont Moellendorf s'empare le 28. Platten passe l'Éger le même jour, et se rend maître de Budin et de son magasin, après avoir battu quelques troupes aux ordres du colonel Owstein, que le général Sauer avoit laissé dans cette partie: à l'arrivée de

1778. Platten, il s'étoit replié à Welwarn. Le général prussien s'en rapproche, fait poursuivre les Autrichiens, qui se retirent à Tursko sur le chemin de Prague, et pousse des détachements jusques sur la montagne blanche ou Weissenberg, à la vue de la place; la nouvelle de la marche des Prussiens y jette la terreur, et on en fait sortir précipitamment les archives de la Bohême ainsi que les caisses impériales, qui sont transportées en lieu de sûreté.

Août.

Quoique le maréchal Laudon eût reçu un renfort de l'armée de Lascy, il reste immobile dans son camp de Munchengratz, se borne à envoyer quelques troupes au secours des généraux Sauer et Kinski, et paroît ainsi préférer d'abandonner Prague à ses propres forces, plutôt que de s'exposer à une bataille pour dégager cette place. Les généraux Moellendorf et Platten, qui avoient détruit ou enlevé les magasins de Melnick, de Budin et de Welwarn, songent alors à se retirer. Platten, suivi de loin par Sauer qui réoccupe successivement ses anciens postes, se rapproche de Budin, et rentre le 31 dans son camp près de Lowositz. Moellendorf s'avance le 30 de Melnick à la vue du camp de Munchengratz, s'établit sur une hauteur d'où on le découvroit presque entièrement, feint de vouloir se maintenir dans

ce poste, et manœuvre de manière à engager 1778.
 Laudon à se porter sur lui en force; mouvement Août.
 dont le prince Henri auroit sans doute profité,
 en marchant brusquement au camp du général
 autrichien, qui regarde avec indifférence toutes
 les démonstrations de Moellendorf. Alors celui-
 ci se replie le 31, et rejoint près de Nîmes le
 gros de son corps, qui couvrait toujours la droite
 de l'armée combinée.

Le prince Henri avoit fait occuper en avant
 de son camp, par quarante hommes aux or-
 dres du lieutenant Billerbeck, du régiment de
 Wunsch, le monastere de Posig situé sur une
 hauteur très escarpée. Un autre détachement de
 trente Prussiens, commandé par le lieutenant
 Lagerkreutz du régiment de Hordt, étoit à Hun-
 nerwasser. Ces deux postes sont attaqués, la nuit
 du 3 au 4 de septembre, par le colonel comte Septembre.
 d'Apremont, à la tête de quatre cents cinquante
 hommes d'infanterie et quelques troupes à che-
 val. Billerbeck se défend avec intelligence, et
 repousse les Autrichiens; mais Lagerkreutz est
 forcé de se retirer après une vigoureuse résis-
 tance. D'un autre côté, des détachements sortis
 d'Égra, ou envoyés par le général Sauer, péné-
 trent en Saxe, y levont des contributions, et
 commettent des dégâts considérables. Cinq es-

cadrons de dragons saxons et quelques hussards
1778. prussiens se réunissent, et obligent ces partis
Septembre. autrichiens à rentrer en Bohême.

On n'espéroit plus que les généraux de l'empereur renonçassent à la résolution d'éviter soigneusement toute action qui pourroit tirer à conséquence. Le roi et le prince Henri, qui n'occupoient aucune place forte en Bohême, étoient dans l'impossibilité d'y entreprendre une campagne d'hiver, et n'avoient d'autre parti à prendre que de se rapprocher, l'un de la Silésie et l'autre de la Saxe, pour y mettre leurs troupes en quartiers d'hiver, dès que les circonstances le permettroient. Quoique la saison fût peu avancée, ils se déterminèrent cependant à la retraite, tant par la rareté des subsistances que parceque les pluies qui commencerent cette année avant l'automne, concouroient déjà à rendre fort difficiles les chemins des montagnes qu'ils devoient traverser. Le roi et le prince Henri exigent de nouvelles contributions dans les parties de la Bohême qu'ils occupent, afin de ménager d'autant leurs magasins.

Frédéric avoit résolu de regagner la Silésie par Trautenau, Schatzlar et Landshut, qui est la route la plus courte en partant de Tscherna : elle étoit coupée par un grand nombre de ri-

vieres, de hauteurs, de défilés et de chemins creux gâtés par les pluies, et qu'il falloit traverser à la vue d'une armée très supérieure en nombre, que des camps commodes et inattaquables avoient préservée de toute fatigue. Ces difficultés eussent arrêté un homme de guerre moins expérimenté que le roi. Il envoie, le 7, au camp de Wildschutz, la grosse artillerie, la boulangerie, la plus grande partie des bagages et l'hôpital ambulant. Le lendemain 8, il se met en mouvement. La seconde ligne passe les premiers défilés, et se range en bataille sur des hauteurs pour recevoir la première, qui se forme ensuite elle-même au-delà, afin de protéger la retraite de la seconde. Frédéric contient ainsi l'ennemi, et favorise en même temps la marche du prince héréditaire de Brunswick, parti de Langenau pour aller camper sur les hauteurs de Dreyhäuser. Son arriere-garde, conduite par le lieutenant général Ramin, est suivie par un corps nombreux d'Autrichiens qui, voulant se signaler sous les yeux de l'empereur et du maréchal de Lascy qui s'y trouvoient en personne, entreprend de profiter d'un moment de désordre occasionné par l'engorgement de quelques chariots des Prussiens, tombe sur la queue de leurs troupes : elles le repoussent; et l'ennemi

1778.

Septembre.

se borne ensuite à observer de loin la marche de
1778. Ramin, qui n'a qu'une quarantaine d'hommes
Septemb. e. tués ou blessés. Quand le prince de Brunswick
est en sûreté, le roi continue sa route sur deux
colonnes, arrive tranquillement au camp de
Wildschutz, et campe derriere les troupes du
général Tauenzien. Le prince de Brunswick,
établi à Dreyhauser, couvre la droite de cette
position, et le prince royal de Prusse se porte
à Pilnickau pour en assurer la gauche. Il est in-
quiété dans sa marche par le général Wurmser,
qu'il repousse. Le roi, pour des raisons relatives
à ses mouvements ultérieurs, détache le même
jour vers Braunau le général de Bulow avec six
bataillons, tous les cuirassiers et quatorze esca-
drons de hussards ou de dragons.

Les Autrichiens rassemblent le 10 près de
Sohr beaucoup de troupes, que Frédéric en-
voie reconnoître le lendemain, parcequ'on assu-
roit qu'elles avoient pour objet d'inquiéter les
premieres démarches qu'il tenteroit, et même
d'entreprendre sur le camp de Wildschutz. Un
autre corps, détaché par le maréchal de Lascy,
paroît en présence de la droite du prince de
Brunswick, qui, en étendant un peu cette aile,
contient les Autrichiens.

Le 13, les gros bagages et le parc d'artillerie

partent pour Trautenau sous l'escorte de sept bataillons aux ordres du général major de Zarem-
 remba, qui s'établit sur une hauteur près de la ville, et la couvre. Le 14, au point du jour, les troupes du général Tauenzien passent le défilé de Wildschutz, au-delà duquel une partie se met en bataille pour recevoir celles du roi, qui marchent sur deux colonnes, et toute l'armée campe à Altstat. Le prince héréditaire de Brunswick, parti de Dreyhauser pour venir couvrir le flanc droit de Frédéric, avoit à traverser plusieurs défilés dans lesquels les Autrichiens, au nombre de cinq mille hommes, non compris un corps de chasseurs du Tirol et d'autres troupes légères, attaquent vivement son arriere-garde, qui essuie une perte de deux cents hommes tués ou blessés, mais oblige cependant l'ennemi de se retirer. Le prince royal, destiné à couvrir la gauche du camp d'Altstat, se met en marche de Pilnickau sous la protection d'un détachement posté sur des hauteurs entre ce lieu et Trautenau. Le général Wurmser attaque le prince, qui lui prend quelques croates, le repousse et remplace en avant de Trautenau le général Zarem-
 remba qui rejoint l'armée. Quelques bataillons, aux ordres du général major Keller, s'établissent à portée du prince de Prusse. Un détachement du

1778.

Septembre.

1778. corps de Wurmser l'attaque de nouveau sans succès la nuit du 14 au 15, et se retire avec perte. Le général Wunsch conservoit toujours sa position de Lischnai, d'où il faisoit lever des contributions dans le pays ennemi.

Septembre.

Le 16, la boulangerie, une partie de la grosse artillerie et des bagages passerent l'Aupa, et furent envoyées d'Altstat à Landshut, sous l'escorte de six bataillons aux ordres du général major de Braun. Six autres bataillons, commandés par le général Schwartz, allèrent en même temps occuper Trautenbach. Le 18; le reste de la grosse artillerie et des bagages traversa l'Aupa, afin de débarrasser la marche du lendemain. Le roi, pour n'être pas inquiété au passage de la rivière, fit garnir d'artillerie et occuper par quatre bataillons quatre hauteurs qui dominoient la rive droite. Le 19, l'armée traversa l'Aupa, l'infanterie sur trois ponts de bateaux; et la cavalerie à gué, et campa sur les hauteurs de Trautenbach. Le prince héréditaire de Brunswick couvrit la droite du camp, et le prince de Prusse avec le général Keller en assurèrent la gauche. Les Autrichiens ne parurent que dans l'éloignement, et ne tenterent rien, même au moment où on replia les ponts. Le général Wurmser occupa les hauteurs de Trautenau

aussitôt que les Prussiens les eurent quittées.

Le 21, le roi se porta sur trois colonnes de 1778.
Trautenbach à Schatzlar, où sa droite fut ap-^{Septembre.}
puyée. Les corps du prince de Prusse et de
Keller couvrirent d'abord le flanc de la marche,
et la fermerent ensuite. Le général Wurmser
attaqua avec des forces supérieures deux ba-
taillons du dernier, qui vint à leur secours avec
le reste de ses troupes, suivies de la division
du prince royal. Après quatre heures de com-
bat, les Prussiens, qui avoient tué beaucoup de
monde et fait des prisonniers à l'ennemi, l'o-
bligerent de se retirer. Cette marche termina
une retraite d'autant plus remarquable, que Fré-
déric parvint, sans essayer le moindre échec, à
surmonter pendant plusieurs jours, et constam-
ment à la vue des Autrichiens supérieurs en
nombre, les plus grandes difficultés locales. Le
monarque fit le 23 quelques changements dans
sa position, dont il avança un peu la gauche : il
détacha en même temps, pour couvrir les fron-
tieres de Silésie, dix-neuf escadrons et le corps
du prince de Brunswick, qui cantonna une par-
tie de ces troupes aux environs de Landshut.

Les généraux Werner et Stutterheim s'étoient
emparés, ainsi qu'on l'a dit précédemment, des
duchés de Jaegerndorf et de Troppau, qu'il im-

1778. portoit à la cour de Vienne de reprendre : craignant d'ailleurs que les Prussiens ne voulussent terminer la campagne par une invasion en Moravie , elle renforça l'armée du comte de Botta d'un corps de croates et de vingt bataillons détachés par le maréchal de Lascy. Il devenoit indispensable au roi de Prusse que ses généraux fussent en état, non seulement de se maintenir dans leur conquête, mais de pouvoir au besoin agir offensivement. Le monarque ordonne au prince héréditaire de Brunswick de marcher en haute Silésie sur deux colonnes ; la première composée de sept mille hommes d'infanterie, commandée par le prince lui-même, et la seconde formée de cinq mille cinq cents hommes de cavalerie, conduite par le lieutenant général de Tadden. Ces deux corps partent des environs de Landshut, et arrivent le 30 au camp de Trop-pau. Le prince de Brunswick prend dans cette partie le commandement en chef des troupes prussiennes, montant en tout à vingt mille hommes. Botta en avoit au moins le double.

Frédéric vouloit rester à Schatzlar jusqu'à ce que l'armée du prince Henri fût rentrée en Saxe, et que la saison se trouvât assez avancée pour empêcher les Autrichiens, dont les principales forces étoient aux environs de

Gitschin, de former aucune entreprise impor-
tante. 1778.

Les mouvements du prince Henri, pour rame- Septembre
ner l'armée combinée en Saxe, présentoient des
obstacles semblables à ceux qu'on vient de voir,
que Frédéric surmonta. Le camp de Nîmes étant
peu éloigné de celui de Munchengratz, il falloit
que le prince traversât, à la vue d'un ennemi
plus fort que lui, un pays coupé et dont l'abon-
dance des pluies avoit augmenté les difficultés
naturelles, en rompant les chemins. Il déploya
dans cette circonstance la même supériorité de
talents qui lui avoit ouvert l'entrée de la Bohême.
S'il suivoit la route de Gabel et de Zittau, cette
direction découvroit trop tôt son dessein, au-
quel le maréchal Laudon pouvoit facilement ap-
porter divers embarras. Henri se détermine donc
à masquer son projet de maniere à faire craindre
au général autrichien qu'il n'eût celui de pé-
nétrer dans le cœur de la Bohême pour y en-
treprendre une campagne d'hiver, après s'être
emparé de Prague. Laudon étoit alors obligé,
pour s'approcher de cette capitale, de faire, en
longeant l'Iser, un détour qui devoit donner au
prince le temps de remplir son objet; c'est-à-dire
de gagner paisiblement la Saxe, où le comte de
Solms se rendit pour régler les arrangements

relatifs à l'arrivée de l'armée combinée, laissant
1778. au comte d'Anhalt-Bernbourg le commandement
Septembre. des troupes saxonnes.

Le prince Henri, pour alléger sa marche, fait prendre le 9 aux gros équipages, à la boulangerie et à l'hôpital, sous l'escorte de trois bataillons et d'un détachement de cavalerie, la route de Leitmeritz où ils doivent passer l'Elbe. Il envoie le même jour la grosse artillerie au camp du général Moellendorf à Neuschlos, où l'armée vient s'établir le lendemain 10. Belling, chargé du commandement de l'arrière-garde, la fait camper de manière à couvrir les derrières et la gauche de cette position. Moellendorf, qui s'étoit avancé à la droite de Neuschlos, assure l'autre aile. La plus grande partie des Saxons et le corps du général major Podjurski se dirigent sur Gabel, et arrivent en cinq jours de marche entre Zittau et Witgendorf, où ils campent pour couvrir la Lusace. Les Autrichiens ne suivirent que de loin les deux corps combinés, et il n'y eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde de Belling.

Le 11, un gros détachement, sorti du camp de Munchengratz, s'établit à Nîmes. Le même jour, le prince Henri campe en avant de Leitmeritz sur les hauteurs de Lischdorf, ayant le

corps de Moellendorf sur sa gauche, et celui de Belling sur sa droite. Le général Platten, toujours posté près de Lowositz, avoit poussé des détachements au-delà de l'Éger, sur la route de Budin à Prague, pour observer les mouvements de l'ennemi de ce côté, et persuader au maréchal Laudon que le prince a réellement des vues sur cette capitale. Quand la plus grande partie de l'artillerie et des gros équipages de ce dernier, dont les mauvais chemins avoient retardé la marche, l'eurent joint, il leur ordonne le 12, ainsi qu'à sa première ligne et à presque toute sa cavalerie, d'aller passer l'Elbe sur le pont de Leitmeritz et sur des pontons, et de camper à Luckowitz, à peu de distance de la ville entre l'Éger et Lowositz. Quelques détachements ennemis, partis du camp de Nîmes, paroissent vers Grabern, moins pour inquiéter l'armée combinée que pour l'observer. Le 13, la seconde ligne passe l'Elbe, et se réunit à la première et au corps du général Platten. Moellendorf et Belling conservent leur position près de Lischdorf. Quoique les mouvements dont on vient de parler se fussent exécutés tranquillement, un assez grand nombre de chariots étoient restés à la droite de l'Elbe, embourbés dans des chemins d'où il avoit été impossible de les tirer.

Le prince fait marcher des détachements pour
1778. éloigner les partis ennemis et couvrir ces ba-
gages, en attendant qu'on pût les ramener au
moyen d'un grand nombre de chevaux de la
cavalerie, envoyés à cet effet; malgré cette pré-
caution, il fallut abandonner ou brûler environ
cent chariots après avoir emporté leur charge.
Henri résolut de s'arrêter plusieurs jours der-
rière l'Éger, pour laisser reposer ses troupes des
fatigues qu'elles venoient d'essuyer, et pour cou-
vrir le transport de la grosse artillerie qu'il fit
rentrer en Saxe.

Le maréchal Laudon resta au camp de Mun-
chengratz, jusqu'à ce qu'il fût assuré de la route
que prenoit l'armée combinée. Quand il la voit
menacer Prague par sa marche vers l'Elbe, il
descend l'Iser, campe vis-à-vis de Benateck,
traverse la rivière, se dirige sur Brandeiss où il
passe le 16 le fleuve, qu'il descend ensuite, et
va camper à hauteur de Welwarn, sur la rive
droite de la Moldau, que son avant-garde tra-
verse promptement pour se porter à Welwarn.
Les généraux Moellendorf et Belling passent
l'Elbe le 17, rejoignent le prince Henri, et bor-
dent la rive gauche de l'Éger. Le premier campe
sur la droite du second à Libochowitz presque
vis-à-vis de Budin. Laudon s'approche de l'Éger

le 18, à la tête d'une partie de son avant-garde, pour tenter de découvrir si les Prussiens veulent réellement traverser cette rivière, et fait 1778.
Septembre. avancer en même temps le long de la rive droite de l'Elbe quelques troupes sur Leitmeritz. Le prince Henri envoie des partis de l'autre côté de l'Éger, pour observer les Autrichiens qui commencent à passer la Moldau en force, et paroissent avoir le dessein de s'approcher de lui. Jugant qu'ils pourront entreprendre de profiter du pont de Leitmeritz pour inquiéter sa gauche, ou de réparer pour le même objet celui que le général Sobeck n'avoit détruit qu'en partie au commencement de la campagne, il le fait ruiner entièrement le 19, et ordonne d'enduire de matieres combustibles celui de la ville, auquel la garde met le feu à l'approche de trois bataillons et de quelques escadrons autrichiens, qui vouloient probablement s'en emparer. La situation de Leitmeritz, qui est dominé de toutes parts, empêcha d'y laisser une garnison, que le prince Henri, posté de l'autre côté de l'Elbe, n'auroit pu soutenir qu'avec une extrême difficulté.

Les mauvais chemins avoient apporté aux mouvements du maréchal Laudon les mêmes obstacles qu'à ceux de l'armée combinée. La

1778. sienne arrive enfin entre Welwarn et Raudnitz, où elle campe pour couvrir Prague. Le général Septembre. Moellendorf passe l'Éger le 20 pour observer Laudon, qui s'avance de son côté avec une nombreuse escorte, afin de reconnoître la position du prince Henri à la gauche de la rivière. Les deux avant-gardes se rencontrent et s'attaquent. Moellendorf envoie au secours de la sienne dix escadrons de hussards aux ordres du colonel Usedom, qui prend les devants avec cinq, et se trouve en présence de vingt-un escadrons de cavalerie ou de hussards autrichiens, postés avantageusement, et qu'il n'aperçoit qu'au moment où il s'en trouve trop près pour se retirer sans échec : il les charge audacieusement, et les met en fuite avec perte de cent hommes tués ou blessés. Les ennemis ne jugent pas à propos d'engager un nouveau combat, et se replient : Moellendorf, trop foible pour les suivre ou les attaquer, repasse tranquillement l'Éger. Le colonel Usedom, que le roi élève bientôt au grade de général major, n'avoit eu qu'un officier blessé et quelques hussards tués.

Le prince Henri, se proposant de rentrer incessamment en Saxe, et de renvoyer à Toplitz sur ses derrières la boulangerie et l'hôpital, détache un corps aux ordres du général major

saxon Carlsbourg, qui occupe une position avantagée sur les hauteurs de Tirmitz près de Toplitz. Le 22, le colonel Teuffel renforce Carlsbourg avec trois bataillons, en même temps que le général Sobeck, destiné à couvrir le transport de l'artillerie, marche à Linai près d'Aussig et de Tirmitz. Au moyen de ces précautions, la rive gauche de l'Elbe et le flanc droit de la marche ultérieure de l'armée combinée paroissent suffisamment assurés contre les entreprises des troupes ennemies qui auroient passé le fleuve dans cette partie. Le 23, la grosse artillerie prend la route de Linai, où le comte d'Anhalt se porte avec les Saxons. A son approche, Sobeck s'avance à Nollendorf près de Königswald.

Le maréchal Laudon surveilloit attentivement les démarches du prince Henri. Le général autrichien avoit un corps à la droite de l'Elbe au-dessous de Leitmeritz, et un autre entre la gauche du camp de Raudnitz et Égra, aux ordres du général Sauer, qui menaçoit les frontières de Saxe. Le major prussien Goltz des hussards verts est chargé, avec trois cents chevaux et cent cinquante hommes d'infanterie, de se porter successivement à Marienberg et à Annaberg, pour observer les détachements de Sauer dans cette partie. Goltz est rencontré près d'Annaberg

1778. par un corps fort supérieur, qui ne peut l'empêcher de gagner derrière la ville un poste avantageux, où il n'ose l'attaquer une seconde fois.

Septembre.

Les démonstrations du prince Henri, depuis son départ de Nîmes, avoient eu le plus grand succès, et trompé le maréchal Laudon, qui ne doutant pas que l'armée combinée n'eût le dessein de marcher à Prague, y avoit envoyé cent vingt pièces de canon, avec ordre d'accélérer la réparation des fortifications, commencée vers l'époque où Moellendorf et Platten menacerent cette capitale. Comme il importe au prince de masquer son départ pour la Saxe, et que le général de l'empereur continue à prendre le change, il ordonne de commencer sur l'Éger près de Doxan un pont, qui indique le projet de passer la rivière pour combattre les Autrichiens. Laudon fait attaquer aussitôt le détachement qui protège la construction du pont: trois bataillons prussiens viennent au secours, et l'ennemi se retire.

Tandis qu'on continue à travailler au pont, le comte d'Anhalt marche le 24 de Linai à Nollendorf, et le prince Henri conduit l'armée de Luckowitz à Linai, ayant son flanc gauche couvert par le général Moellendorf, qui se porte de Libochowitz à Bilin. Belling, après avoir retiré

les postes avancés au-delà de l'Eger, et ruiné le pont construit à Doxan, fait l'arrière-garde. Un corps autrichien, parti du camp de Nîmes, traverse l'Elbe à Tetschen, et pille quelques chariots à Hellendorf près de Péterswald. Le général Sobeck reçoit ordre d'établir le long de l'Elbe jusqu'à Pirna des détachements, qui obligent ceux de l'ennemi à repasser le fleuve, et assurent ainsi le transport des équipages, et la communication de l'armée avec Dresde. Les mouvements dont on vient de parler, et que le maréchal Laudon ne troubla pas, dissipèrent enfin son illusion, en lui prouvant que le prince Henri n'avoit pas eu l'intention de marcher à Prague.

Le 25, la grosse artillerie prend la route de Dresde, et le général Moellendorf s'avance à Toplitz. Le lendemain, le prince Henri marche de Linaj à Nollendorf. Le comte d'Anhalt, avec les Saxons et partie du corps de Sobeck, rentre en Saxe, et s'établit à Ottendorf près de Pirna. Le reste des troupes de Sobeck conserve sa position sur les hauteurs de Hellendorf.

Le 27, toute la cavalerie se rend du camp de Nollendorf à Ottendorf. Le prince Henri rentre lui-même en Saxe, le lendemain 28, avec l'infanterie, et toute l'armée campe à Ottendorf. Le même jour, Moellendorf part de Toplitz, évacué

1778.

Septembre.

par la boulangerie et l'hôpital, et se dirige sur
1778. Altenbourg. Une de ses colonnes étoit forcée de
Septembre. passer près d'une hauteur, d'où les ennemis, s'ils
l'eussent occupée, pouvoient l'arrêter. Moellendorf, toujours prévoyant, y avoit fait construire une redoute gardée par cent cinquante hommes, qu'il renforce la veille de son départ: il y envoie encore un bataillon au moment de se mettre en marche. Le colonel Ternai, sorti d'Égra avec un corps d'Autrichiens, s'étoit approché de Toplitz: il est informé de la retraite des Prussiens, et se décide à s'emparer de la hauteur dont on vient de parler; il paroît à l'instant où leurs dernières troupes entrent dans les défilés qui sont au pied, et enveloppe la redoute. Un bataillon revient brusquement sur ses pas, contient Ternai, et donne le temps à Moellendorf d'accourir avec deux bataillons de grenadiers, qui décident les ennemis à prendre la fuite, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Les Prussiens eurent cent hommes tués ou blessés. Le général Moellendorf continue paisiblement sa marche vers Dipodiswald où il campe. C'est ainsi que le prince Henri parvient, de même que le roi son frere, à sortir de Bohême sans échec. Le 2 d'octobre, son armée prend des quartiers de cantonnement entre

Octobre.

Dresde, Freyberg et les frontieres de Bohême. 1778.
 Les Autrichiens, qui ont essuyé des fatigues au moins égales à celles des Prussiens et des Saxons, Octobre.
 décampent de Raudnitz pour entrer dans les quartiers de rafraîchissement fixés par le maréchal Laudon.

Le roi de Prusse étoit toujours au camp de Schatzlar, occupé à préserver les frontieres de Silésie des courses des ennemis. Il avoit détaché pour cet effet plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie, malgré lesquels quelques partis autrichiens réussissent à pénétrer. Frédéric envoie de nouvelles troupes qui les repoussent en Bohême avec perte. Le maréchal de Lascy s'approche de Trautenau; mais ce mouvement en avant n'a aucune suite, et il envoie même sa grosse cavalerie en cantonnements : alors le monarque se décide à y mettre la sienne, qui part le 6 de Schatzlar pour se rendre aux environs de Schweidnitz. Le général Wurmser s'étoit avancé au-delà d'Eypel, pour couper la communication du roi avec le général Wunsch, campé près de Lischnai; mais ce projet échoue, parceque Wunsch quitte le 6 son poste, et vient camper avec dix bataillons à Ruckers, à quatre lieues en avant de Glatz.

Le 7, le roi envoie plusieurs régiments d'in-

1778.

Octobre.

fanterie dans des quartiers aux environs de Landshut. Le même jour, le général russe Kaminsky arrive au camp de Schatzlar, chargé de concerter la réunion d'un corps de troupes de sa nation à l'armée de Frédéric : l'impératrice de Russie vouloit se joindre à lui, pour arrêter les projets d'agrandissement de l'empereur ; mais la campagne étant finie, on convint que les troupes russes ne marcheroient que l'année suivante, si la paix ne se faisoit pas. Quand le roi fut assuré que la plus grande partie des forces des maréchaux de Lascy et Laudon étoient dispersées dans leurs quartiers, il résolut de rentrer en Silésie : le monarque s'y fait précéder le 14 par le corps du prince royal de Prusse et quelques escadrons de dragons : il décampe de Schatzlar le 15, prend le chemin de Landshut, s'y établit, et met ses troupes en quartiers d'hiver ou de cantonnements aux environs de cette ville. Le général Wurmser occupe Schatzlar aussitôt qu'il est évacué par les Prussiens, dont la marche ne fut pas troublée, quoiqu'ils eussent à traverser un pays extrêmement difficile, sur-tout dans l'arrière-saison. Le 16 et le 17, Frédéric regle la répartition des troupes destinées à rester en basse Silésie. Celles qui doivent se rendre dans la haute, partent pour s'y rendre, dans le

double objet d'y prendre leurs quartiers, et de faciliter au besoin les opérations du prince héréditaire de Brunswick, dont on parlera bientôt. 1778.
Octobre.
 Le général Wunsch reste encore quelque temps campé à Ruckers, pour arrêter les premières tentatives des Autrichiens, s'ils se rassemblent avec le projet de pénétrer dans le comté de Glatz.

Le roi de Prusse portoit son goût pour les lettres du milieu du tumulte de la guerre. On assure que ce fut pendant sa retraite de Lauterwasser à Schatzlar, qu'il composa l'éloge de Voltaire, mort à la fin de mai. Frédéric avoit aussi une gaîté naturelle qui se manifestoit même dans les conjonctures les plus absorbantes; en arrivant à Schatzlar, il choisit son logement dans une maison dépourvue de cheminées : le feu des poëles lui déplaisoit, et il ordonne d'en construire une. Le paysan propriétaire de la maison s'y oppose, et allégué qu'après le départ du roi, la démolition de la cheminée et la reconstruction du poële occasionneront une dépense qu'il est injuste de lui faire supporter. Le monarque propose d'acheter la maison : on lui en demande un prix exorbitant; il paie sans contester, et mande le tabellion du lieu, qui dresse un contrat de vente en bonne forme.

— Lorsque Frédéric part de Schatzlar, il fait venir
1778. le paysan, et lui remet un brevet, signé de sa
Octobre. main, par lequel il l'établit, *en dépit de l'empereur, son concierge dans le royaume de Bohême, et lui enjoint d'avoir le plus grand soin de sa maison pendant son absence, et de la tenir propre pour son retour.*

La crainte que le roi ne projette une invasion en Moravie, détermine la cour de Vienne à faire avancer entre Olmutz et Sternberg huit régiments hongrois, tant infanterie que cavalerie, aux ordres du général Bauer : elle charge en même temps le général d'artillerie Ellrichshausen du commandement en chef des troupes employées dans cette province, et des divers corps que le comte de Bottia avoit réunis. L'arrivée du prince héréditaire de Brunswick à Troppau produit des changements dans la position des Autrichiens : ils avoient dans le duché de Teschen, sur les frontières de la Silésie prussienne, un détachement, qui se retire à Jablunka, passage important pour entrer en Hongrie ; un autre corps assez nombreux établi en avant de Troppau ; dans le château de Gratz et aux environs, se retire à l'insu des Prussiens : mais les généraux de l'empereur gardent avec le plus grand soin les passages de Heidepilsch et de Wigstadt, qui conduisent à Olmutz.

Le prince de Brunswick, voulant s'assurer du chemin de Fulneck, fait passer le 2 la Mora à un nombreux détachement d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, qu'il dirige sur Jakupschowitz, pour gagner les derrières des Autrichiens, et couper aux troupes qu'on supposoit occuper le château de Gratz, la retraite à Wigstadt. Les Prussiens le trouvent abandonné, ainsi que les montagnes voisines, et appuient leur gauche à Jakupschowitz. Cette position les rend maîtres des principaux passages de la Moravie dans la direction de Fulneck : c'est la route la moins difficile ; mais une pluie de trois jours la rend impraticable. Le prince porte un détachement sur Wigstadt, que l'ennemi abandonne pour se replier à Hof. Alors les Prussiens mettent à contribution cette partie de pays. Les Autrichiens étendent leur gauche en la rapprochant des limites de la Silésie prussienne, où ils font de nouvelles incursions. Ces mouvements paroissent indiquer le dessein de couper la communication entre le roi et le prince de Brunswick. Le général Ellrichshausen s'avance, le 10, entre Heidepilsch et Pentisch. Bauer laisse devant Olmutz quelques troupes pour couvrir cette ville, et se porte au-delà de Bautsch avec le reste de ses forces. L'infériorité de celles du prince ne lui

1778.

Octobre

permettant pas de se compromettre avec les Autrichiens, en entreprenant de défendre l'étendue comprise entre Pentrich et Wigstadt, il se borne à conserver le château de Gratz, et retourne à Troppau pour y attendre du renfort.

1778.

Octobre.

Le général Kirchain marche à Jaegerndorf, resté sans défense depuis que Werner et Stutterheim s'étoient portés à Troppau : il en part le 14, et y laisse des croates et des hussards. D'un autre côté un détachement de cavalerie, d'infanterie et de croates aux ordres du colonel Spleni, s'avance sur le flanc droit du camp de Troppau : les Prussiens repoussent Spleni, qui est blessé, et perd quelques hommes. La rigueur du froid ou des pluies continuelles ne permettant pas de camper plus long-temps, le prince de Brunswick fait cantonner son armée. Troppau, qu'il choisit pour son quartier général, est muni d'une nombreuse garnison, et il rapproche de cette ville la plus grande partie de ses troupes, afin de pouvoir les rassembler promptement, pour résister au besoin à Ellichshausen, qui avoit considérablement renforcé sa droite, établie dans la direction de Troppau. Le prince fait évacuer Gratz que les Autrichiens réoccupent aussitôt.

Le roi de Prusse, après avoir pourvu à la sûreté

de la partie des frontières de Silésie menacée par les troupes du maréchal de Lascy, ordonne au général Tauenzien de marcher en haute Silésie avec douze bataillons, dix escadrons de cuirassiers, cinq de dragons et environ cinq cents hussards ou Bosniaques. Ce corps arrive le 19 à Neustat, où Frédéric se rend de Neisse le 20 pour en prendre le commandement. Les détachements des Autrichiens se replient à mesure que le monarque avance : il n'avoit d'autre objet que de garantir pendant l'hiver de toute entreprise importante Troppau et Jaegerndorf, où il marche le 22. Son avant-garde, après un combat assez vif, chasse les Autrichiens des hauteurs de Weiskirch situées en avant de la ville : des croates et des chasseurs du Tirol s'y réfugient ; on les oblige d'en ouvrir les portes, et le plus grand nombre est fait prisonnier. Le roi s'établit à Jaegerndorf, et cantonne ses troupes de manière à les réunir facilement en cas d'alarme.

Les Autrichiens se rassemblent en force entre Wirmthal et Olbersdorf près de Jaegerndorf, et entreprennent sans succès, le 25, d'inquiéter les quartiers du roi. D'un autre côté, le général Ellrichshausen, à qui le maréchal de Lascy venoit d'envoyer un nouveau renfort de onze bataillons et d'artillerie, avoit formé le projet de

1778.]

Octobre.

===== faire harceler le prince héréditaire de Brunswick : il détache un corps considérable de hussards et de croates aux ordres du général Mitrowski, qui se porte sur le flanc gauche des Prussiens, et pousse sans délai vers Ratibor des partis, qui exigent des contributions sur leur route. Le prince, déterminé à réprimer ces incursions, part le 26 de Troppau avec six bataillons et vingt-cinq escadrons, et se dirige sur Oderberg, où il arrive au moment que Mitrowski en prend possession : celui-ci l'abandonne aussitôt, et rompt le pont de l'Oder pour assurer sa retraite. Les Prussiens le rétablissent, passent le fleuve le 27, et marchent à Ostrau, que Mitrowski évacue précipitamment : il se retire dans le duché de Teschen, afin de le couvrir, s'ils entreprennent d'y pénétrer. Le prince de Brunswick, voyant l'ennemi éloigné de Ratibor, revient à Troppau, d'où le général Lossow s'avance le 30 vers le château de Gratz, et ramène quelques prisonniers.

Novembre. Le 1^{er} de novembre, le général Wunsch décampe de Ruckers, se rapproche de Glatz, et cantonne ensuite ses troupes dans le comté de ce nom. On prenoit en même temps des précautions en haute Silésie, pour rendre les quartiers des Prussiens faciles à ressembler, sûrs et

commodes. Un des meilleurs moyens pour rem-
 plir ces objets, étoit de mettre en défense les 1778.
 villes de Jaegerndorf et de Troppau, dont le roi Novembre.
 ordonne de réparer sans délai les fortifications :
 il se rend ensuite le 3 à Breslau pour y passer
 l'hiver. Le général Tauenzien reste à Jaegern-
 dorf. Le prince Henri venoit de faire prendre
 sur les frontieres de Lusace aux troupes prus-
 siennes et saxonnes, restées à la droite de l'Elbe,
 leurs quartiers d'hiver ; il y mit pareillement
 celles qui étoient à la rive gauche : une partie
 de sa grosse cavalerie hiverna en Saxe, et le
 surplus dans la marche de Brandebourg.

Les armées prussiennes et saxonne étoient
 réparties comme il suit : celle du prince Henri
 s'étendoit le long des frontieres de l'électorat de
 Saxe, de Kemnitz à l'Elbe au-dessus de Dresde.
 Le plus grand nombre des troupes saxonnes,
 aux ordres du comte d'Anhalt-Bernbourg, bor-
 doit la lisiere de la partie de la Saxe située à la
 droite de l'Elbe, et celle de la Lusace depuis le
 fleuve jusqu'au flanc gauche du général major
 prussien Podjurski, dont la gauche aboutissoit à
 Greiffenberg. Le général Ramin avoit sa droite
 près de cette ville, et couvroit la Silésie jus-
 qu'aux limites du comté de Glatz, dont la fron-
 tiere étoit occupée par le corps de Wunsch, à la

gauche duquel celui de Tauenzien étoit dispersé
1778, jusqu'à Jaegerndorf : il avoit à sa gauche les
Novembre. troupes du prince héréditaire de Brunswick ,
étendues depuis cette ville par Troppau jus-
qu'au-delà de Ratibor. Le cordon des Autri-
chiens étoit formé parallèlement à celui des
Prussiens et des Saxons , le long des frontieres
de Moravie et de Bohême , depuis l'extrémité
du duché de Teschen où commençoit la droite,
jusqu'à Égra où aboutissoit la gauche. On pro-
posa pour l'hiver une suspension d'armes qui
n'eut pas lieu, parceque la cour de Vienne in-
sista sur la restitution des duchés de Jaegerndorf
et de Troppau, dont le roi de Prusse refusa de
se dessaisir; cependant les Autrichiens et les
Saxons convinrent de ne commettre aucune hos-
tilité à la droite de l'Elbe , sur les frontieres de
Lusace et de Bohême, depuis le fleuve jusques
vers Greiffenberg.

Quoique la campagne qu'on vient de rappor-
ter ne fût pas décisive , il est incontestable que
les Prussiens et les Saxons en eurent l'avantage :
la conquête des duchés de Jaegerndorf et de
Troppau étoit un succès non douteux ; d'ailleurs
le roi de Prusse et le prince Henri pénétrèrent
en Bohême, où ils subsisterent pendant plusieurs
mois aux dépens de l'empereur, dont les armées,

qui se tinrent sur la défensive la plus rigoureuse, ne purent leur faire éprouver le moindre échec, 1778. lorsqu'ils se retirèrent pour rentrer l'un en Silésie et l'autre en Saxe : cependant Frédéric et son frere ne remplirent pas entièrement leur but ; mais comme les opérations commencèrent si tard, que l'approche de l'arrière-saison ne laissoit pas assez de temps pour profiter essentiellement des avantages qu'ils auroient pu remporter, ils ne devoient pas risquer d'entreprendre en pure perte, d'autant que les négociations de la France et la certitude que l'impératrice de Russie se déclareroit contre l'empereur, rendoient la paix plus que probable pour l'année suivante. Sans ces motifs, Frédéric et Henri eussent vraisemblablement agi avec plus d'audace, et exécuté du moins en partie leur plan de campagne.

Les Autrichiens et les Prussiens formerent pendant l'hiver plusieurs entreprises particulières, dont il suffit de rapporter les principales.

Le général Wurmser, posté derrière Schatzlar, forme le projet de surprendre vers Landshut deux bataillons à Dittersbach, et quelques escadrons de hussards, établis dans deux villages voisins. Tandis qu'une partie des troupes autrichiennes attaque les quartiers des hussards,

1778. où elles pénètrent d'abord, et sont repoussées
ensuite, Wurmsér se porte sur Dittersbach. Le
Novembre. colonel Heilsberg qui y commande, averti de
l'approche de l'ennemi, renforce sa garde avan-
cée, postée dans une redoute, qui est attaquée
en même temps que le village. Leur résistance
oblige les Autrichiens de se retirer. Des croates,
dispersés pour piller, rencontrent après l'ac-
tion le colonel Heilsberg qui retourne à son lo-
gement, et le tue : il avoit perdu environ
soixante hommes. Le 20, les ennemis tentent
de surprendre quelques troupes prussiennes à
Kuntzendorf dans le comté de Glatz : on vient
à leur secours, et ils se retirent après s'être
fait tuer inutilement beaucoup de monde.

La cour de Vienne avoit ordonné au général
Ellrichshausen, alors établi à Feudenthal, de
faire pendant l'hiver les plus grands efforts
pour reprendre les duchés de Jaegerndorf et de
Troppau : il porte le 9 à la pointe du jour sur
Jaegerndorf un grand nombre de croates et de
hussards, qui attaquent Weiskirch, occupé par
un bataillon : il est secouru à propos, et l'en-
nemi renonce à son entreprise avec une perte
considérable en tués et en blessés. Le 10, le
général Tauenzien, suivi d'un corps d'infanterie
et de cavalerie, déloge les Autrichiens de quel-

ques postes en avant de Jaegerndorf, et rentre ensuite dans la place. Le 12, ils attaquent de ^{1778.} nouveau Weiskirch avec aussi peu de succès ^{Novembre,} que le 9. Convaincus qu'ils ne peuvent entreprendre utilement sur Jaegerndorf, tant qu'ils ne seront pas maîtres du village, ils prennent la résolution de se retrancher dans les montagnes voisines. Tauenzien fait attaquer les ennemis le 13 par un détachement qui les disperse, et brûle des abattis commencés.

Des partis tirés du corps autrichien établi vers Zuckmantel et Ziegenhals faisoient de fréquentes courses en Silésie, et infestoient la route de Neisse. Le lieutenant colonel Scholten, détaché du comté de Glatz avec quatre bataillons et quelques hussards, prend l'ennemi à revers le 14, pénètre dans les montagnes, le chasse de plusieurs postes, détruit ses abattis; et se porte ensuite sur Weidenau pour joindre le général Mulbe, qui s'étoit avancé avec trois bataillons et des troupes légères, afin d'attaquer de concert la ville de Zuckmantel; mais les Autrichiens se renforcent considérablement dans cette partie, et les Prussiens retournent le 15 dans leurs quartiers.

L'empereur arrive le 14 à Feudenthal, visite le cordon formé par ses troupes jusqu'à Teschen,

et part ensuite pour Vienne, où les maréchaux
1778. Laschy et Laudon l'avoient précédé. Le général
Novembre. Ellrichshausen forme, la nuit du 20 au 21, une
nouvelle entreprise contre Weiskirch et un autre
village voisin, dans l'espérance que, s'il les
force, il pourra enfin se rendre maître de Jaegerndorf. Des corps nombreux d'infanterie et
de croates attaquent les deux villages, et tirent
à boulets rouges sur le premier; les Prussiens en
sortent, marchent à l'ennemi et le font plier. Les
quartiers les plus proches, avertis par le bruit
du canon, viennent au secours de Weiskirch, et
bientôt toutes les troupes aux ordres de Tauen-
zien se trouvent réunies : il détache plusieurs
bataillons qui achevent de repousser les Autri-
chiens. Les Prussiens eurent dans cette occa-
sion environ cent hommes tués, blessés ou pri-
sonniers.

Ellrichshausen résolut d'entreprendre à la fois
sur Jaegerndorf et Troppau, mais de se borner
contre cette dernière ville à une fausse attaque,
pour occuper le prince héréditaire de Bruns-
wick, et l'empêcher de secourir la première. Le
26 avant le jour, les postes avancés de Troppau
sont insultés : ils étoient sur leurs gardes, et les
Autrichiens se replient aussitôt. A cette alarme,
les forces du prince et du général Tauenzien se

rassemblent promptement sous les deux villes. L'ennemi ne paroît pas, et les Prussiens ont ordre de rentrer dans leurs quartiers. Le général Stain, chargé d'assaillir Jaegerndorf, n'attend que leur départ pour remplir son objet : il sort des montagnes où il s'est caché, et s'avance brusquement sur Weiskirch. Tauenzien marche au secours avec la garnison de Jaegerndorf, tandis que le reste de ses troupes se réunit de nouveau ; il porte plusieurs bataillons sur les deux flancs des Autrichiens, qui reviennent cependant une seconde fois à la charge sous la protection de leur réserve ; mais ils sont obligés de se retirer avec perte d'un obusier, de deux cents hommes tués, d'autant de blessés et de cent prisonniers. Les Prussiens eurent cent cinquante hommes tués et environ deux cents blessés. L'approche de la nuit les empêche de poursuivre l'ennemi. Ellichshausen renforce encore sa gauche dans l'intention de renouveler avec plus de succès ses tentatives contre Jaegerndorf : il étoit persuadé que la prise de cette ville rendroit celle de Troppau d'autant plus certaine, qu'il y emploieroit tous ses moyens réunis, auxquels il calculoit que les Prussiens ne pourroient résister. Le roi, informé des vues d'Ellichshausen, envoie, le 30, au général Tauenzien huit ba-

1778.

Novembre;

taillons et un train de grosse artillerie. Ce secours
1778. l'aide à contenir les Autrichiens, que le mauvais
Décembre. temps retient ensuite dans une assez longue
inaction.

L'impératrice de Russie fait déclarer à Vienne
*que ses liaisons ou ses rapports avec beaucoup
de princes de l'empire, notamment avec ceux
qui prétendent à la succession de Baviere, ne lui
permettent pas de voir plus long-temps avec indif-
férence que la maison d'Autriche veuille s'en ap-
roprier la plus grande partie, et porte ainsi
atteinte aux constitutions germaniques, en fai-
sant revivre d'anciennes prétentions éteintes de-
puis plusieurs siècles, ou annulées par le traité
de Westphalie; et que si l'empereur et l'impé-
ratrice sa mere ne renoncent pas à des vues
d'agrandissement aussi mal fondées, qu persis-
tent à rejeter une conciliation juste et amiable,
la Russie sera forcée de concourir efficacement,
avec le roi de Prusse, à empêcher les héritiers lé-
gitimes du feu électeur de Baviere d'être dé-
pouillés.* Cette déclaration décide la cour de
Vienne à la paix : elle réclame et obtient la mé-
diation de la France et de la Russie ; mais les
hostilités continuent en attendant que la négo-
ciation puisse commencer.

1779.

Janvier.

Le temps devient moins mauvais, et le général

Ellichshausen reprend ses projets sur Jaegerndorf. Tauenzien juge à propos de faire occuper le 9 de janvier deux postes propres à couvrir la droite de la ville. Les Autrichiens tentent de prévenir les Prussiens, qui les repoussent et remplissent leur objet. Le prince héréditaire de Brunswick se concerta avec les généraux Tauenzien et Wunsch pour entreprendre en même temps sur les détachements de l'ennemi aux environs de Troppau, de Jaegerndorf et de la frontière du comté de Glatz. Vingt-huit bataillons et cinquante escadrons, partagés en cinq corps d'inégale force, commandés par le prince et par les généraux Tauenzien, Troschke, Falkenhain et Lossow, se mettent en mouvement le 11, et attaquent le lendemain entre Troppau et Jaegerndorf, ainsi que sur le flanc de ces villes, les postes des ennemis, qui abandonnent presque sans résistance leurs retranchements et leurs baraques : les Prussiens les détruisent, et rentrent ensuite dans leurs quartiers. Les généraux Wunsch et Lengerfeld réunissent le 11 à Patsckau six bataillons et quelques escadrons, et s'approchent des Autrichiens, qui évacuent Weidenau et Ziegenhals pour se replier à Zuckmantel. Les Prussiens marchent le 12 à Weidenau, et le 13 à Ziegenhals, où ils sont renforcés

1779.

Janvier.

1779.

Janvier.

par six bataillons et cinq escadrons de dragons, partis de Neisse. Wunsch met garnison à Ziegenhals, et se dirige le 14 sur Zuckmantel. Les ennemis occupent aussitôt les retranchements construits dans les montagnes : Lengerfeld attaque et détruit les plus voisins de la ville, qui est abandonnée. Le général Wunsch y laisse deux cents cinquante hommes, et se porte sur le principal poste des Autrichiens, qui se préparent à une vigoureuse résistance. Il les trouve dans une situation trop avantageuse pour être forcés en peu de temps ; et comme il étoit d'ailleurs possible que, pendant son absence, les Autrichiens entreprissent sur le comté ou même la ville de Glatz, dépourvue d'une partie de sa garnison, il se met en marche pour y retourner.

Les craintes de Wunsch étoient fondées : le général Wurmser avoit rassemblé dix-neuf bataillons, de l'artillerie et environ trente escadrons, avec lesquels il pénètre le 17 sur plusieurs colonnes dans le comté de Glatz, pour chasser les Prussiens de différents postes, notamment de Halbelschwert, occupé par deux bataillons, qui venoient d'y rentrer au retour de l'expédition de Zuckmantel. Deux colonnes, aux ordres des colonels Palavicini et d'Alvinzi, escaladent Halbelschwert la nuit du 17 au 18,

surprennent la garnison, et s'emparent de la ville, où ils font huit cents prisonniers : le major Rabe, qui leur échappe avec deux cents hommes et une pièce de canon, se retire sur Glatz : Wunsch en étoit parti au bruit de l'attaque, à la tête de quelques troupes, pour secourir Halbelschwert, dont il apprend que l'ennemi s'est rendu maître ; alors il retourne sur ses pas. Deux autres colonnes, aux ordres des généraux Wurmser et Terzi, s'étoient portées par Gieshubel et Lewin vers Glatz. Le capitaine Capeller, posté avec soixante hommes à quelque distance de la ville, dans une de ces baraques retranchées, appelées en allemand *block-hauss*, (construites de gros pieux, et recouvertes de poutrelles chargées de terre battue,) se détermine à résister aux Autrichiens : il soutient leurs attaques pendant plus de deux heures, et les repousse avec perte. Wurmser, pour ne pas compromettre davantage ses troupes, fait dresser une batterie d'obusiers, qui met le feu à la baraque. Trois cents hommes détachés de Glatz, aux ordres du major Bergen, viennent au secours de Capeller, qui tente de les joindre ; mais, en sortant de son poste, il est enveloppé et fait prisonnier. Bergen, à qui un brouillard cache les mouvements de l'ennemi, éprouve le même sort avec la plus

1779.

Janvier.

- grande partie de sa troupe, après s'être défendu
1779. courageusement. Les Autrichiens eurent deux
Janvier. cents hommes tués ou blessés, et firent deux
cents quarante prisonniers. Wunsch, trop foible
avec huit bataillons et quelques escadrons pour
défendre le comté de Glatz, contre Wurmser,
dont le corps, qui s'accroît bientôt jusqu'à vingt
mille hommes, pouvoit être encore renforcé par
des détachements de l'armée de Ellrichshausen,
se dispose à soutenir au besoin un siege dans
Glatz. Wurmser ne juge pas à propos de l'entre-
prendre, et se retire à Reinertz : il étend sur sa
gauche le corps de Terzi, avec ordre de pousser
devant lui dans les montagnes de Silésie des dé-
tachements, pour inquiéter les quartiers du géné-
Février. ral Ramin, qui bientôt après, voyant les Autri-
chiens s'approcher de Schweidnitz, leur sup-
pose le projet d'assiéger cette ville, et se prépare
à la défendre. Ces tentatives de l'ennemi pour
s'étendre en Silésie n'avoient vraisemblablement
d'autre objet que d'engager le roi de Prusse à se
relâcher sur les conditions de la paix, dont on
s'occupoit alors; mais Frédéric se décide à opé-
rer des diversions en Bohême, afin d'obliger les
Autrichiens de pourvoir à la sûreté de leur pro-
pre pays. Il augmente, le 3 de février, la garni-
son de Schweidnitz, où il se rend en personne,

ordonne de renforcer les postes avancés les plus exposés, et marche le 6 à Reichenbach avec quelques troupes.

1779.

Février.

Le prince Henri étoit préparé de son côté à inquiéter les Autrichiens à la gauche de l'Elbe. L'armée que le maréchal Laudon avoit cantonnée dans cette partie se trouvoit alors réduite, (par l'envoi de divers corps vers Prague, la haute Silésie et le comté de Glatz,) à vingt-quatre bataillons, quelques régiments de croates et vingt-huit escadrons. Ces forces, trop peu considérables pour entreprendre avec succès contre les quartiers des Prussiens et des Saxons, se tenoient sur la défensive la plus rigoureuse, ne s'occupant qu'à fermer les principaux passages qui conduisent de Saxe en Bohême. Le général Moellendorf, chargé d'y pénétrer, marche le 2 à Neuhausen, à la tête de dix-neuf bataillons, d'un détachement de chasseurs saxons et de vingt escadrons de hussards ou dragons. Le général Kinski, posté avantageusement à Brix et aux environs avec un corps d'infanterie et de cavalerie, ignoroit probablement le rassemblement des troupes de Moellendorf, qui, le 5, entre facilement en Bohême malgré le dégel. Son avant-garde arrive à la vue de Brix, et chasse des croates qui gardoient un pont et un abattis

1779. construit derriere sur une hauteur, pour le soutenir. Le général Usedom dissipe ensuite quelques escadrons envoyés par Kinski au secours de ses troupes légères. Le gros des Prussiens passe la nuit du 5 au 6 à peu de distance de Brix. Kinski, renforcé de deux mille cinq cents hommes d'infanterie et de dix-huit escadrons, avoit résolu de défendre la ville. Le 6 au point du jour, il tente d'en éloigner les postes avancés de Moellendorf, qui s'avance pour les soutenir, et a deux chevaux tués sous lui. Il attaque avec succès l'infanterie autrichienne en avant de Brix, qu'elle traverse pour se former derriere sous la protection de la cavalerie : les Prussiens joignent celle-ci, la chargent de front et en flanc, la renversent et la poursuivent. Kinski forme un carré de son infanterie, se retire à la vue de Moellendorf sans pouvoir être entamé, se réunit à sa cavalerie, et occupe ensuite derriere des marais entre Brix et Laun une position avantageuse, où on ne juge pas convenable de l'attaquer. Les Prussiens passent la nuit du 6 au 7 à Brix et aux environs. Le magasin de cette ville ; la caisse de plusieurs régiments, la plus grande partie des gros équipages de l'ennemi, deux canons et quatre cents prisonniers étoient tombés entre leurs mains : ils eurent soixante hommes tués et

cent cinquante blessés. La diversion opérée par Moellendorf inquiète d'autant plus les Autrichiens qu'ils ignorent si elle ne s'étendra pas au-delà de Brix. Le général Haddick part de Prague, vient prendre le commandement des troupes répandues près des frontières de Saxe, et envoie ordre à quelques régiments dispersés vers celles de la haute Silésie prussienne, de le joindre avec la plus grande promptitude; mais le général Moellendorf, qui avoit rempli son objet, rentre le 9 en Saxe, sans être poursuivi par Kinski.

1779.

Février.

Le roi de Prusse s'étoit disposé à une autre invasion en Bohême : le corps rassemblé à Reichenbach s'approche du comté de Glatz. Le général Lestwitz marche le 16 à Silberberg, et le 17 à Scharfeneck, où il se porte avec un bataillon et deux escadrons de hussards, Frédéric s'avance le même jour à Silberberg à la tête de quatre bataillons et de quelques escadrons, et distribue ces troupes dans les villages voisins. Le général Anhalt se porte en même temps à Braunau avec neuf bataillons et six escadrons, surprend des croates dans la ville, et s'y établit. Les mouvements du roi déterminent les Autrichiens à l'évacuation de Halbelschwert et de plusieurs autres postes dans le comté de Glatz, où ils

conservent ceux de Ruckers et de Reinertz qui
1779. étoient soigneusement retranchés. Une partie
Février. de leurs corps détachés se replie à Königsgratz;
et celui de Wurmser s'approche de Braunau,
pour observer le général Anhalt.

Trois bataillons prussiens, aux ordres du colonel Winterfeld, occupoient la ville de Neustat, entre Neisse et Jaegerndorf. Il avoit posté en avant dans un village cent quatre-vingts hommes commandés par le major Graewenitz. Les Autrichiens résolurent d'enlever la garnison de Neustat, ne jugeant pas que celles de Neisse et de Jaegerndorf pussent la secourir assez promptement. Les généraux Olivier-Wallis et Stein, chargés de l'entreprise, partent de Zuckmantel, la nuit du 26 au 27, avec dix-sept bataillons, quatre cents chasseurs du Tirol et vingt escadrons, partagés en deux colonnes. Sept escadrons investissent le poste du major Graewenitz, tandis qu'on prépare une batterie d'obusiers pour l'intimider. Cet officier refuse de se rendre, Wallis le fait bloquer par la cavalerie dont on vient de parler et par quelques bataillons, et marche à Neustat, soutenu par le général Stein, qui se range en bataille sur des hauteurs. Douze bataillons investissent presque entièrement la ville, contre laquelle le général autrichien dirige

plusieurs batteries. Le fauxbourg est bientôt incendié ; cependant Winterfeld rejette toute capitulation. Les ennemis tentent de forcer la porte de Neisse : ils sont repoussés, tirent alors à boulets rouges , et enflamment les maisons. Les Prussiens, ne pouvant résister à l'ardeur du feu, sortent de Neustat, et gagnent une hauteur voisine. Quelques escadrons et un bataillon arrivent à leur secours ; leur bonne contenance arrête les ennemis : ils jugent ce renfort suivi d'un corps de troupes plus considérable, et regagnent sur plusieurs colonnes les montagnes de Zuckmantel. Cette expédition coûta peu d'hommes aux deux partis, et n'eut d'autre résultat que la ruine de Neustat, qui fut réduite en cendres à l'exception de quarante maisons et de l'église. Winterfeld cantonne sa garnison dans les villages voisins, et rapproche de lui le major Graewenitz, contre qui les Autrichiens n'entreprirent rien en se retirant.

1779.

Février.

Le 3 et le 4 de mars, le général Wurmser tente sans succès d'attaquer les postes avancés des Prussiens près de Braunau. Le roi part le 6 de Silberberg, et retourne à Breslau. Les puissances belligérantes commençoient à s'accorder sur les préliminaires de la paix, et elles convinrent d'ouvrir un congrès à Teschen, que les

Mars.

troupes autrichiennes évacuèrent, ainsi que ses
1779. environs. Une suspension d'armes d'un mois,
Mai. qu'on renouvela à son expiration, termina les
hostilités, et la paix fut signée le 13 de mai par
la médiation et sous la garantie de la France et
de la Russie. L'empereur obtint la partie de la
Bavière comprise entre le Danube, l'Inn et la
Saltz : la propriété du surplus fut assurée à la
maison palatine. L'électeur palatin promit de
payer à celui de Saxe six millions de florins.
La cour de Vienne se chargea de satisfaire le
duc de Mecklenbourg ; quelques privilèges que
l'empereur lui accorda, terminèrent ses répéti-
tions. Le roi de Prusse retira de cette courte
guerre la gloire d'avoir soutenu les constitutions
de l'empire. Il exigea seulement que la légitimité
de la réunion éventuelle des principautés d'Ans-
pach et de Bareuth aux états de la branche élec-
torale de Brandebourg fût solennellement re-
connue par la cour de Vienne, qui, l'année pré-
cédente, avoit paru élever quelques doutes à ce
sujet, dans les discussions qui précéderent les
hostilités. Après la signature de la paix, Frédé-
ric renvoie ses troupes dans leurs garnisons, et
retourne à Potzdam, où il reprend son genre de
vie habituel.

L'ADMINISTRATION de la justice éprouva , à la fin de l'année, dans les états prussiens, une révolution trop remarquable pour être passée sous silence. Les causes de cet événement, qui excita un vif intérêt même dans les pays étrangers, étant peu connues , on nous saura sans doute gré de les rapporter d'après des mémoires de la plus grande authenticité. 1779.

Un gentilhomme nommé Gersdorf, conseiller provincial de la nouvelle Marche , avoit aux environs de Kai une terre , au propriétaire de laquelle une charte de 1566 accordoit la jouissance d'un étang, qui fut rétabli en 1770 : deux ou trois ans après , Gersdorf y fait de nouvelles réparations. Un meûnier appelé Arnold prétend qu'elles absorbent une partie du courant d'eau nécessaire pour faire tourner son moulin , et refuse en conséquence de payer une redevance annuelle de cent écus au comte de Schmettau, seigneur de la terre de Pommertzig. En 1774, il attaque juridiquement le meûnier , qui est condamné par le juge de Pommertzig, et par le tribunal de la régence de Custrin; mais comme Arnold s'étoit déclaré insolvable, la sentence lui enjoint , pour acquitter les arrérages de la redevance, de vendre son moulin. Il en tire le double de ce qu'il lui a coûté, et adresse

1779. — ensuite au roi un mémoire, dans lequel présentant les faits à son avantage, il se plaint d'être dépossédé violemment par une sentence injuste. Frédéric adressoit toujours au grand chancelier les requêtes de ce genre; mais dérogeant à son usage, il juge à propos d'honorer le meûnier d'un intérêt particulier, et d'intervenir personnellement dans son procès. Au lieu d'en renvoyer sans délai l'examen à un autre tribunal, il ordonne à un colonel, assisté de l'auditeur de son régiment et d'un inspecteur des ponts et chaussées, de prendre sur les lieux connoissance de l'affaire du meûnier : l'auditeur se trouve parent de celui-ci; et le colonel, sans doute plus propre à exercer une troupe qu'à éclaircir une contestation civile, lui est favorable dans son rapport. Le roi ordonne à la chambre de justice de Berlin de revoir le procès, et les premières sentences sont confirmées. Alors le monarque tient, le 11 de décembre dans son cabinet, en présence d'un-aide-de-camp du général Ramin et d'un secrétaire, ce qu'il appella depuis *son lit de justice*. Le grand chancelier baron de Furst avec trois conseillers de la chambre de justice comparoissent. Frédéric leur fait plusieurs questions captieuses sur l'affaire du meûnier, et ordonne au secrétaire de

les mettre par écrit, ainsi que les réponses. Le scribe trembloit, et le roi, qui apperçoit son trouble, interrompt l'interrogatoire pour le réprimander. *Vous*, dit-il ensuite au grand chancelier, *je vous casse, parceque vous êtes incapable de votre emploi. — Vous, messieurs les conseillers, vous êtes des frippons.* Et il termine la séance en ordonnant à l'aide-de-camp de conduire ces derniers à la prison des malfaiteurs. Le juge de Pommertzig, qui avoit condamné le meûnier en première instance, et trois conseillers de Custrin, ont le même sort. Le comte de Finckenstein, président de ce tribunal, et fils du ministre des affaires étrangères, est destitué de son emploi.

Le roi fait ensuite publier, et même insérer dans les gazettes, un protocole signé FRÉDÉRIC, contenant, outre l'interrogatoire et les réponses du grand chancelier et des conseillers, *que le moindre paysan, même le mendiant, est un homme comme le roi; qu'un tribunal de justice, qui juge avec iniquité, est plus dangereux qu'une bande de voleurs; qu'on peut se mettre à l'abri de ces derniers, mais qu'il est impossible d'échapper à des coquins, qui se servent du voile de la justice pour ne se livrer qu'à leurs passions; qu'ils sont pires que des voleurs, et méritent une*

1779. double punition ; et que si sa majesté s'aperçoit de quelque vice dans la conduite des colleges de justice, ils doivent s'attendre à une rigoureuse punition, le président aussi bien que les conseillers, et généralement tous ceux qui auront rendu une sentence contraire aux loix de l'équité.

Frédéric, en publiant ce singulier protocole, dédaigna de considérer que l'analyse qu'on pourroit en faire, n'offroit rien qui prouvât une prévarication manifeste de la part des corps de judicature ; que l'étalage de ses sentiments d'humanité indiquoit réellement moins de bienfaisance que d'affectation à faire parler de lui ; qu'on ne croiroit jamais que le conseiller Gersdorf, le comte de Schmettau, le juge de Pommerzig et plusieurs tribunaux eussent conspiré la ruine d'un meûnier, violé les loix et trahi leur conscience, la plupart sans aucun intérêt personnel ; que la rigueur exercée à l'égard des corps de judicature induiroit à croire que la justice avoit été constamment mal administrée depuis la publication du code-Frédéric, qui avoit par conséquent manqué son objet ; enfin que traiter des magistrats avec autant de mépris, c'étoit les avilir aux yeux de la nation, qui devoit les respecter.

Le ministre d'état Zedlitz, chef du second sé-
 nat de justice, tribunal devant qui se portent 1779.
 les causes criminelles, reçoit ordre du roi d'ins-
 truire le procès des magistrats prisonniers, et de
 prononcer sur leur délit. Il fallut entreprendre
 la revision entière des procédures du meûnier,
 pour s'assurer s'il existoit des vices de formes et
 de la corruption ou de la prévarication de la part
 des juges. Quoique les intentions de Frédéric
 sur cette affaire fussent connues, Zedlitz lui
 mande, après l'examen le plus scrupuleux, *que*
les sentences rendues contre Arnold sont légales
et les juges irréprochables; que ce meûnier a été
justement condamné à vendre son moulin, pour
payer au comte de Schmettau plusieurs années
d'arrérages; que le nivellement de l'inspecteur des
ponts et chaussées est inexact; que les répara-
tions de l'étang n'ont pas détourné le courant
d'eau nécessaire pour faire aller le moulin, et
que le colonel chargé de la vérification, trompé
par l'auditeur, a fait un faux rapport.

Frédéric adresse à Zedlitz une réponse fulmi-
 nante, qui paroît annoncer sa cassation et celle
 de son tribunal, s'il rend un jugement ana-
 logue au contenu de sa lettre. Cependant Zedlitz
 résiste avec fermeté; les autres juges, à son
 exemple, ne cedent pas à la crainte, et pronon-

cent selon l'équité. Après s'être assuré par quelques tentatives qu'ils ne réformeront pas leur sentence, le roi la rejette; et, le 1^{er} de janvier, il en dicte une lui-même, portant *que deux des conseillers emprisonnés seront relâchés et rétablis dans leurs fonctions* (ils avoient cependant opiné comme leurs confreres); *que cinq autres et le juge de Pommerzig demeureront cassés, seront mis en prison pour un an dans une forteresse, paieront le prix du moulin, et indemniseront de leurs propres biens, de tous frais, dommages et pertes, le meünier Arnold, d'après la taxation qui sera faite par la chambre des domaines de la nouvelle Marche; de maniere que le meünier se trouve entièrement rétabli dans sa propriété.* Le roi signe seul cette sentence contre l'usage, parceque l'integre Zedlitz refuse de la contresigner. Le conseiller provincial Gersdorf est cassé; Frédéric lui nomme un successeur, étranger à la province, et sans consulter la noblesse, qui a le droit de faire cette élection sans l'intervention de l'autorité royale.

Ces actes de violence causerent beaucoup de mécontentement. Le grand chancelier de Furst, qui avoit exercé sa charge pendant dix ans avec l'estime générale, et qui vivoit dans une pauvreté honorable, puisqu'elle étoit vertueuse,

obtint de tous les ordres de citoyens des marques de considération assez flatteuses pour adoucir le chagrin de sa disgrâce. On ouvrit des souscriptions en faveur des magistrats condamnés à indemniser le meûnier; et le ministre Zedlitz reçut des témoignages éclatants de l'estime publique. 1780.

Le roi vouloit un grand chancelier entièrement dévoué à ses volontés, et il confia cet emploi important à Carmer, homme peu estimé, mais qui avoit gagné en 1776 la faveur du monarque en lui proposant d'abolir les fiefs dans les Marches de Brandebourg. Frédéric, enthousiasmé de cette idée, se flatte que son opinion entraînera celle de Furst. La noblesse des Marches, assemblée à Berlin, déclare à Carmer, après de vives contestations, qu'on le jetteroit par les fenêtres sans le respect dû au souverain. Le roi, espérant d'applanir les difficultés, mande à Potzdam Carmer, quelques députés de la noblesse et le grand chancelier. Les arguments de celui-ci font enfin rejeter le projet, dont l'exécution auroit violé le droit de propriété, et apporté la plus grande confusion dans l'administration de la justice. Cependant Frédéric est vivement blessé de ce que le patriotisme et l'intégrité de Furst ont résisté à sa volonté; et on

1780.

soupçonna que le ressentiment du roi contre le chancelier avoit plus contribué à la révolution opérée dans les tribunaux , que l'amour de l'équité et un intérêt réel pour le meûnier.

Le protocole dont on a parlé engagea un grand nombre de paysans à demander la revision de leurs procès. Les requêtes de ceux des terres de la noblesse qui réclamerent directement l'autorité de Frédéric, furent renvoyées selon l'ancien usage au grand chancelier , pour les examiner ; mais ceux des domaines royaux, qui sollicitoient l'adoucissement de quelques vexations, n'emportèrent, au lieu d'une décision favorable qu'ils croyoient avoir obtenue, qu'un ordre à leurs baillis de leur faire donner des coups de bâton. Cet expédient dissipa la foule des plaignants. Le successeur de Frédéric a rétabli dans leurs emplois ou indemnisé les magistrats enveloppés dans l'affaire du meûnier Arnold.

1781, L'impératrice reine Marie-Thérèse mourut le
20 de novembre. L'empereur son fils prit alors
1782, possession des états héréditaires d'Autriche, et
1783, ne s'occupa pendant plusieurs années que d'arrangements qu'il jugea propres à augmenter sa puissance. Frédéric ne songeoit qu'à passer en repos le reste de ses jours , lorsque le monarque
1784, autrichien établit diverses prétentions à la charge

des provinces unies des Pays-Bas : il insistoit particulièrement sur la cession de Mastricht et sur 1784.

la libre navigation de l'Escaut, parceque, contradictoirement aux anciens traités, il vouloit rétablir le commerce d'Anvers. La France et la Prusse parurent se disposer à secourir les Hollandois. L'empereur proposoit en même temps d'échanger ses provinces des Pays-Bas, à l'exception du comté de Namur et du duché de Luxembourg, contre la Baviere entiere. La cour de Pétersbourg, qui avoit contracté d'étroites liaisons avec le monarque autrichien depuis la paix de Teschen, favorisoit cet arrangement, auquel l'électeur palatin, à qui on promettoit le titre de roi de Bourgogne, consentoit. Le duc des Deux-Ponts, pressé, par l'envoyé de Russie, d'accéder à l'échange, s'y refuse, et découvre les desseins de l'empereur à Frédéric. Celui-ci, convaincu que les stipulations du traité de Teschen et l'intérêt du corps germanique s'opposent à un arrondissement qui auroit réuni et fortifié les possessions autrichiennes au point de détruire l'équilibre de l'empire et d'influer essentiellement sur celui de l'Europe, considere le projet de l'empereur comme l'avant-coureur d'une infraction à la paix, et propose aux princes les plus puissants de l'Allemagne de se join-

1785.

===== dre à lui pour croiser les vues de la cour de
1785. Vienne. Les électeurs de Saxe, de Hannover, de Mayence et quelques autres princes accèdent à cette requisition, et le 23 de juillet on signe à Berlin une confédération, connue sous le nom de *ligue germanique*, qui est ratifiée le 21 d'août. Elle a uniquement pour objet de conserver la constitution de l'empire, et de la défendre contre quiconque voudra y porter atteinte. Frédéric termina sa carrière politique par cette opération glorieuse. L'empereur renonça ou parut renoncer à ses projets, et bientôt il s'accommoda avec les Hollandois, qui conserverent Maastricht, et obtinrent que l'Escaut resteroit fermé. Le traité fut conclu le 8 de novembre par la médiation de la France.

Au mois d'août, Frédéric alla selon sa coutume en Silésie pour exercer ses troupes. Le 24, il les fit manœuvrer, et essuya pendant plusieurs heures une pluie fort abondante, sans vouloir se couvrir d'un manteau; il rentra enfin avec ses habits trempés jusqu'à la chemise. Sa santé éprouva de l'altération, et il revint à Potsdam où la fièvre le prit: son activité naturelle l'empêcha d'user du repos et des remèdes convenables à son état. La nuit du 18 de septembre il eut une attaque d'apoplexie. La fièvre, qui

le quitta à la fin de l'automne, fut remplacée par une toux sèche assez violente qui troubloit son sommeil. Il n'eut pas la goutte, qui l'attaquoit ordinairement dans cette saison : mais il éprouva un dépérissement sensible, ses jambes enflèrent; et une oppression douloureuse et presque continuelle l'empêchant de se coucher, il se tenoit jour et nuit sur un fauteuil. Se trouvant un peu soulagé au printemps, le 17 d'avril il se rendit en voiture à Sans-Souci, où il essaya de faire à cheval quelques promenades auxquelles la diminution de ses forces l'obligea de renoncer; mais son esprit et son ame ne s'affoiblirent pas : il eut le 28 un accès de fièvre assez violent, à la suite duquel il se crut en convalescence. Au mois de juin, l'enflure des jambes de Frédéric augmente, son visage devient rouge et bouffi, et il s'assoupit fréquemment; alors Selle son médecin ne doute plus qu'il ne soit attaqué d'une hydropisie incurable. Le 22, le roi se promène à cheval : il revient à Potsdam, où la fièvre le reprend violemment la nuit du 12 au 13 d'août; cependant il continue de donner des ordres comme en pleine santé, et ses mains défaillantes tiennent jusqu'au dernier moment, sans les laisser flotter, les rênes du gouvernement. Pendant sa maladie, il n'avoit cessé de

1785.

1786.

se livrer à la lecture et à la conversation, ses dé-
1786. lassements habituels. La vie de Henri IV par
Péréfixe, et celle des douze Césars par Suétone,
furent les derniers livres qu'il se fit lire. Le 15,
le monarque expédia diverses affaires, vers onze
heures du matin, avec beaucoup de présence
d'esprit : il perdit bientôt après l'usage de ses
sens, le recouvra le lendemain 16, et témoigna
par quelques discours qu'il n'iroit pas loin ; il ne
montra ni inquiétude, ni crainte. Enfin le 17
d'août, entre deux et trois heures du matin,
s'arrêterent pour jamais, suivant les expressions
de son médecin, *les ressorts de ce génie extraor-*
dinaire. Frédéric II, à qui la postérité la plus re-
culée confirmera le surnom de *Grand*, étoit âgé
de soixante-quatorze ans, six mois et vingt-
quatre jours : il avoit régné quarante-six ans, trois
mois et dix-sept jours. Frédéric-Guillaume II
son neveu lui succéda.

FRÉDÉRIC étoit d'une petite taille, avoit de
grands yeux bleus, un regard noble, perçant ;
plein de feu, de graces et de douceur quand il
vouloit, et une physionomie si mobile qu'à cha-
que instant, suivant les circonstances, elle chan-
geoit de nuance ex d'expression. Naturellement

délicat, il se fortifia par les travaux et l'activité. Quoiqu'il ne crût pas trop aux médecins, il aimoit à les imiter, et conseilloit toujours des remèdes et un régime à ceux qui se plaignoient de quelque mal. Vers la fin de la guerre de sept ans, son corps se courba, et sa tête se pencha du côté droit. Il avoit le maintien le plus simple; et les vingt dernières années de sa vie, son costume fut négligé jusqu'au cynisme. Un mauvais surtout de drap bleu, couvert de taches et de tabac d'Espagne, une veste de drap couleur de paille, une vieille culotte de panne noire, et des bottes qui n'étoient jamais nettoyées, composoient son vêtement : on ne lui trouva à sa mort que sept chemises et neuf mouchoirs. Il avoit presque toujours sur la tête un énorme chapeau garni d'un plumet blanc, mais sale et usé. Lorsqu'il perdit ses cheveux, il y substitua une petite perruque, qu'il accommodoit lui-même la plupart du temps; aussi étoit-elle rarement poudrée des deux côtés. Dans ses dernières années il se fardoit pour ne pas paroître défait aux yeux de ses troupes, et il se composoit alors une physionomie qui inspiroit la terreur. Il couchoit sur un grabat de sangle couvert d'un seul matelas fort mince, se levoit de grand matin, se faisoit raser par un laquais ou un pale-

frenier, et s'habilloit presque seul. Il aimoit naturellement la magnificence et la volupté; et dès qu'il fut sur le trône, il s'imposa un genre de vie frugal et régulier; il se bâtit des palais magnifiques meublés avec somptuosité, dont il n'occupoit qu'une ou deux pieces, garnies de meubles mal-propres et même déchirés; enfin, ce qui tenoit directement à sa personne fut toujours de la plus grande simplicité et même négligé avec excès. Sa résidence ressembloit moins à la cour d'un roi qu'à un quartier général.

Frédéric appelloit la langue allemande un jargon barbare, et la parloit avec rudesse et incorrection; mais il s'exprimoit en françois avec facilité. Il savoit déposer la vaine pompe et le masque fatigant de la royauté pour jouir des agréments de la société. Jamais il ne cherchoit à embarrasser par l'ascendant du trône ceux qui l'abordoient: il accueilloit les étrangers avec l'affabilité de la vraie grandeur et même avec l'intérêt de la curiosité. Il avoit l'art de donner de l'esprit à ceux qu'il entretenoit; mais il abusoit quelquefois de la supériorité du sien en humiliant la médiocrité par des sarcasmes: en général il aimoit à donner des ridicules. Les maris, les femmes, les prêtres, les savants allemands, son académie des sciences, quoiqu'il en distin-

guât plusieurs membres, et les cours étrangères, étoient les sujets ordinaires de ses railleries, presque toujours fines et ameres. Des discours imprudents l'ont jeté dans de grands embarras, et paroissent avoir occasionné, du moins en partie, la guerre de sept ans. Personne ne feignoit comme lui la bonhomie, et ne pousoit aussi loin l'art de cajoler et de séduire. C'est avec raison que Voltaire, joignant à son nom celui d'une célèbre enchanteresse, l'appelloit *Alcine-Frédéric*. Il savoit mettre une grace infinie dans ses actions : en 1769, il reçut à Neisse une visite de l'empereur, qu'il lui rendit l'année suivante dans son camp de Neustat, et il y parut avec l'uniforme du régiment du monarque autrichien. Celui-ci voulut céder la première place à Frédéric, qui ne l'accepta, après une longue résistance, qu'en qualité de plus ancien général. L'empereur desirant qu'il passât le premier à une porte, le roi recule, Joseph II va se mettre derrière lui, et alors Frédéric dit avec un sourire charmant : *Si votre majesté impériale commence à manœuvrer, il faudra bien que je passe par-tout où elle voudra.*

La solitude, toujours avantageuse aux hommes quand leur esprit s'y nourrit par la réflexion et par la lecture, faisoit le charme de Frédéric :

il aimoit les jardins, les fruits et les chiens ; il étoit ordinairement environné par cinq ou six petits levriers avec lesquels il jouoit souvent : il avoit des préférences pour quelques uns , et à leur mort, il les faisoit enterrer avec magnificence. On trouve dans le parc du palais de Sans-Souci un monument élevé à la mémoire de Biche, celui de tous les chiens que Frédéric aima le plus. Depuis son avènement au trône, il n'eut ni conseil, ni maîtresse. On lui connut des favoris, à qui il n'accorda jamais la moindre part aux affaires ; mais ils influèrent quelquefois sur ses opinions. Quand il prenoit des préventions, elles devenoient indestructibles. Il essuya des traits d'ingratitude qui le rendirent défiant, rusé, et lui firent mépriser l'espece humaine ; peut-être qu'ils contribuerent à changer son ame, que la nature paroissoit avoir destinée aux douceurs de l'amitié et de la confiance. Voltaire a dit qu'il étoit comme une table de marbre, *dur et poli*. Il finit par n'apprécier les hommes qu'en raison de leur utilité ; il n'estimoit que les talents, et peu lui importoit qu'ils fussent accompagnés de vertus ou de vices.

Né avec une de ces ames de feu qui demandent un aliment continuel, il avoit donné dans toutes les sciences à la fois, afin d'aller à la gloire

par toutes les voies. Il attachoit tant de prix à ses productions littéraires, que ce fut toujours le plus grand crime à ses yeux que de dire du mal de sa prose et de ses vers. Parmi ceux qu'on a publiés, il s'en trouve quelques uns de bons et beaucoup de mauvais; mais c'est toujours un prodige, qu'un roi allemand, dont la vie fut si remplie, augmente le nombre des poètes françois. Voltaire, qui corrigea long-temps ses écrits; choqua souvent son amour propre, et il en résulta entre eux des scènes fort vives, dans lesquelles l'auteur de la *Henriade*, qui n'avoit pas toujours l'avantage, prenoit souvent de l'humeur. Un jour en sortant de chez le roi, il s'écria, dit-on : *Ce Salomon du nord (*) n'est qu'un composé d'Attila, d'Arlequin et de l'abbé Cotin.* Le roi de Prusse affectoit de faire des vers la veille d'une bataille, parcequ'il vouloit qu'on fût persuadé qu'il conservoit toute sa liberté d'esprit dans les occasions où les autres sont au moins fort préoccupés. Au reste, il lui échappa presque toujours au milieu des crises les plus importantes de sa vie des mots pleins de finesse et d'esprit. Cette indépendance des

(*) Surnom que Voltaire avoit donné à Frédéric.

situations n'appartient, ainsi que l'observe l'auteur de son éloge (*), qu'aux hommes supérieurs dont le caractère domine les circonstances. Quant à ses lettres et à ses ouvrages en prose, ils contiennent presque tous des traits remarquables. Dans les mémoires de Brandebourg, il se montre toujours philosophe et jamais roi. On attend avec impatience la publicité de ses œuvres posthumes, notamment de l'histoire de son temps : quelle que soit cette production, elle inspirera toujours le plus vif intérêt.

Les belles lettres et la musique, auxquelles Frédéric s'étoit livré avec passion dans sa jeunesse, ne devinrent qu'un délasement quand il eut atteint la maturité de l'âge. S'il poussoit trop loin la vanité d'auteur, il n'en étoit pas ainsi de plusieurs autres objets : on tenoit impunément dans Berlin sur son compte les propos les plus licencieux; et la presse étoit entièrement libre, quoiqu'il feignît quelquefois de la réprimer : mais quand un libraire ou un imprimeur étoit condamné à l'amende, il le dispensoit toujours de payer. Jamais roi n'essuya plus de libelles, et jamais il n'en punit les auteurs. On

(*) M. le comte de Guibert.

raconte qu'ayant reçu par la poste une satire atroce contre lui, il envoya chercher un libraire, et lui remit le manuscrit, en disant : *Imprimez cette piece, il y a un bon coup à faire.*

Frédéric risqua plusieurs fois d'être empoisonné, et jamais il ne fit périr les coupables : il les chassoit de ses états, ou les punissoit par quelques mois de prison. Il eut toute sa vie horreur de la peine de mort : on lui adressoit les arrêts, qu'il commuoit souvent ; il n'en prononçoit pas de sa propre autorité, et il n'en laissa exécuter qu'un fort petit nombre, encore la plupart furent-ils prescrits par la rigueur de la discipline militaire. Il étoit tolérant par principes, doux par caractère, et on le vit quelquefois s'attendrir jusqu'aux larmes ; mais il vouloit être le maître en tout, et ne pouvoit souffrir qu'on lui résistât. Il aimoit à tout faire par lui-même, et entroit dans les moindres détails de l'administration, pour ne pas tomber dans la dépendance de ses ministres, à qui il ne demandoit que de savoir obéir : aussi n'étoient-ils réellement que ses commis ; et afin de les retenir dans un assujettissement absolu, et de les empêcher de s'arroger cette tyrannie sourde qui existe dans les pays les mieux gouvernés, il se plaisoit, quand il ne s'agissoit pas de choses essentielles,

à donner sans les prévenir des ordres propres, tantôt à effrayer les auteurs des abus, et tantôt à les protéger. Il répondoit quelquefois lui-même, ou prescrivait les réponses au grand nombre de lettres de tous genres qu'il recevoit directement : mais la plupart de ses secrétaires, ayant été ses laquais, savoient au plus écrire lisiblement ; aussi leur échappoit-il fréquemment des absurdités et des équivoques bizarres. Frédéric, qui n'accordoit son attention qu'aux objets importants, signoit toutes ces bévues sans les lire. La collection de quelques unes de ces lettres offriroit des résultats contradictoires ou extraordinaires. Ceux à qui ils étoient adressés s'en plaignoient en vain, et Frédéric n'y changeoit rien, parcequ'une injustice lui auroit moins coûté qu'une rétractation. Jamais roi n'a mieux senti la raison, et plus écouté ses passions ; quand il étoit persuadé de l'utilité d'une chose, et qu'il avoit fait son plan, il étouffoit dans son ame les sentiments qui auroient pu en arrêter l'exécution. Il faisoit souvent tout le contraire de ce qu'il disoit et écrivoit, moins par dissimulation que parcequ'il parloit et écrivoit avec un genre d'enthousiasme, et agissoit ensuite avec un autre. Son caractère offroit un assemblage surprenant de philosophie

et de dérèglement d'imagination. On feroit un gros volume des traits moraux, plaisants et singuliers qui lui échapperent. Il répondit au lieutenant général de Prittwitz, qui lui avoit écrit pour demander l'ordre de l'Aigle noir, qu'il ajoutoit avoir mérité par ses services : *L'ordre de l'Aigle noir, ainsi que la grace efficace dont parlent les jansénistes, s'obtient, et ne se mérite jamais.* Peu de mois après, Prittwitz reçut cette décoration au moment où il ne l'attendoit plus, et du propre mouvement du roi, qui vouloit que tout émanât de lui-même, et qui ne toléroit pas qu'on le provoquât sur la moindre chose.

Le pere de Frédéric étoit un janséniste protestant : il l'avoit forcé d'assister aux offices et aux sermons, de communier régulièrement et de lire journellement la Bible. Ennuyé de bonne heure de ces exercices pieux, il les négligea entièrement lorsqu'il fut parvenu à la couronne, adopta les opinions des matérialistes, vécut sans culte, et trouvoit bon que les autres l'imitassent. Quoique Frédéric-Guillaume l'eût traité avec une extrême rigueur, il vénéroit sa mémoire au point de chasser de sa présence ceux qui n'en parloient pas avec respect. Frédéric condamne lui-même fort adroitement dans les mémoires de Brandebourg les désordres de jeunesse qui lui

attirerent des châtimens si sévères de la part de son pere : *Nous avons, dit-il, passé sous silence ses chagrins domestiques ; mais on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans en faveur des vertus d'un pere.* Les établissemens civils et militaires de Frédéric-Guillaume n'éprouverent aucun changement essentiel ; en général , son fils n'aimoit les innovations dans aucun genre , et il croyoit moins dangereux d'anciens abus qu'on connoissoit , que ceux qui accompagnent presque toujours les nouveautés.

Le pere de Frédéric avoit été militaire et non guerrier , et il fut l'un et l'autre ; il s'occupa pendant tout son regne à augmenter et à instruire son armée : il la voyoit tous les ans , et à chaque revue il paroissoit mécontent des généraux et de quelques régimens ; il réprimandoit sévèrement les uns et les chefs des autres , quoique souvent ils ne le méritassent pas : il vouloit par-là entretenir leur vigilance , et prévenir les moindres relâchemens dans la discipline militaire. On prétend que Frédéric avoit pour la guerre une aversion naturelle qu'il vainquit avec peine , et que même il manquoit de courage : il paroît constaté qu'à la journée de Molwitz , il s'enfuit au moment où la cavalerie autrichienne chargea son infanterie , et qu'il laissa gagner la

bataille au maréchal Schwerin ; alors , la valeur souvent téméraire que Frédéric déploya depuis est d'autant plus surprenante , qu'elle n'étoit que le résultat de l'empire qu'il sut prendre sur lui-même. Ses victoires et ses conquêtes le placent au rang des grands généraux. Il est vrai qu'il fut secondé par des guerriers de la plus rare capacité , parmi lesquels on doit distinguer le vieux prince d'Anhalt-Dessau , qu'il maltraite dans les mémoires de Brandebourg , le maréchal Schwerin et le prince Henri : on l'accuse de les avoir jaloués , sur-tout le dernier dont aucun échec n'a terni la gloire. On raconte que pendant les dernières campagnes de la guerre de sept ans , il avoit imaginé un plan pour forcer les armées autrichiennes à évacuer la Saxe entière : il le fait proposer au roi , qui , après avoir écouté l'exposition du projet , garde le silence , et se promene à grands pas dans sa chambre. L'envoyé du prince Henri observe au monarque , que le temps presse , et qu'il convient à ses intérêts de se décider , puisque le succès de l'entreprise est démontré : *J'en conviens* , répliquet-il vivement ; *mais si je me prête à ce que desire mon frere , il prendra Dresde*. Si cette anecdote est vraie , elle décele dans Frédéric la plus basse jalousie , et prouve que cette vile passion dut

nuire plus d'une fois à ses succès. Quand la fortune le secondoit, il n'écoutoit aucun conseil, donnoit presque tout au hasard, et s'abandonnoit à son impétuosité naturelle, qu'aucune représentation ne pouvoit modérer, et qui fut seule la cause de ses défaites, dont il se releva toujours avec gloire. Quoiqu'il eût formé plusieurs fois le projet, pendant la guerre de sept ans, de s'empoisonner ou de se faire tuer, l'adversité ne l'abattoit pas; un coup-d'œil perçant lui faisoit découvrir des ressources; mais il se modéroit, devenoit plus docile aux avis sages, et remettoit pour l'ordinaire le commandement de l'armée battue au prince Henri, qui déployoit alors cette vaste capacité, ces combinaisons profondes et méthodiques, généralement admirées, et les seules qui puissent enchaîner constamment la fortune. On croit que la victoire de Freyberg, qui termina la guerre de sept ans, porta au comble la jalousie du roi contre son frere; cependant il continua à le consulter: il lui écrivoit, dit-on, fréquemment pour lui demander sur les affaires importantes son opinion; et s'il n'y déféroit pas toujours, il rendoit du moins aux talents du prince Henri un hommage non douteux.

Dès que Frédéric fut monté sur le trône, il s'attacha à mettre la plus grande économie dans

ses dépenses, et à les régler de manière que la recette les excédât. Il sentit la nécessité de porter constamment la guerre chez l'ennemi, de faire concourir ses succès à l'entretien de son armée, enfin d'alimenter la guerre avec la guerre; mais il pouvoit être forcé par des revers de la soutenir avec ses propres moyens, et alors le trésor de son pere, qu'il augmenta tant qu'il put, même au point de le faire excéder le numéraire en circulation dans ses états, lui devenoit d'autant plus indispensable, que, n'ayant pas le crédit que donnent le commerce et les richesses dans plusieurs grandes monarchies, il n'avoit d'autre ressource que son trésor, qui doit être considéré sous ce point de vue, moins comme une faute politique, que comme un moyen ménagé par la prudence. Les impôts étoient considérables; mais en ôtant d'une main à ses sujets, Frédéric versoit de l'autre une partie de ce qu'il en avoit tiré sur les paysans, qui sont par-tout la classe la plus intéressante et la moins aisée: il bâtissoit des villages, animoit l'agriculture, établissoit des fabriques, et réparoit sur son revenu les pertes occasionnées par les incendies, les inondations et la guerre. Depuis la paix de Hubertzbourg en 1763 jusqu'à sa mort, il employa environ deux cents millions à diverses

améliorations. Quel est le souverain qui, en vingt-trois ans, a consacré une somme aussi considérable à la prospérité de ses sujets? Quoique Frédéric fût persuadé que les villes n'existent qu'aux dépens de la campagne, il ne les négligea pas; il embellit Berlin, Potsdam et les autres cités principales de ses états, où son amour pour l'étude et ses principes sur la tolérance firent propager en même temps les lumières. La pensée de Frédéric s'étendoit à tout, il éleva la monarchie prussienne à un degré surprenant de puissance et de gloire: cependant il prouva que les plus grands génies ne peuvent être créateurs dans plusieurs genres; on l'accuse avec raison d'avoir commis beaucoup d'actes d'administration despotiques ou mal entendus sur lesquels il est impossible de le justifier; mais la masse du bien qu'il a fait, l'emporte sur celle du mal.

Le génie de Frédéric influa non seulement sur l'Allemagne, mais sur l'Europe entière: il produisit une révolution totale dans la politique, et dans la guerre dont il fit une science nouvelle. Des in conséquences, des contrastes, des petitesse, des vices même, sont les résultats ordinaires de la foiblesse humaine, et font ressortir avec plus d'éclat les grandes actions et les bonnes qualités de Frédéric: celles-ci n'excusent pas

les mauvaises , mais elles les compensent et les couvrent au point , que chez lui les défauts de l'homme sont effacés par la gloire du héros. C'est dans la retraite de Rheinsberg , (château bâti dans le comté de Ruppin , et cédé depuis au prince Henri) , que se prépara ce roi extraordinaire , qui étonnera la postérité peut-être encore plus que ses contemporains ; et nous ne doutons pas qu'elle ne confirme l'opinion où nous sommes , que la nature employa , pour former Frédéric le Grand , la matière de quatre hommes illustres.

FIN.



Fautes essentielles à corriger.

- Page 5, lig. 12, lui fut; *lisez* lui en fut.
- 9, 2, Auguste; *lisez* Auguste II.
- 22, 5, arrive; *lisez* marche.
- 53, 11, Auguste II; *lisez* Auguste III.
- 73, 6, campa; *lisez* campe.
- 116, 12, Grosseinhain; *lisez* Grossenhain.
- 125, 4, même; *lisez* mêmes.
- 132, 5, leur; *lisez* leurs.
- 133, 15, Tschopau; *lisez* Tschopa.
- 138, dern. Widmnan; *lisez* Widmann.
- 151, 14, (b); *lisez* (d).
- 167, 4, Prachwitz; *lisez* Parchwitz.
- 186, 7, se réunir; *lisez* se réunir (w).
- 204, 3, Schoppau; *lisez* Tschopa.
- 212, 25, de renforcer; *lisez* de se renforcer.
- Idem*, id. les troupes; *lisez* des troupes.
- 218, 14, des troupes; *lisez* des troupes (m).
- Idem*, dern. Charfeneck; *lisez* Scharfeneck.
- 232, 1, convinrent; *lisez* conviennent.
- 311, 17, se porte; *lisez* se poste.
- 323, 7, proposoit; *lisez* projetoit.

AVIS AU RELIEUR.

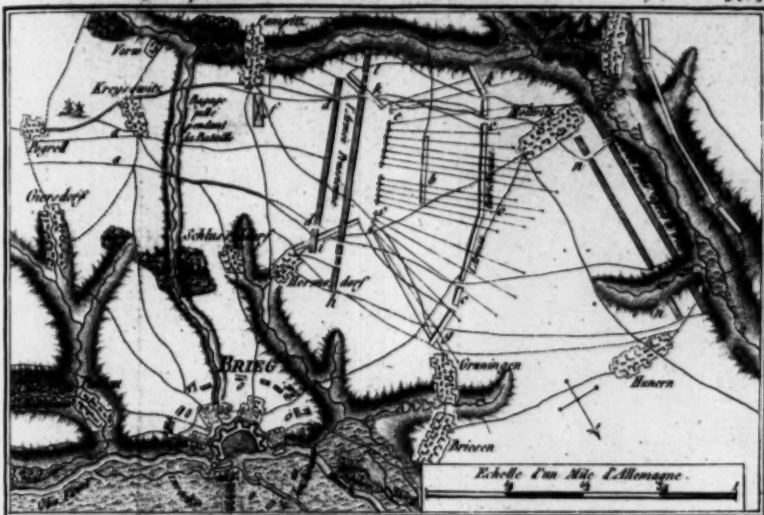
Il substituera exactement aux pages 15 et 16; 23, 24, 25 et 26; 35, 36, 37 et 38; 47 et 48; 65 et 66; 257 et 258, les sept cartons destinés à les remplacer.

Il placera à la fin du volume les dix-huit plans, par ordre de n°, de manière qu'ils se déploient vers la droite, et que la gravure sorte en entier.

BATAILLE DE MOLWITZ

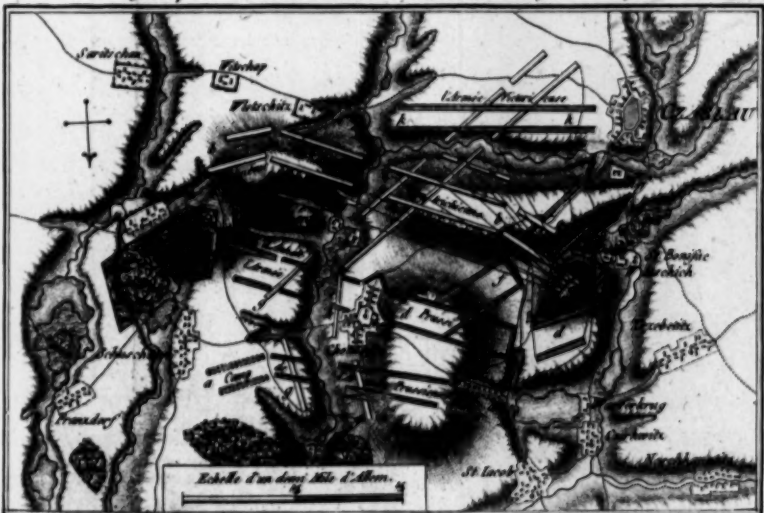
Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 10. d'Avril 1741.

Pl. 1.

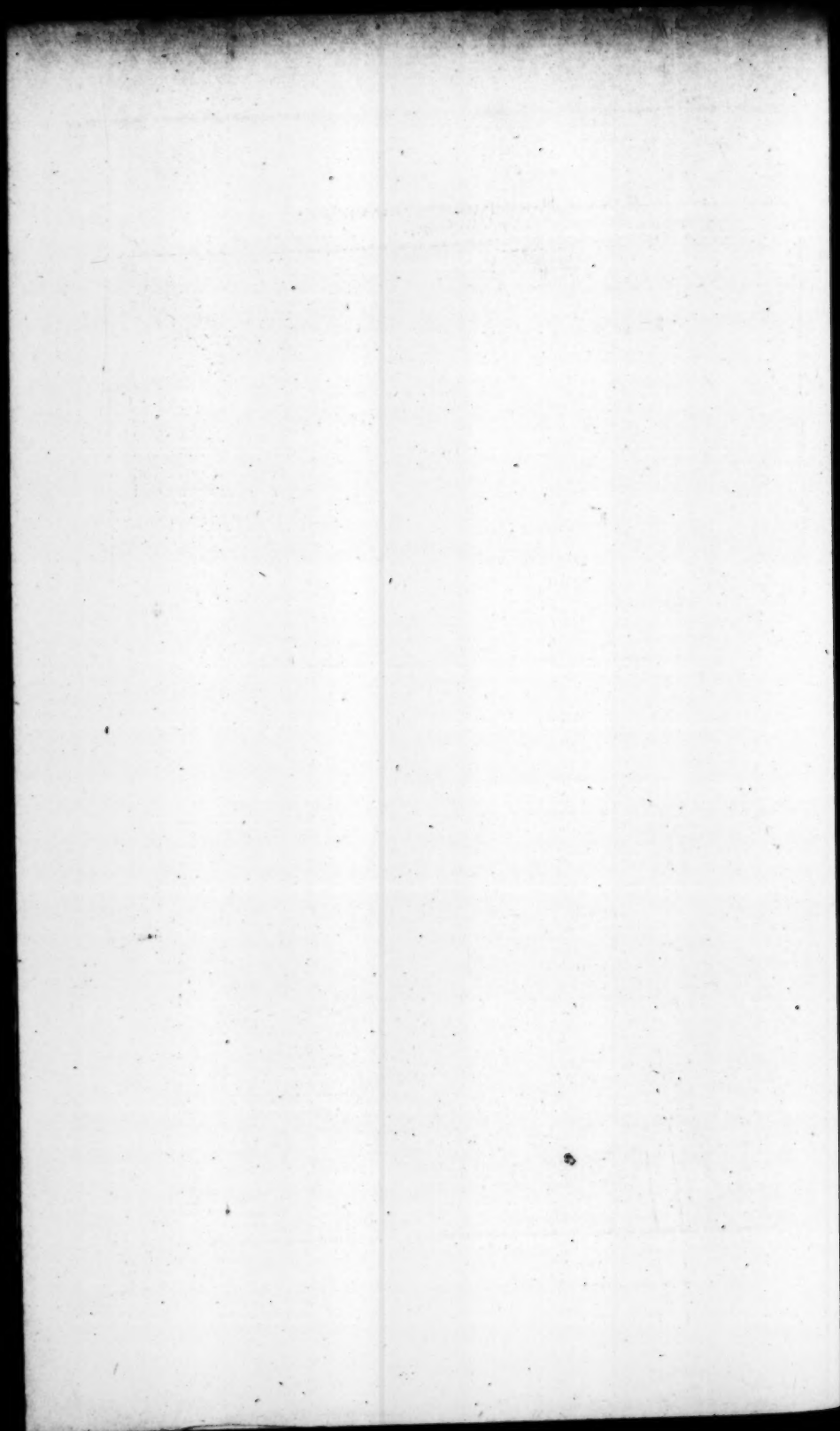


BATAILLE DE CZASLAW

Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 17. de Mai 1742.

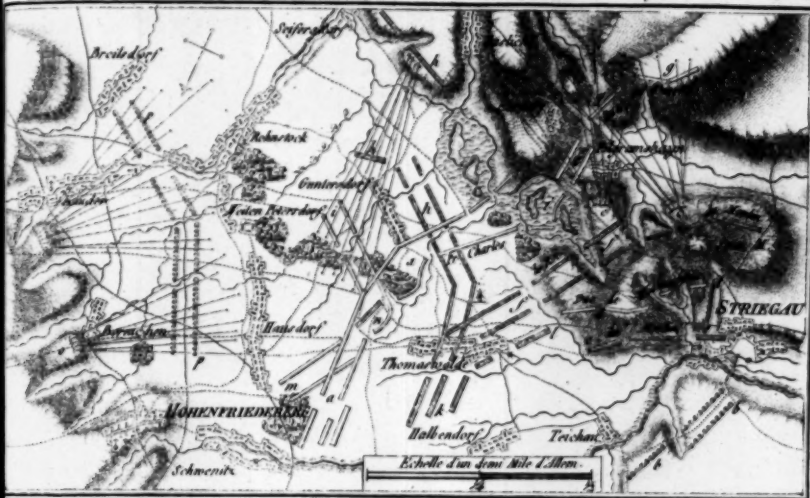


Bernard de Vaux.



BATAILLE DE HOHEN-FRIEDBERG
Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 4 de Juin 1745.

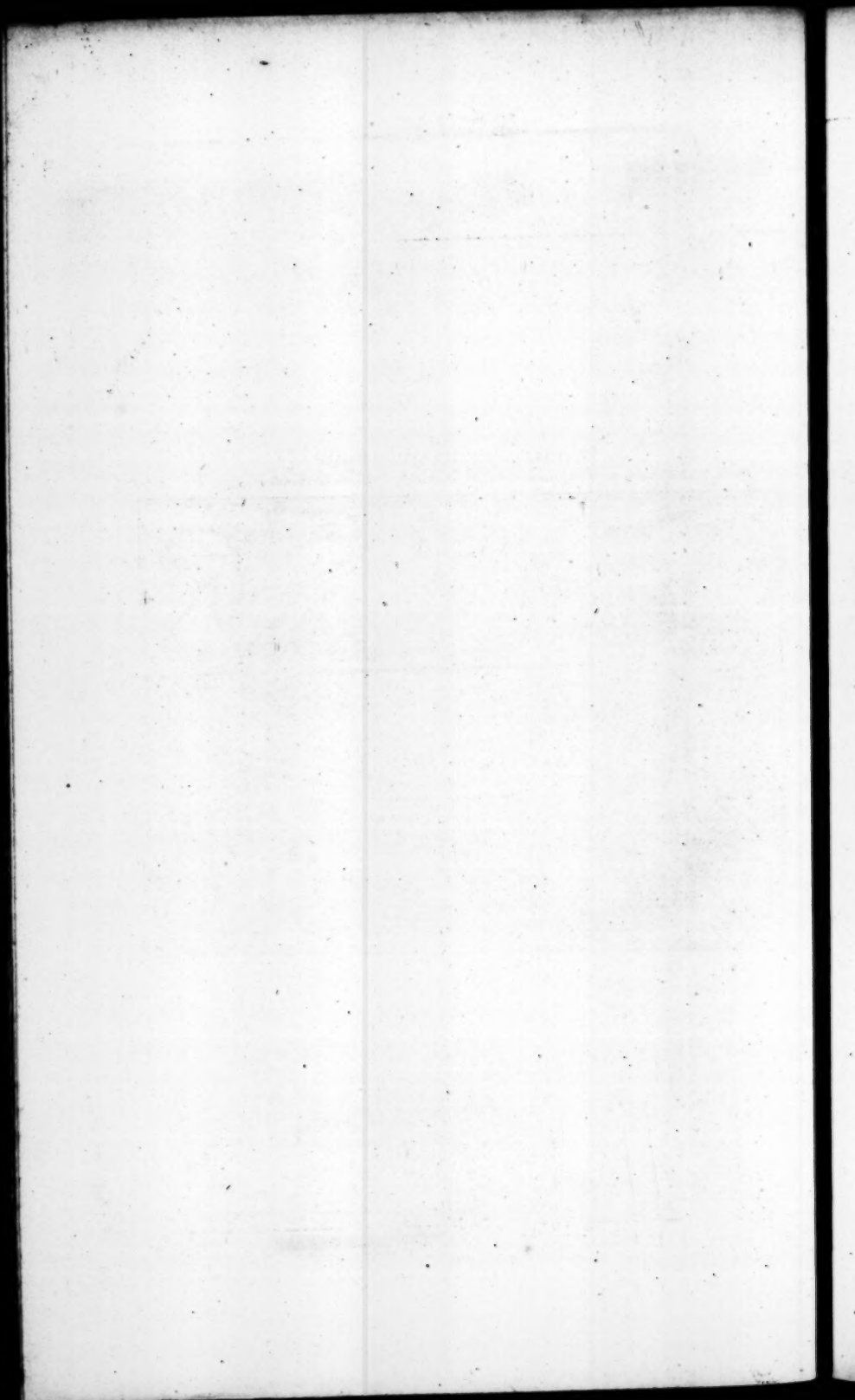
Pl. 2.

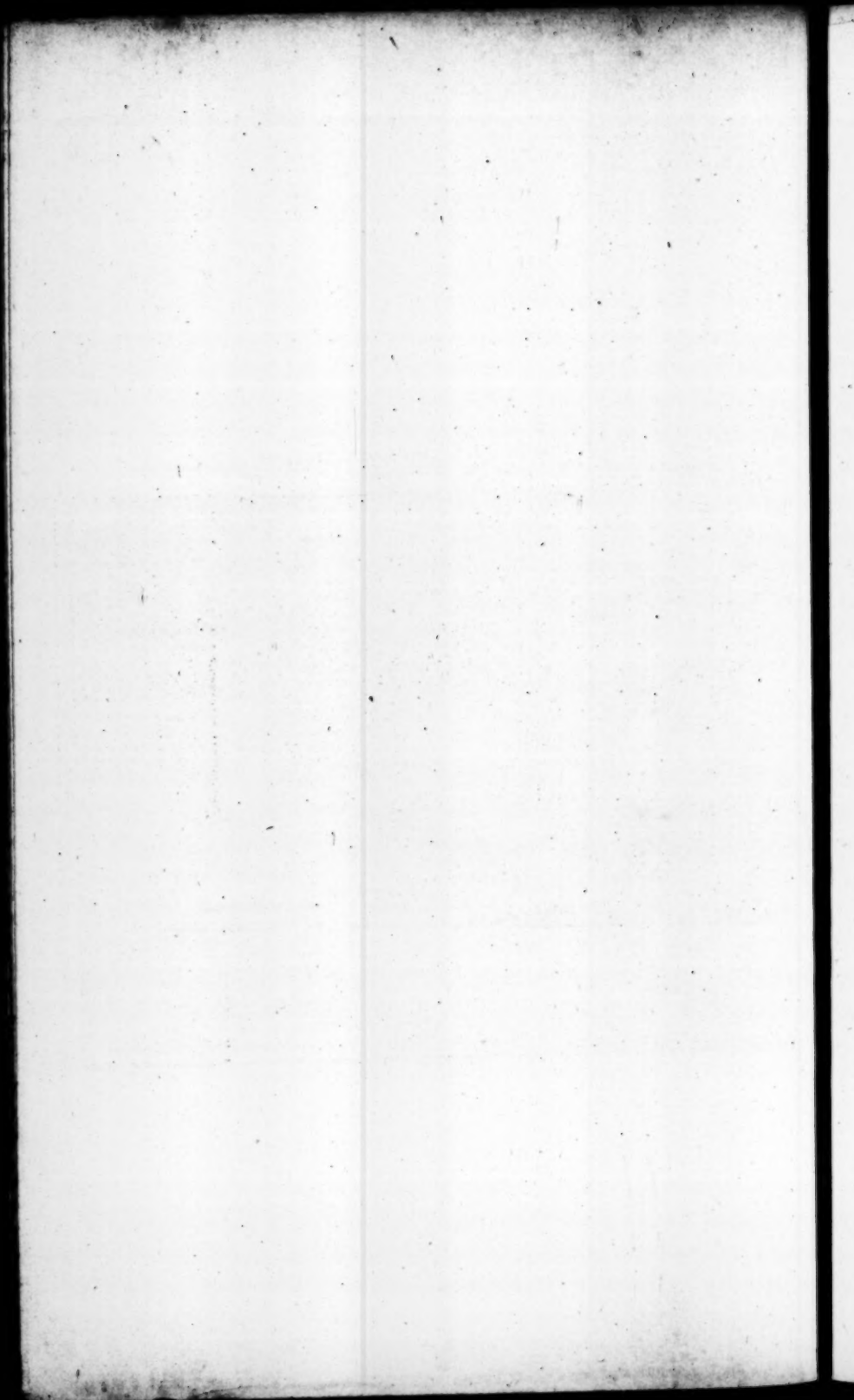


BATAILLE DE SOOR
Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 30. Septembre 1745.



Revue de la



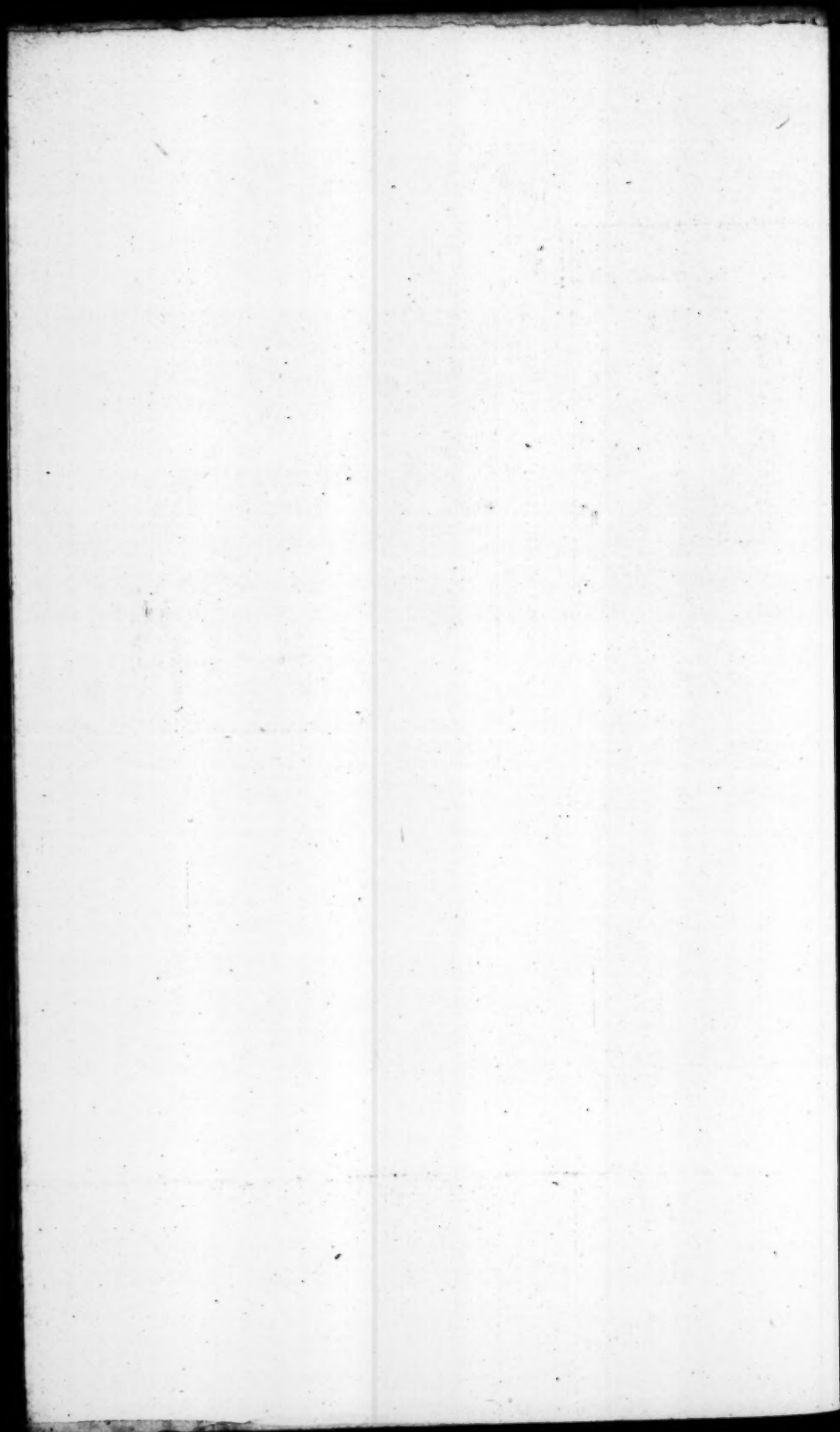


CAMP DES SAXONS À PIRNA AVEC LE BLOCUS DES PRUSSIENS,
du 10. de Septembre au 17. d'Octobre 1756.

N. A.



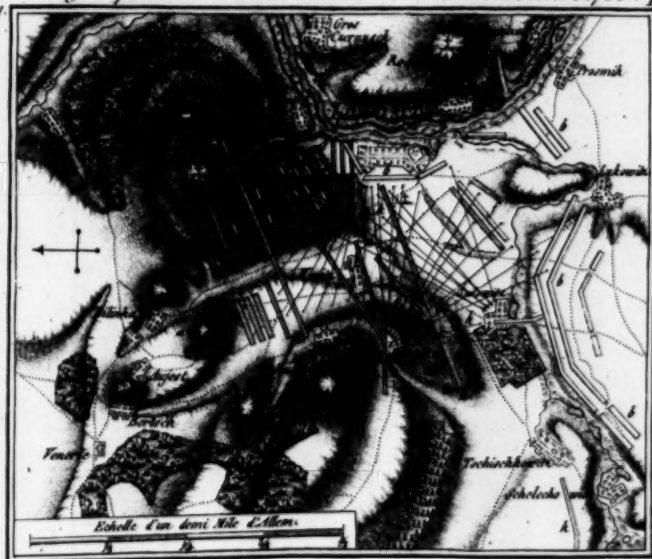
Baron de...



BATAILLE DE LOWOSITZ

Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 1. d'Octobre 1756. pl. 5.

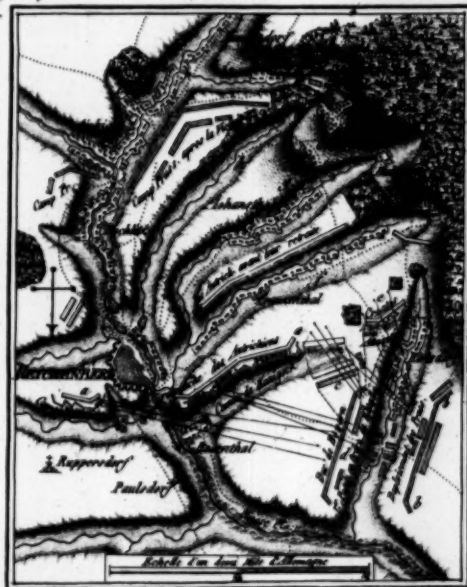
N. 1.



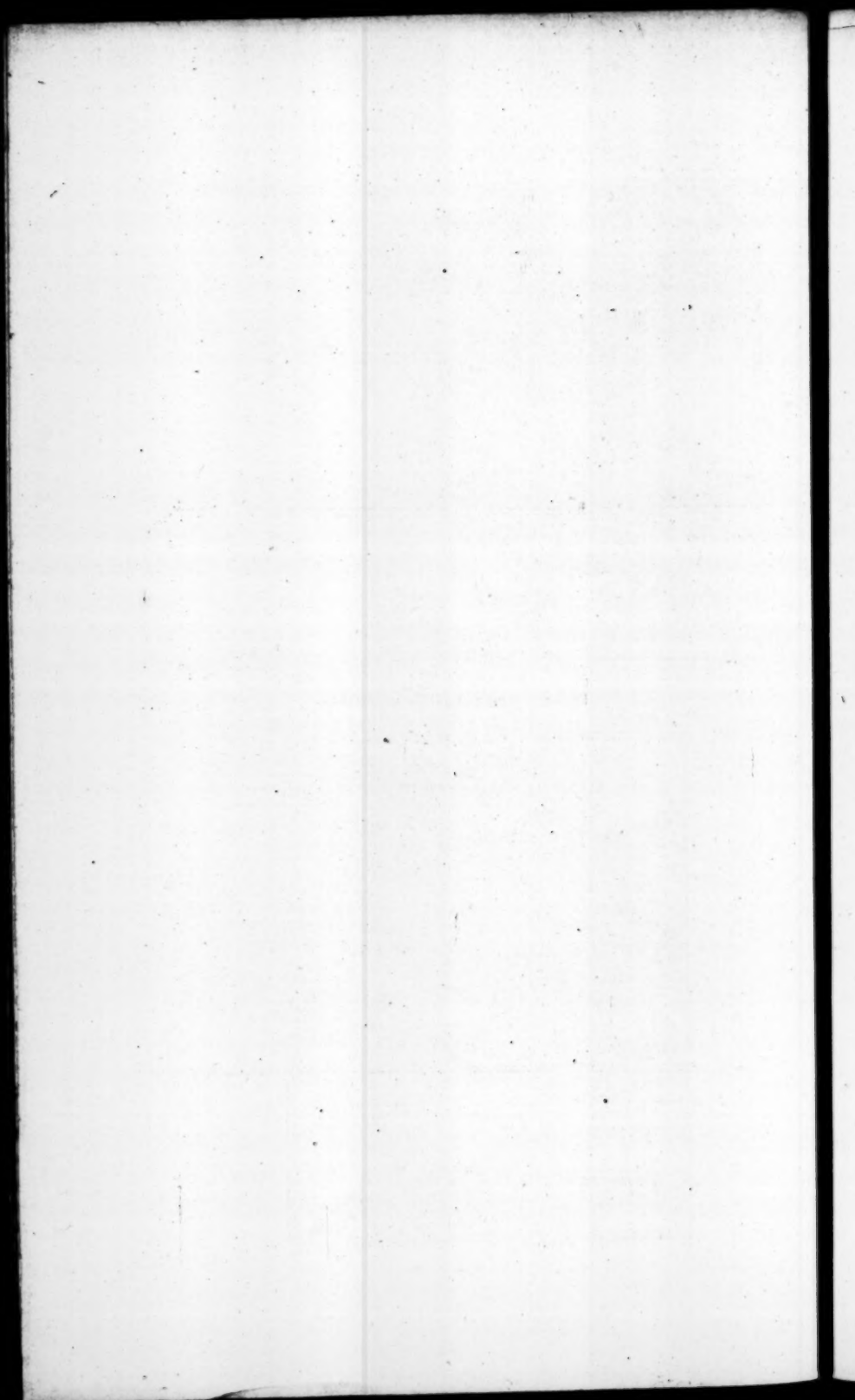
COMBAT DE REICHENBERG

Gagné par les Prussiens sur les Autrichiens le 21. d'Avril 1757.

N. 2.



Invent. de...

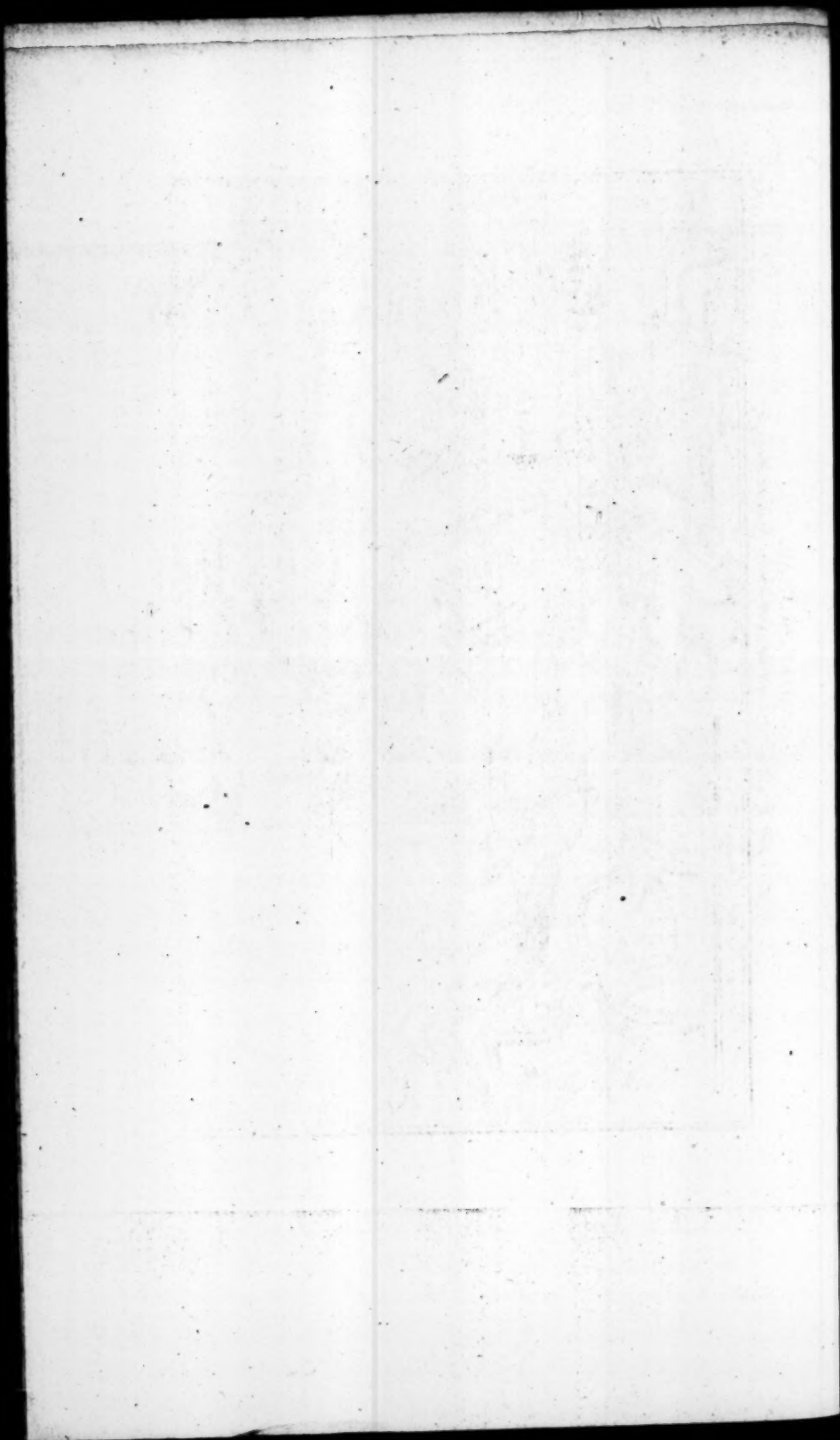


BATAILLE DE PRAG

Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 6. de Mai 1757.

Pl. 6.



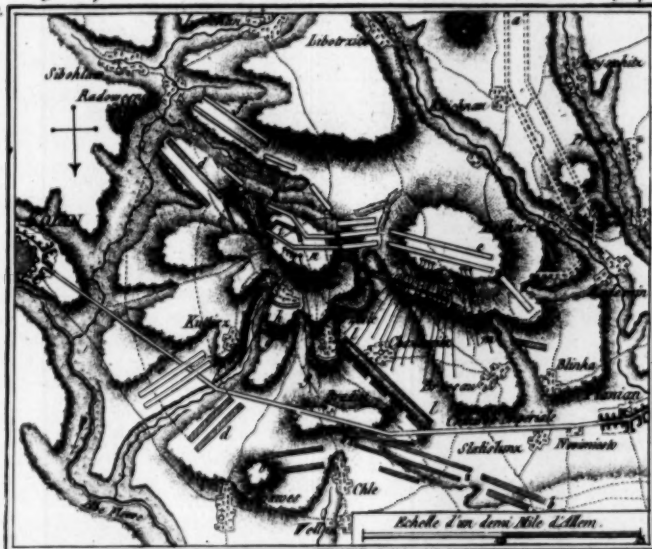


BATAILLE DE KOLIN

Gagnée par les Autrichiens sur les Prussiens le 18. de Juin 1757.

N. 1.

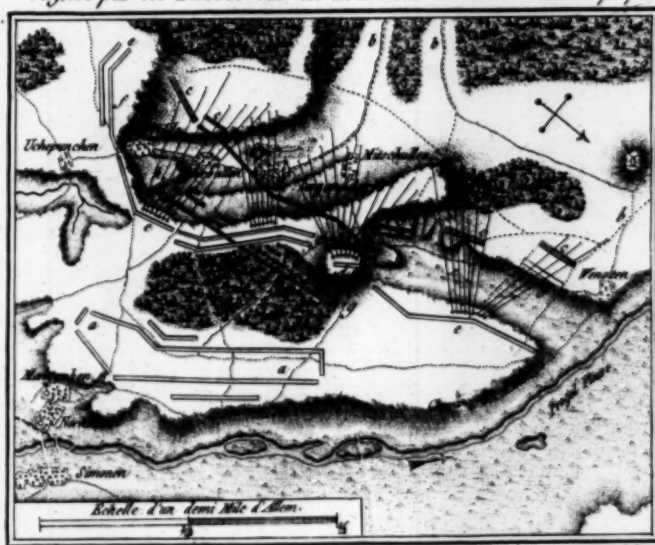
Pl. 7.



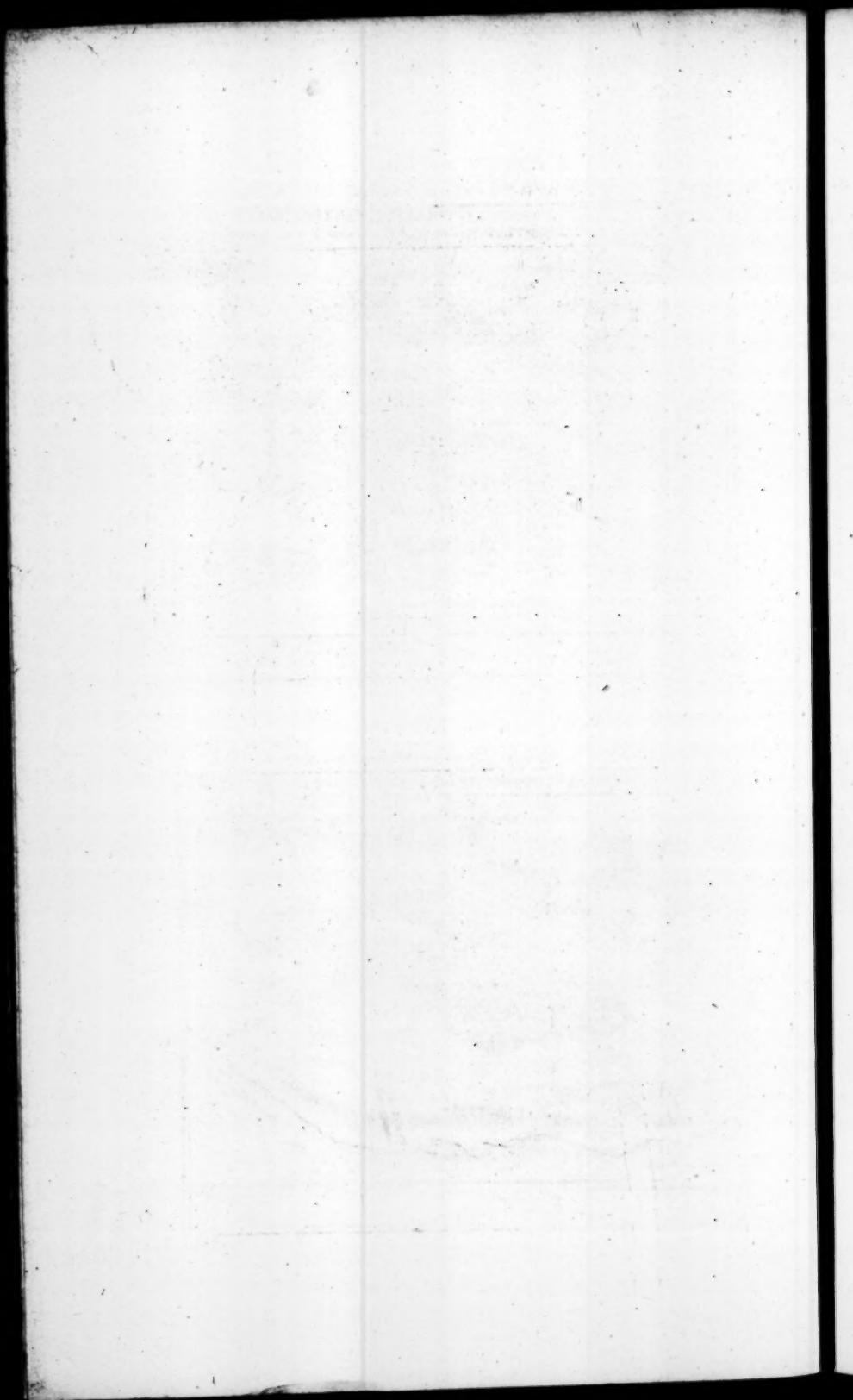
BATAILLE DE IEGERSDORF

Gagnée par les Russes sur les Prussiens le 30. d'Aoust 1757.

N. 2.

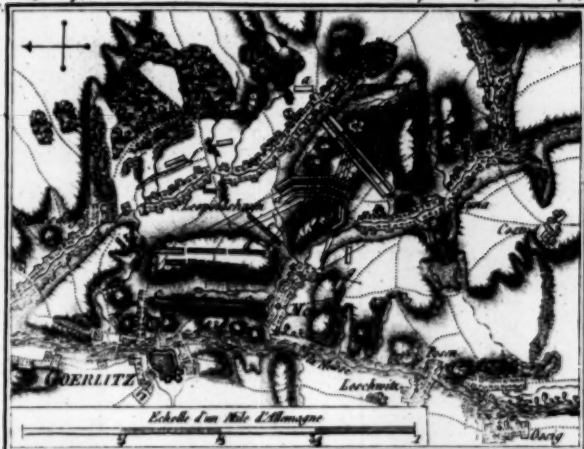


Bouard delin.



COMBAT DE GORLITZ OU DE MOIS
Gagné par les Autrichiens sur les Prussiens le 7. de Septembre 1757. Pl. 8.

N°. 1.

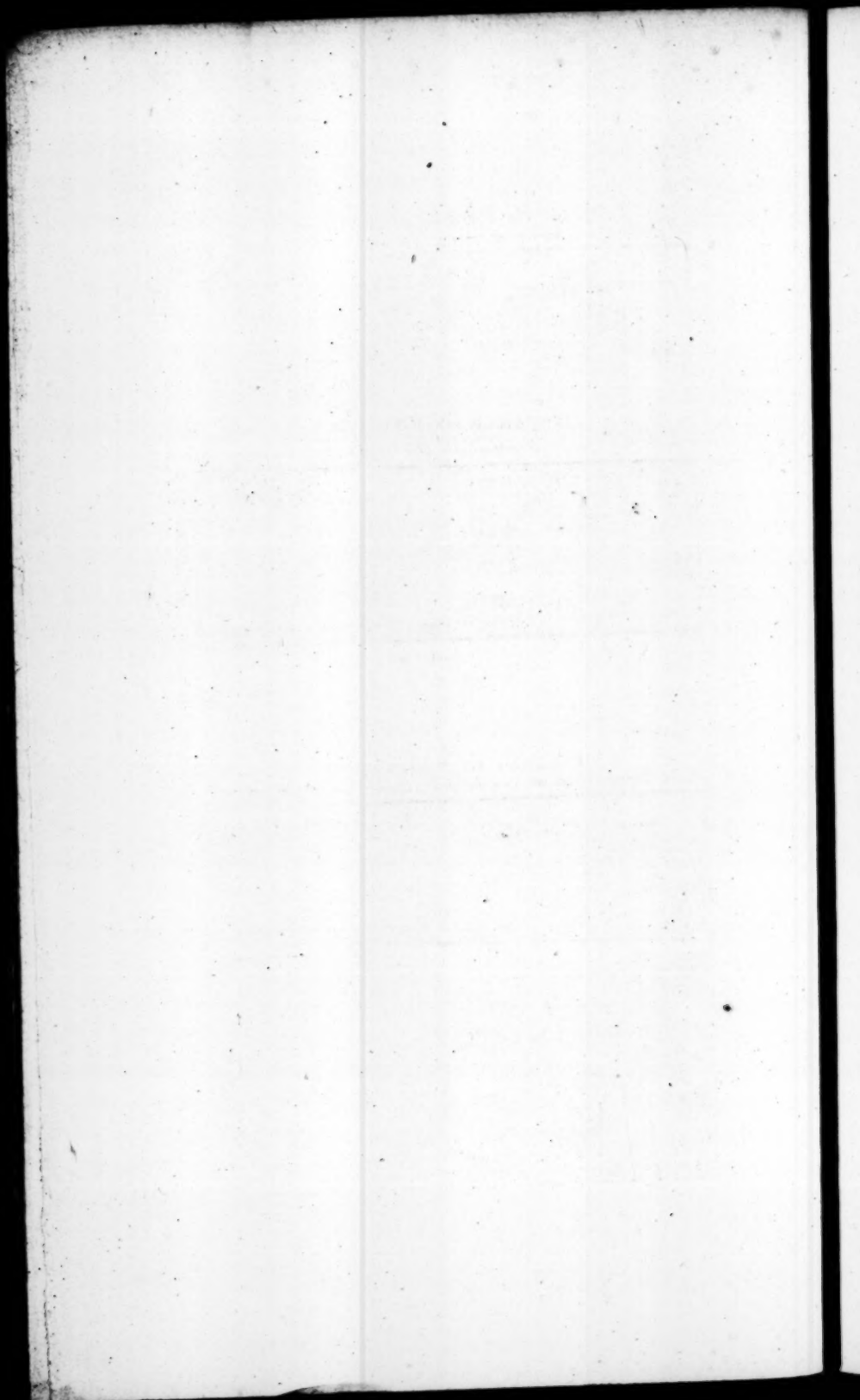


COMBAT DE BAHRSDORF
où les Prussiens repoussèrent les Autrichiens le 26. de Septembre 1757.

N°. 2.

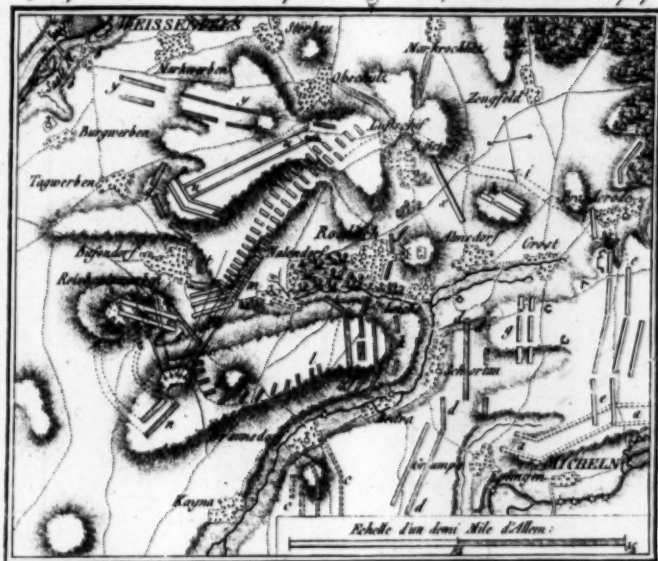


David d'Anvers.

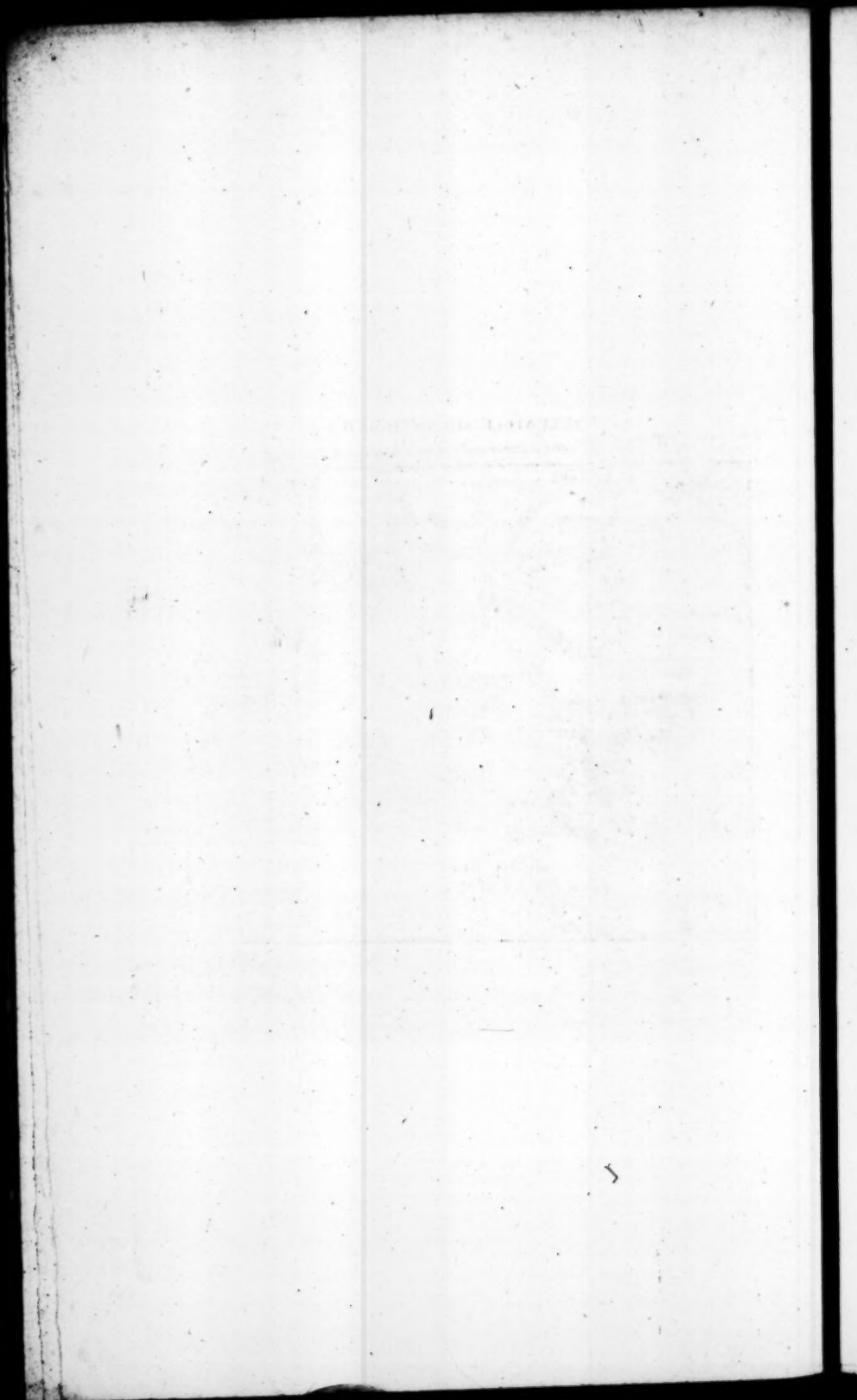


BATAILLE DE ROSBACH

Gagnée par les Prussiens sur les Impériaux et les Français le 5. Novembre 1757. Pl. 9.

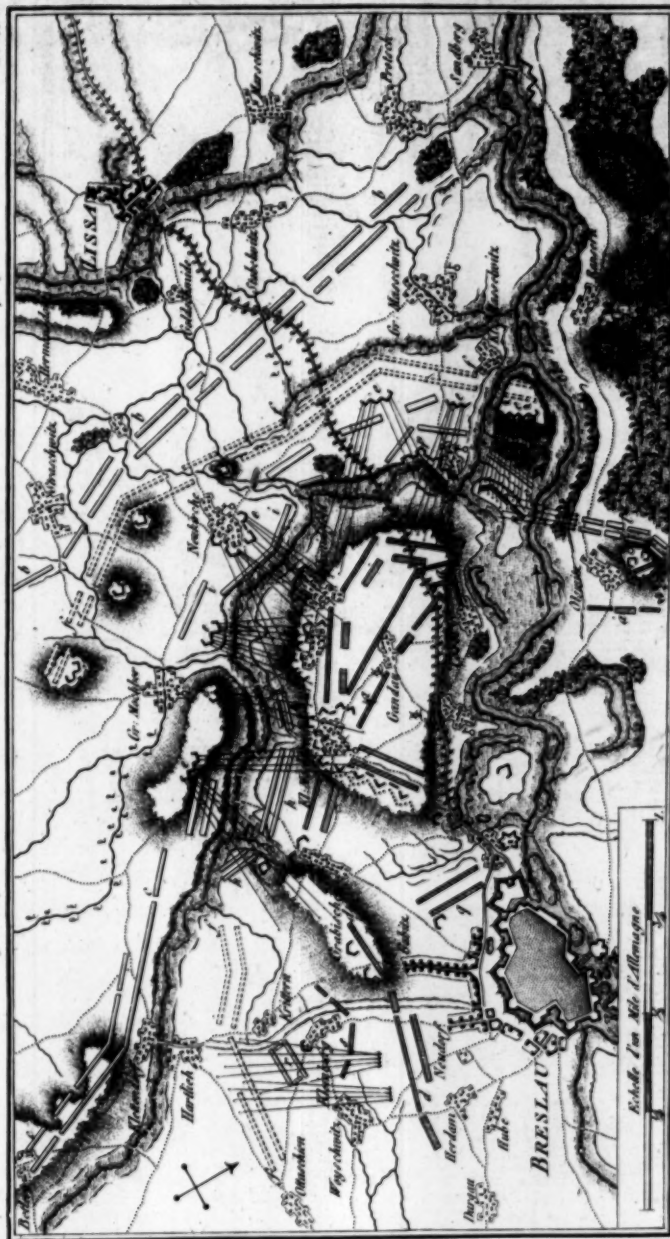


Denard del.

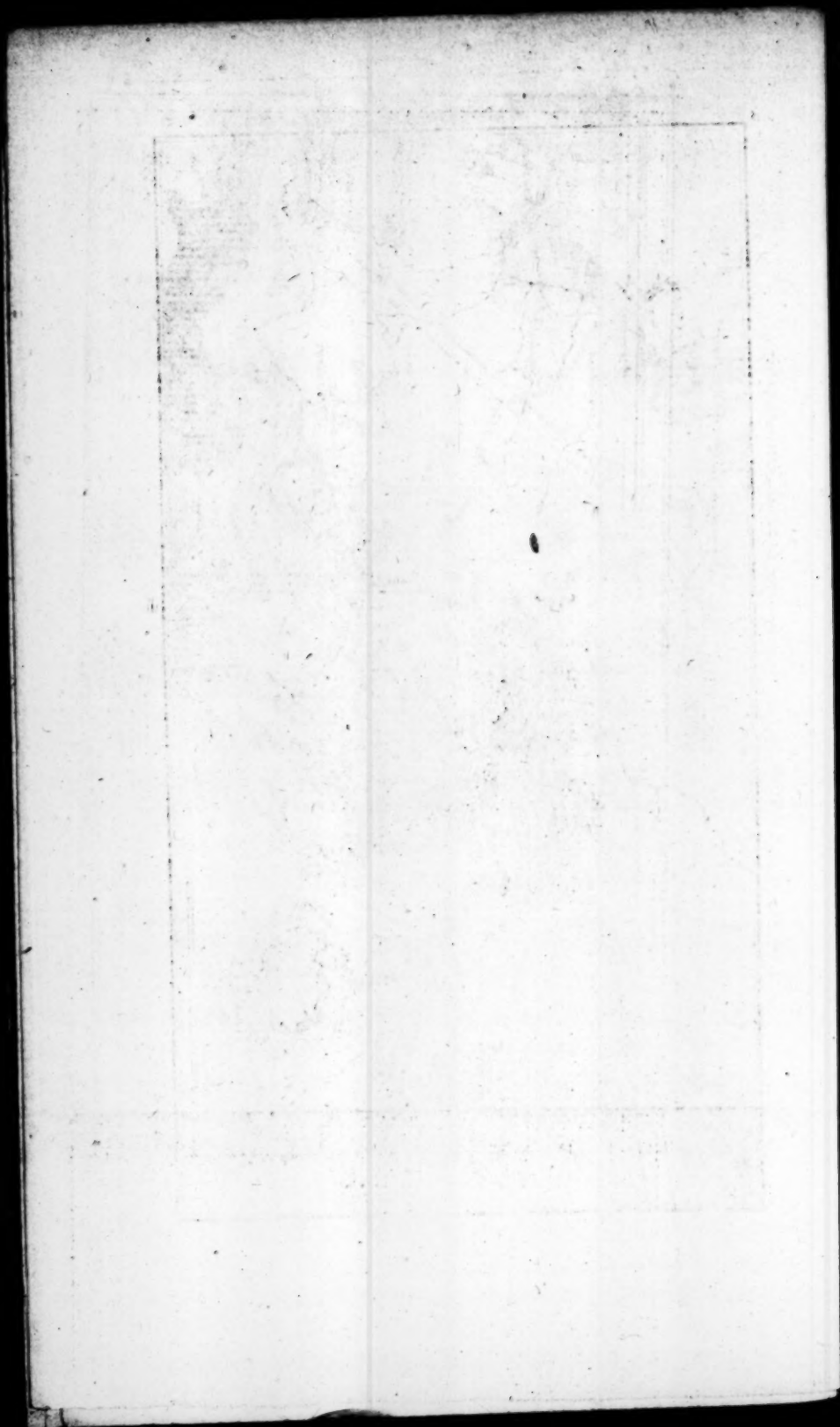


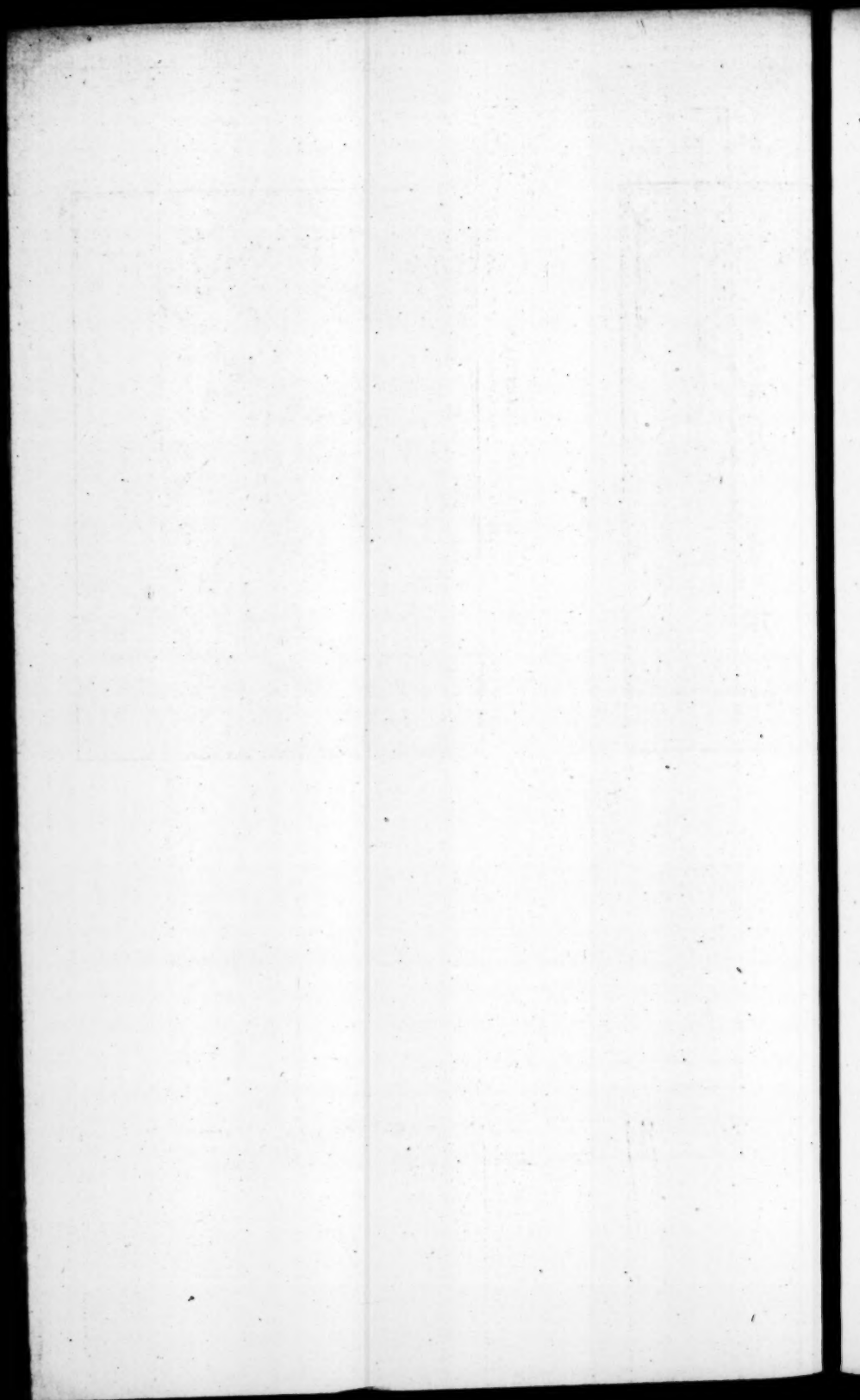
Gagnée par les Autrichiens sur les Prussiens le 22. de Novembre 1757.

Pl. no.



David Davis

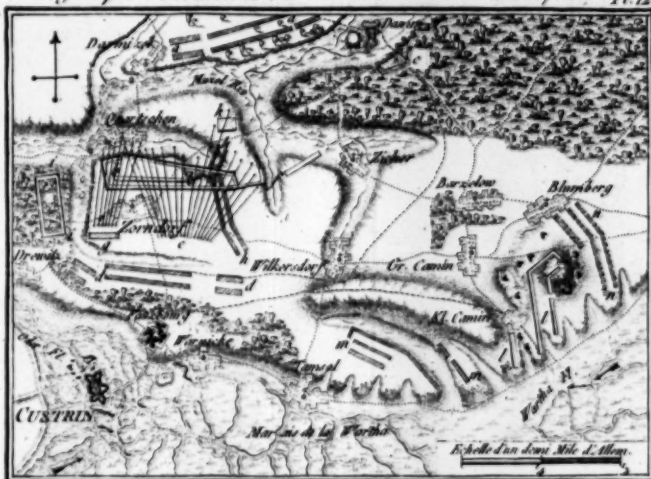




BATAILLE DE ZORNDORF

Gagnée par les Prussiens sur les Russes le 25 d'août 1758. Pl. 12.

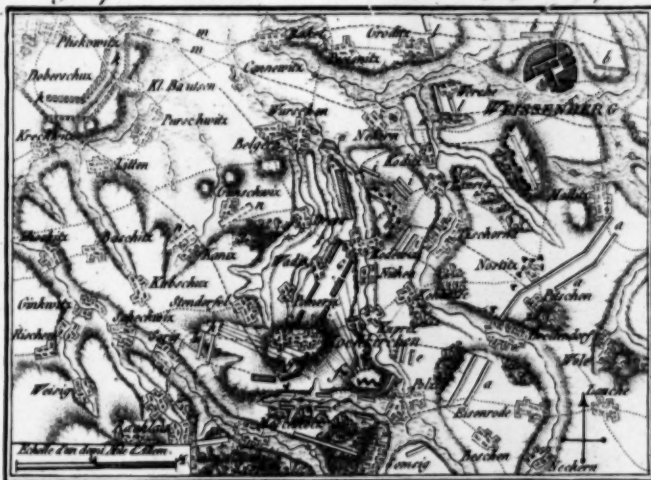
N. 1.



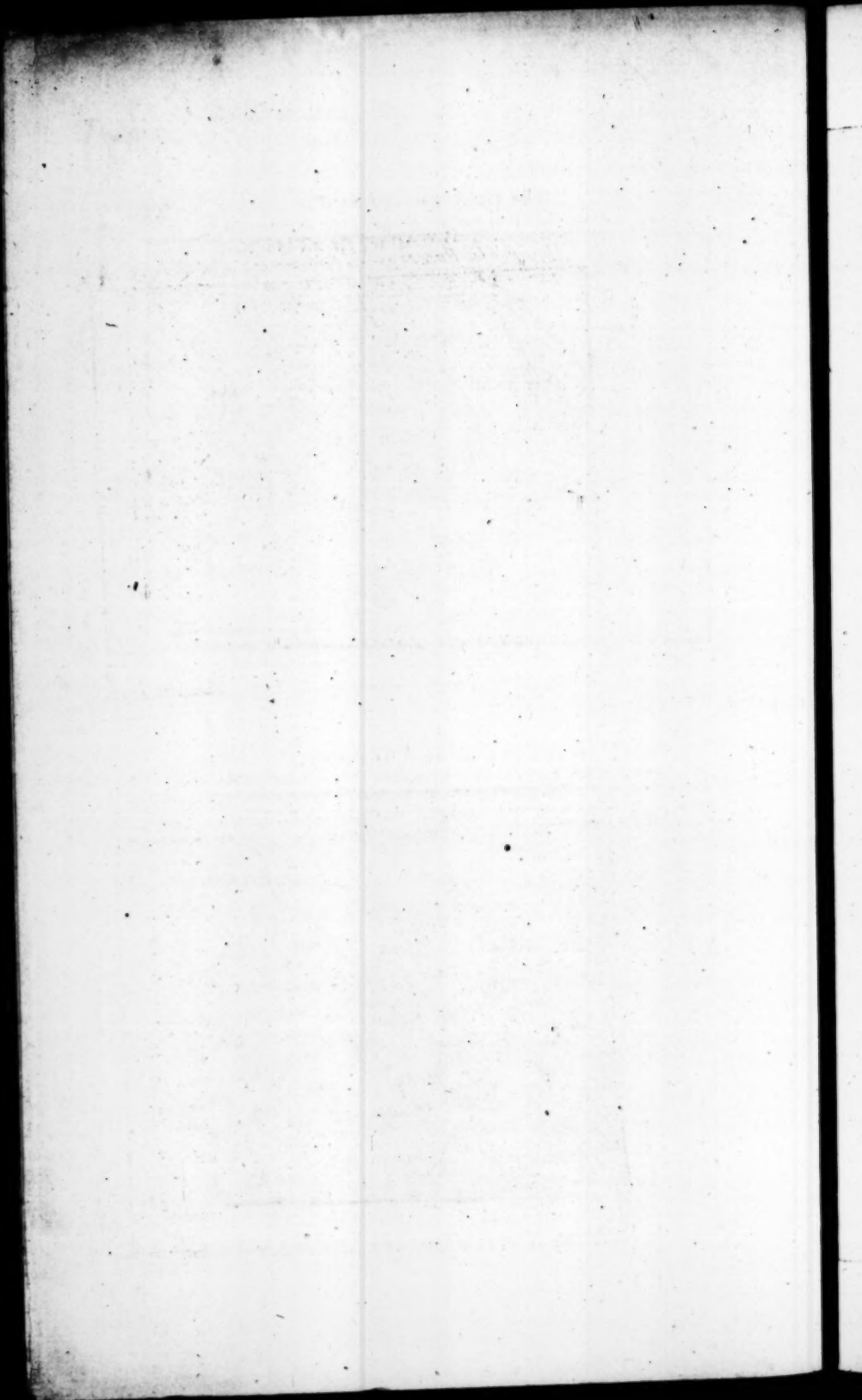
BATAILLE DE HOCHKIRCHEN

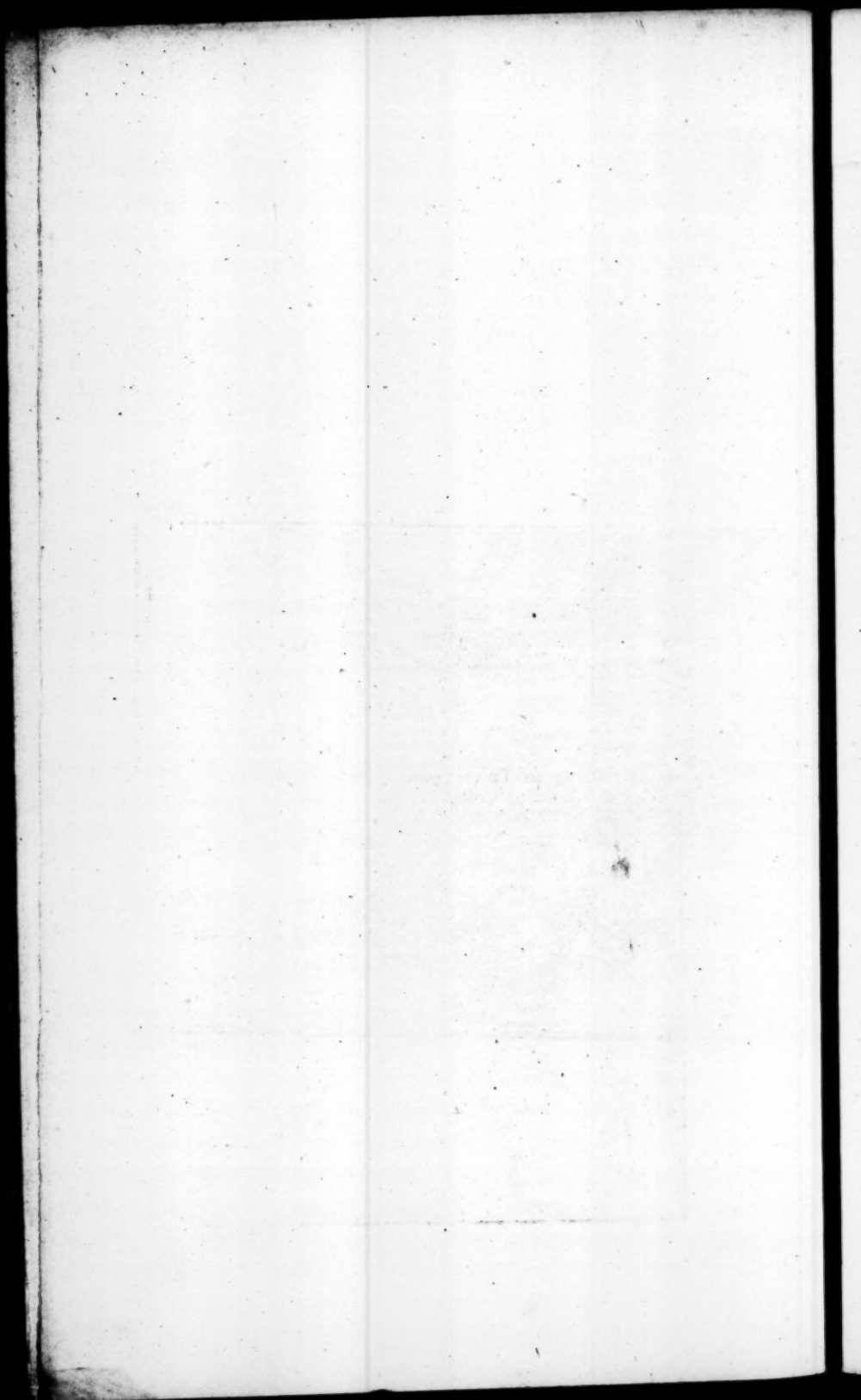
Gagnée par les Autrichiens sur les Prussiens le 14 d'octobre 1758.

N. 2.



Bonard d'Arce.





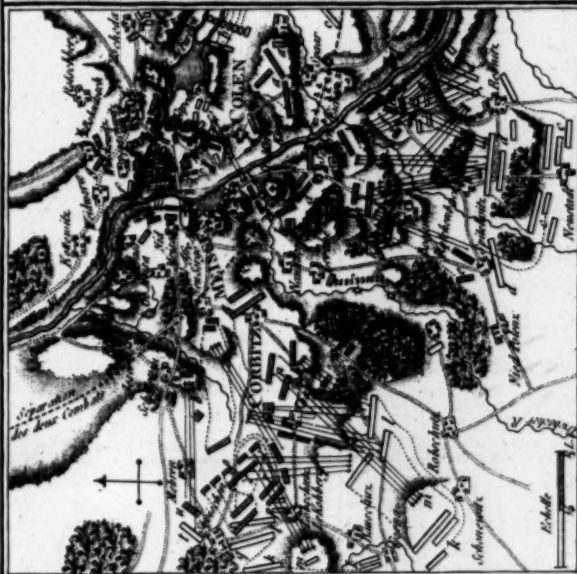
N^o 1.*Combat*

DE CORBITZ

près de Meissen,
dans le quel
les Impériaux)
et les Autrichiens
sont repoussés

par les Prussiens,
le 21. de Septembre

1759.

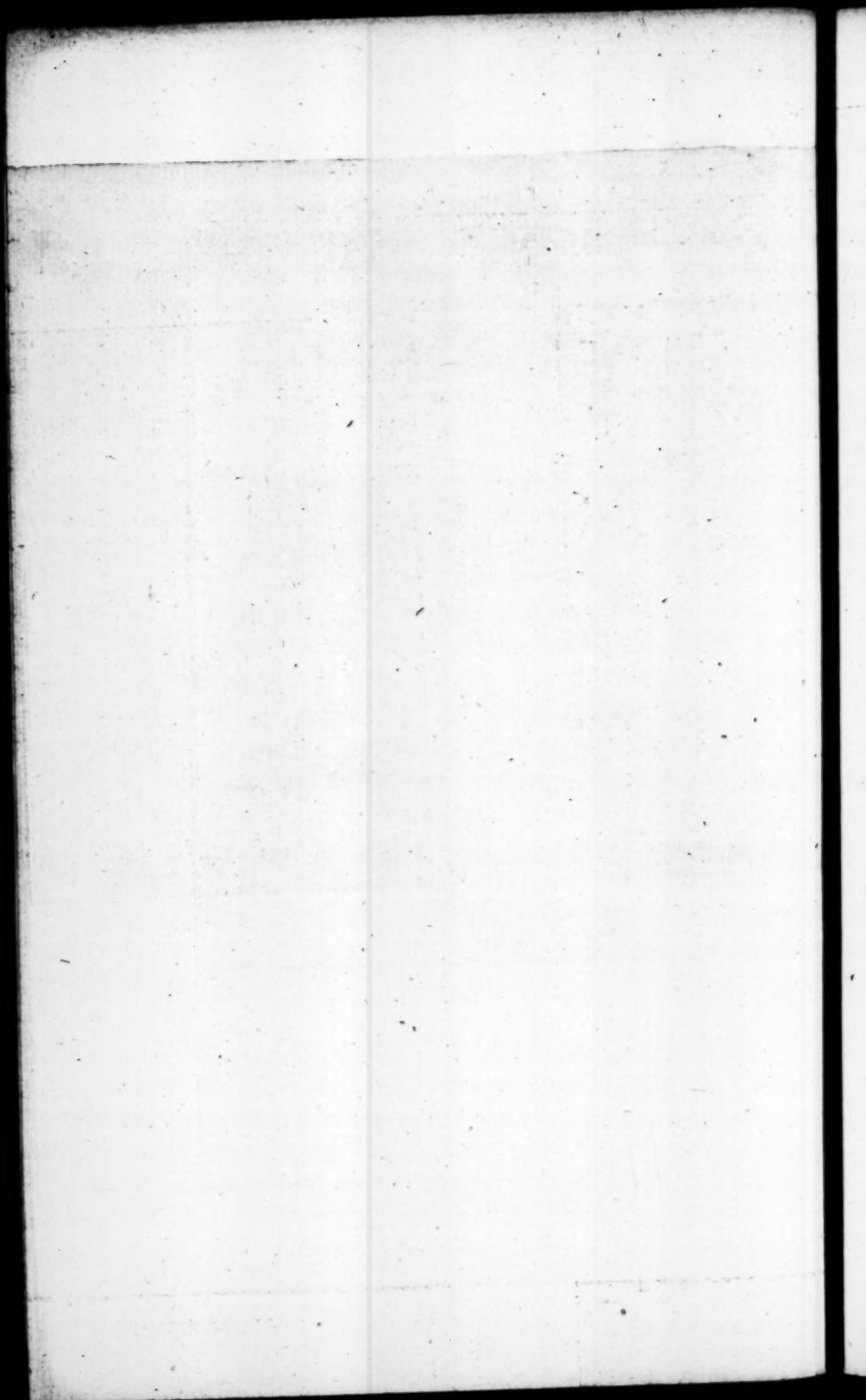
N^o 2.*Combat*

DE COLEN

près de Meissen,
dans le quel
un corps Prussien
est fait
prisonnier

par les Autrichiens,
le 4. de Décembre

1759.



COMBAT DE MAXEN

Gagné par les Autrichiens sur les Prussiens le 20. de Novembre 1759.

N.º 1.

Pl. 15



COMBAT DE LANDSHUT

Gagné par les Autrichiens sur les Prussiens le 23. de Juin 1760.

N.º 2.



Remond des.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
125 WEST 4TH STREET
NEW YORK

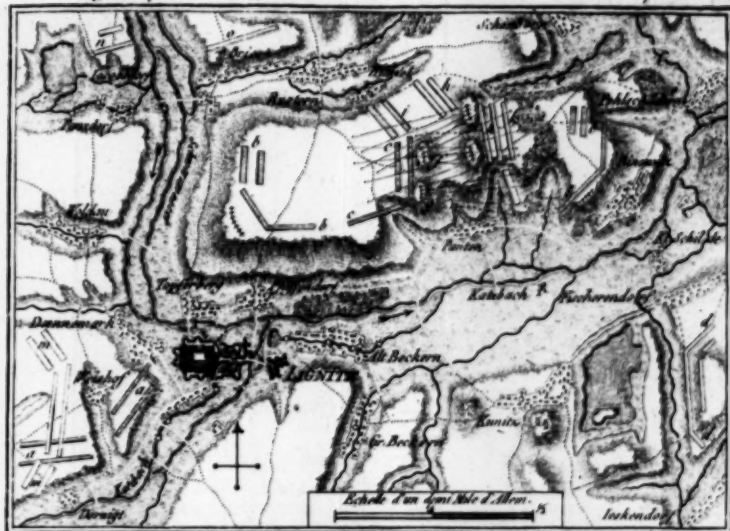


BATAILLE DE LIGNITZ

Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 15 d'août 1760.

N. 1.

Pl. 16.



BATAILLE DE TORGAU

Gagnée par les Prussiens sur les Autrichiens le 3. de Novembre 1760.

N. 2.



Revard dore

16.

COMBAT DE STREHLEN.
entre les Prussiens, les Impériaux et les Autrichiens
le 20. d'Aout 1760.

Pl. 17.

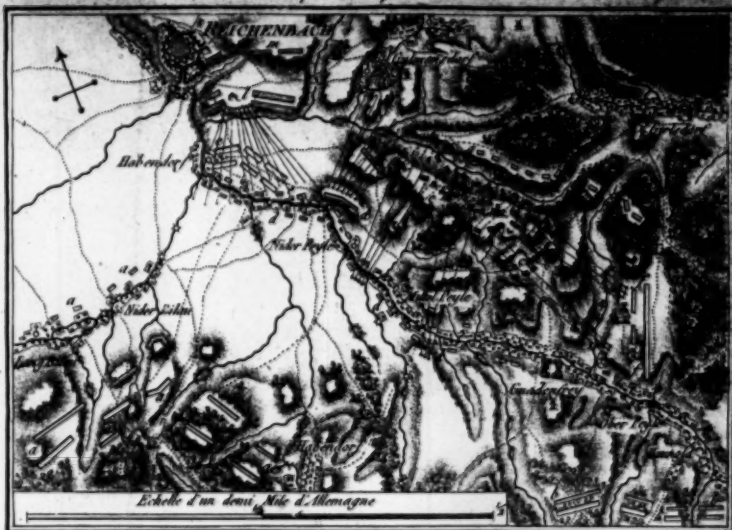


Baron de...

COMBAT DE REICHENBACH
où les Autrichiens sont repoussés par les Prussiens le 16 d'août 1763.

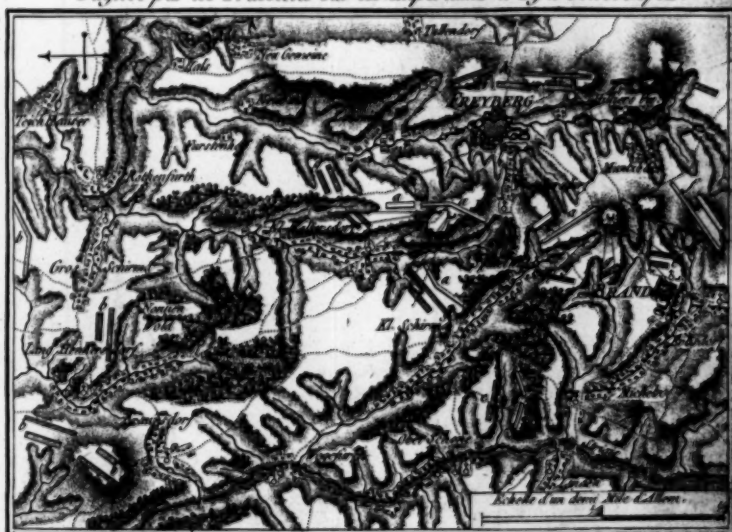
N° 1.

Pl. 18



BATAILLE DE FREYBERG
Gagnée par les Prussiens sur les Impériaux le 29 d'Octobre 1763.

N° 2.



Reverd 4-10